

R. 1834
A 2.

0680

p. marcellis

PREMIERE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE.
OV
LA LOGIQUE.
DIVISEE
EN QUATRE PARTIES.

Par LOUIS DE LESCLACHE.



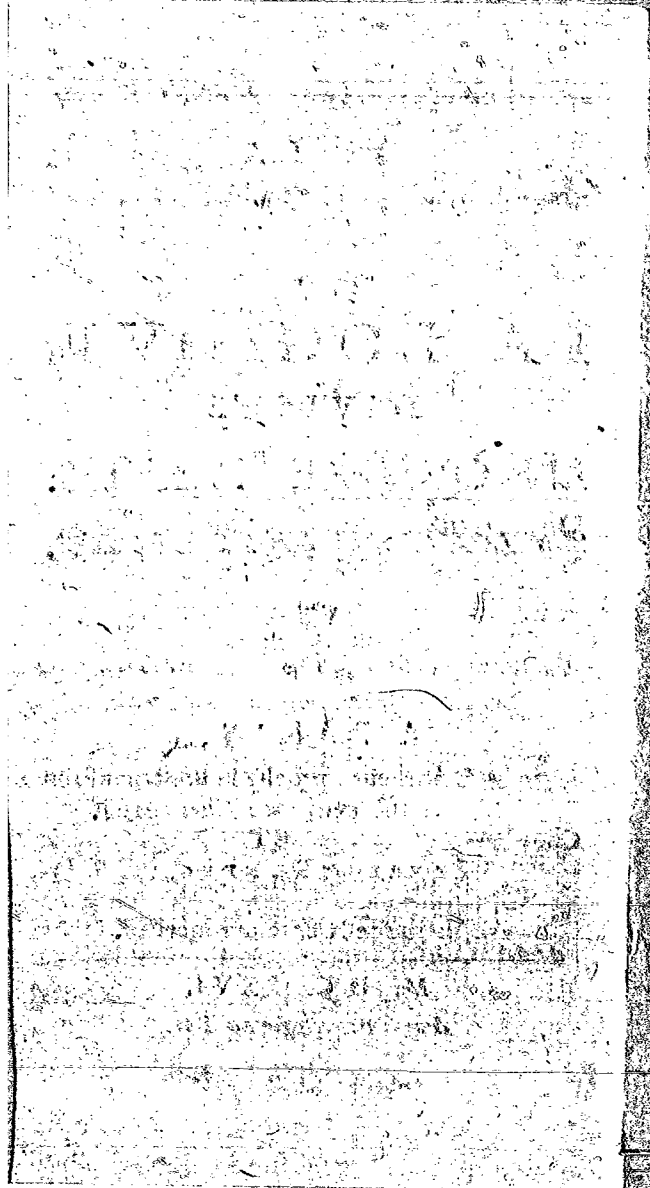
A PARIS,

Chez } L'Auteur, proche le Pont-neuf, en
la rue neuve de Guenegand.
ET
LAURENT RONDET, rue S. Ja-
ques, à la longue Allée, vis-à-vis
la rue de la Parcheminerie.

M. D. C. LXVI.

Avec Privilège du Roi.

aug. Vile. par.



LA LOGIQUE
DIVISEE

EN QUATRE PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

De la conduite de la premiere action de
notre raison.

*De l'ordre de la Logique, & des avantages
qui nous en pouvons recevoir.*

CHAPITRE PREMIER.

COMME nous devons con-
noître la fin des sciences pra-
tiques, pour découvrir l'or-
dre que nous devons suivre
dans leur explication, & les avantages
que nous en devons attendre, nous de-

4 *La Logique,*
vous connoître la fin de la Logique,
pour découvrir l'ordre de ses parties, &
les avantages que nous en pouvons re-
cevoir.

La fin de la Logique est de s'opposer à
la naissance de l'erreur qui accompagne
ordinairement les actions de notre rai-
son.

Nous devons connoître la manière
d'agir de notre raison, pour sçavoir de
quelle façon la Logique s'oppose à la
naissance de l'erreur qui accompagne ses
actions.

Nôtre raison arrive par degrés à quel-
que connoissance, c'est pourquoi le de-
voir de la Logique est de nous apprendre
par quels degrés nôtre esprit arrive à
une parfaite connoissance, de quelle fa-
çon ils'y trompe, & quels sont les re-
medes qu'il doit mettre en usage pour
éviter l'erreur.

Nôtre esprit arrive à une parfaite
connoissance de quelque chose par trois
degrés, que les Philosophes apelent les
trois actions de l'entendement.

Premierement, il conçoit simplement
quelque chose sans en faire aucun juge-

ment, comme lors qu'il conçoit l'animal, la vertu, &c.

En second lieu, il en donne son jugement, comme lors qu'il assure que l'homme est vn animal, ou que la vertu est louable.

En troisieme lieu, il tire quelque consequence du jugement qu'il a donné en cette maniere, l'homme est vn animal; donc, il a du sentiment. La vertu est louable; donc elle doit être recherchée.

Nos conceptions sont sujetes à l'erreur, les jugemens que nous faisons sont ordinairement faux, & il arrive souvent que les consequences que nous tirons de quelques propositions n'en sont pas bien tirées, c'est pourquoi nous avons besoin d'une science pour nous apprendre à bien concevoir, à bien juger & à bien tirer toutes sortes de conclusions.

Cette science, qui reçoit le nom de Logique, ne se contente pas de régler les trois actions de notre entendement; elle nous donne encore des preceptes pour inventer & pour bien disposer plusieurs connoissances, c'est pourquoi elle sera divisée en quatre parties.

Les trois premières nous donneront des règles pour bien conduire les trois actions de notre raison, & la quatrième établira la méthode qu'il faut suivre dans toutes les sciences & dans tous les discours.

L'ordre des propositions précédentes, qui nous découvre celui que nous devons suivre dans l'explication de la Logique, nous découvre aussi les avantages que nous en devons recevoir.

Il semble que la Logique soit absolument inutile, car il n'est pas nécessaire de sçavoir si Dieu peut faire des êtres de raison ou des chimères, ni d'examiner si la Logique du premier homme étoit de même espèce que celle que nous avons inventée par notre raisonnement. Peut-on s'imaginer que ceux qui font plusieurs difficultés sur la différence des catégories, sans établir l'ordre des choses qu'elles contiennent, aient trouvé le moyen de disposer chaque chose en son ordre : la peut-on prendre des préceptes infailibles pour bien tirer toutes sortes de conclusions de ceux qui s'occupent principalement à sçavoir si la conclu-

tion est de l'essence du syllogisme :

Il est vrai que si nous faisons réflexion sur les recherches précédentes, & sur plusieurs autres questions ridicules que la coutume a introduites dans la Logique, nous ne douterons pas seulement de son utilité ; nous jugerons encore qu'elle peut nuire à l'esprit, car elle dispose ceux qui s'y attachent à combattre toutes sortes de vérités, sans vouloir écouter ceux qui les défendent, & à douter des choses plutôt qu'à les connoître.

Il faut juger de la Logique par les preceptes qu'elle doit établir, & non pas par les questions que les Philosophes y font ordinairement, c'est pourquoy si nous sçavons qu'elle doit nous découvrir le moyen de bien concevoir, de bien juger & d'éviter infailliblement l'erreur dans nos raisonnemens, nous connoîtrons clairement que nous en pouvons tirer de grans avantages.

Si nous considérons les questions que les Philosophes font ordinairement dans la Logique sur la nature de l'universel, comme pour connoître s'il est une chose corporelle ou spirituelle, ou

pour ſçavoir ſ'il perd ſon vni-verſalité, lors qu'il eſt attribué actuelement à ſes inférieurs, nous pourrions croire que la Logique n'eſt pas vtile pour les autres ſciences. Mais ſi nous ſçavons que la ſcience eſt vne connoiſſance certaine & évidente d'une choſe par ſa cauſe, & que nous ayons vne claire connoiſſance des preceptes que la Logique doit établir, nous jugerons facilement que nous ne pouvons avoir vne parfaite connoiſſance d'aucune ſcience, ſans le ſecours de cette première partie de la Philoſophie.

La connoiſſance que nous pouvons avoir d'une ſcience ne peut être certaine ſans la Logique, car celui-là ſeulement qui eſt immobile dans ſa connoiſſance connoiſt quelque choſe avec certitude, & cet avantage n'arrive qu'à celui qui ſçait par le moyen de la Logique découvrir les artifi- ces des Sophiſtes, qui ſe ſervent de raiſons qui ont quelque aparance de vérité pour faire naître l'erreur dans l'eſprit.

Nous ne pouvons avoir vne connoiſſance évidente d'aucune ſcience ſans la

Logique, car pour connoître évidemment vne chose, il faut sçavoir qu'on la connoît parfaitement, & cet avantage n'appartient qu'à celui qui sçait par le moien de la Logique qu'une conclusion est bien tirée des propositions qui la produisent.

Enfin pour connoître parfaitement vne chose par sa cause, il faut sçavoir par le moien de la Logique pourquoi l'attribut d'une conclusion convient à son sujet.

S'il étoit nécessaire de faire de longs discours dans la Logique, pour sçavoir si l'universel est un ouvrage de la nature, ou une production de la raison, pour connoître si un pere acquiert plusieurs relations, lors qu'il engendre plusieurs enfans, & pour terminer plusieurs autres questions ridicules que les Philosophes y proposent ordinairement sans aucun ordre, je demeurerois d'accord avec eux qu'elle n'a aucune beauté. Mais comme la beauté acompagne l'ordre qui reluit dans les actions de notre raison, je soutiens que la Logique est tres belle, puis qu'elle nous découvre

l'ordre des choses que nous pouvons concevoir, celui des choses que nous devons remarquer dans les propositions que nous pouvons faire, & les principes que nous devons suivre pour éviter infailliblement l'erreur dans nos raisonnemens.

Ce n'est pas assés de dire que la Logique est tres belle; il faut encore assurer qu'elle est la plus belle de toutes les sciences, parce qu'elle a le même avantage sur les autres sciences que la lumiere a sur les couleurs. Car comme les couleurs ne sont visibles que par le moyen de la lumiere, & que la lumiere est visible par elle même, toutes les sciences tirent leur beauté de la Logique, mais la Logique n'emprunte sa beauté d'aucune autre science.

La beauté qui acompagne les discours que nous faisons de la Physique, ou de la Philosophie morale vient principalement de l'ordre que nous gardons dans les divisions, dans les définitions & dans les raisonnemens que nous y faisons, & comme cet ordre est un effet des preceptes de la Logique, il est cer-

gain que les autres sciences lui doivent leur beauté, mais elle n'emprunte sa beauté d'aucune autre science, puis qu'elle est la première partie de la Philosophie.

Ceux qui disent que nous pouvons bien conduire les actions de notre raison, par la lumière que nous avons de la nature sans le secours d'aucun art se trompent grandement, car pour faire de bonnes divisions, de parfaites définitions & de véritables raisonnemens, nous devons suivre les preceptes que les Philosophes ont inventés par les réflexions qu'ils ont faites sur les actions de leur entendement.

Ceux qui ont une parfaite connoissance de la Logique jugent facilement qu'on ne peut revoquer en doute aucune des choses qu'elle doit expliquer, comme il est certain que l'animal est plus général que l'homme, & que le vivant est plus général que l'animal.

L'ordre des choses, que nous découvrirons dans la première partie de la Logique, nous enseignera à faire de véritables propositions, en attribuant les

choses supérieures aux inférieures, comme en attribuant l'animal à l'homme, le vivant à l'animal, le corps au vivant, & la substance au corps.

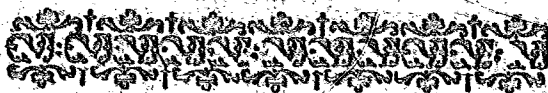
Le même ordre nous donnera le moyen d'établir des principes infaillibles pour bien raisonner, car si une première chose convient universellement à une seconde, & que la seconde soit attribuée à une troisième, la première convient infailliblement à la troisième, comme puis que l'animal convient universellement à l'homme, & que l'homme convient à Pierre, il est certain que l'animal convient à Pierre.

Enfin comme nous ne devons expliquer en chaque science que les choses qui peuvent nous conduire à la fin qu'elle se propose, nous ne devons examiner dans la Logique que celles qui peuvent contribuer quelque chose à la conduite des trois actions de notre raison, & à l'établissement de la méthode que nous devons suivre dans toutes les sciences, c'est pourquoi les questions qu'on fait ordinairement au commencement de cette première partie de la

Logique sont inutiles, car quel avantage pouvons nous tirer pour la conduite de nôtre raison d'innombrables difficultés que les Philosophes proposent sur l'objet & sur la nature de la Logique.

Comme on ne peut bien discourir de l'objet de la Logique, sans avoir la connoissance des principes généraux qui appartiennent à l'objet, & qu'il faut connoître la nature de la science, pour savoir si la Logique est une science ou un art, il est très évident que ces questions ne doivent être proposées que dans la seconde partie de la Philosophie, que nous apelons science générale, où nous établirons des principes généraux pour discourir de l'objet & de la nature de toutes les sciences.





*Des choses que nous devons faire pour bien
conduire la premiere action de nôtre
raison.*

CHAPITRE II.

SI nous voulons bien conduire la premiere action de nôtre raison, nous devons conjoindre les choses semblables, que nous pourrions croire diferantes, à cause qu'elles sont séparées, & séparer les choses diferantes, que nous pourrions croire semblables, à cause qu'elles sont conjointes, d'où vient que nous devons expliquer par ordre au commencement de la Logique les choses vniverselles & les catégories.

Comme ce n'est pas assés de connoître de quelles choses on doit parler en chaque science, & qu'il faut encore savoir de quelle façon & en quel lieu on en doit discourir, il ne suffit pas de sça-

voir que la Logique doit traiter des choses uniuerselles & des catégories, mais il faut examiner de quelle maniere & en quel lieu ces deus choses doivent être expliquées.

Pour en auoir vne claire connoissance, il faut suposer que la fin de la Logique est de régler les trois actions de nôtre raison, & que la conduite de la premiere est nécessaire pour la conduite de la seconde & de la troisieme.

La premiere action de nôtre raison a besoin de conduite, parce qu'elle est sujette à l'erreur.

Comme pour combattre quelque maladie il en faut connoître la cause, pour éviter l'erreur qui peut détruire la beauté de nos conceptions, il en faut découvrir la source.

L'erreur qui peut détruire la beauté de nos conceptions peut venir de la nature.

Ces verités prouuent qu'il faut ici examiner ce que la nature a fait qui peut engendrer l'erreur dans nôtre esprit, & quels sont les remedes que les Philosophes ont inventés pour s'opposer à sa naissance.

La nature a fait deux choses, qui peuvent engendrer deux erreurs dans nôtre esprit, c'est pourquoi nous y pouvons apporter deux remèdes.

La nature a séparé les choses semblables, comme les blancheurs qui sont en diferans sujés.

La substance, la quantité, la qualité & plusieurs autres choses qui sont diferantes ont été conjointes par la nature.

Ces deux choses, que la nature a faites tres sagement pour la beauté du monde, peuvent faire naître deux erreurs dans nôtre esprit, car nous pouvons établir vne diferance essentielle entre les choses semblables, à cause qu'elles sont séparées, & nous pouvons croire que les choses diferantes soient semblables, à cause qu'elles sont conjointes.

Comme les remèdes sont contraires aus maladies qu'ils combattent, les Philosophes ont été obligés de faire deux choses oposées à celles qui ont été faites par la nature.

Premierement, ils ont conjoint les choses semblables qui sont séparées, pour

pour en faire des naturelles vniverseles.

En second lieu, ils ont divisé les choses diferantes qui sont conjointes en certains ordres qu'ils apellent catégories.

Puis que la matiere precede la forme, le discours des choses vniverseles, qui sont la matiere des catégories, doit preceder celui des catégories, & comme l'explication des choses particulieres suppose la connoissance des choses générales, le Traité de l'vniversel en général doit preceder celui de ses especes.



De l'Universel en général.

CHAPITRE III.



I nous voulons éviter la confusion dans le Traité de l'vniversel, nous en devons discourir par ordre.

Pour arriver à cette fin nous devons découvrir le consentement des Philoso-

B

phes sur ce sujet, & la diversité de leurs opinions.

Tous les Philosophes sont d'accord que l'universel est ce qui convient à plusieurs choses, comme l'animal convient à l'homme & à la beste, mais leurs opinions sont différentes pour sçavoir ce qu'il faut entendre par ce qui convient à plusieurs choses.

Il en faut examiner la diversité, pour établir celle qui est véritable.

Pour en avoir une claire connoissance, il faut sçavoir que les mots que nous proferons sont le portrait de nos conceptions, & que nos conceptions sont le portrait des choses que nous connoissons.

Ces propositions prouvent clairement, que nous pouvons considérer trois choses dans l'universel, qui sont le mot, qui signifie plusieurs choses, la conception, qui nous représente plusieurs choses & une nature commune à plusieurs choses.

La diversité de ces trois choses a fait naître trois opinions touchant la nature de l'universel.

Il y a des Philosophes qui n'entendent par l'universel que le mot qui signifie plusieurs choses, comme le mot d'homme signifie tous les hommes.

Les autres assurent que l'universel est une conception qui nous représente plusieurs choses, comme la conception que nous avons de l'homme nous représente tous les hommes.

Enfin Aristote soutient que l'universel est une nature qui est en plusieurs choses.

On peut facilement détruire les deux premières opinions pour établir la vérité de la troisième, car le mot qui signifie plusieurs choses n'est qu'un instrument que nous metons en usage pour exprimer nos conceptions. La conception est un moyen dont l'entendement se sert pour attribuer une chose à une autre, & ce qui est attribué à plusieurs choses est une nature qui leur est commune.

Pour détruire plus fortement l'opinion de ceux qui soutiennent que l'universel est, ou le mot qui signifie plusieurs choses, ou la conception qui les représente, il faut leur demander pour-

quoi plusieurs choses singulieres sont plutôt que d'autres choses significées par vn même nom, ou représentées par vne même conception : Ils n'en pourront rendre aucune raison qui soit veritable, puis qu'ils n'admettent point de nature commune à plusieurs choses.

Leur erreur peut être combatuë par le consentement ordinaire des Philosophes, car ils sont d'accord que l'universel est attribué à plusieurs choses.

Il est certain qu'il ne peut être attribué veritablement à plusieurs choses s'il ne s'y rencontre pas, c'est pourquoi il faut entendre par l'universel ce qui est en plusieurs choses.

Il est tres évident que ce n'est pas le mot qui est en plusieurs choses, ni la conception qui les represente.

Ces propositions nous enseignent, que l'universel est vne nature qui est en plusieurs choses, & qui leur est attribuée, comme l'animal est vne nature qui est dans l'homme & dans la beste, & qui leur est attribuée.

Si ceus qui fons de lons discours pour examiner si l'universel est vn ouvrage

de la nature ou vne production de la raison, ſçavoient parfaitement pourquoi il en faut traiter au commencement de la Logique, ils connoïtroient clairement que c'eſt l'eſprit qui conjoint les choſes ſenſibles, que nous pourrions croire diferantes, à cauſe qu'elles ſont ſeparées.

Il ſemble que l'univerſel étant en pluſieurs choſes, ne ſoit pas vn effet de la raison.

Pour répondre à cette difficulté, il faut dire que l'univerſel eſt en pluſieurs choſes, mais qu'il ne s'y rencontre pas entant qu'il eſt univerſel.

Comme la couleur qui eſt dans vne pomme ne s'y trouve pas ſeparée de l'odeur, & qu'elle en eſt ſeparée par la vue ſeulement, qui connoît l'une de ces qualités ſans connoître l'autre, nous devons dire qu'une nature univerſelle eſt en pluſieurs choſes, qu'elle ne s'y rencontre pas entant qu'elle eſt univerſelle, c'eſt à dire, entant qu'elle eſt ſeparée de leur ſingularité, & que cette ſeparation eſt vn effet de l'entendement.

On fait ordinairement pluſieurs que-

stions de l'universel en général, qui ne doivent pas être faites dans la Logique & qui sont très inutiles. Car comme un Architecte qui feroit plusieurs questions de la nature des pierres seroit ridicule, ceux qui proposent plusieurs difficultés dans la Logique touchant l'essence des choses universelles ne connoissent pas la nature de cette science, dont la fin est de régler les trois actions de notre raison.

Comme les preceptes qu'elle établit pour y arriver supposent la connoissance des especes de l'universel, il faut tâcher de les expliquer clairement.



Des especes de l'Universel.

CHAPITRE IV.

Les Philosophes divisent ordinairement l'universel en cinq especes, qui sont le genre, la difference, l'espece, la propriété & l'accident, dont la connois-

sance est tres nécessaire pour entendre les categories & les autres choses qui apartiennent à la Logique.

Nous pouvons tirer la description de l'espece de celle du genre, car nous donnons le nom de genre à ce qui convient à plusieurs especes, c'est à dire à plusieurs choses de diferante nature, comme l'animal, qui convient à l'homme & à la beste, est vn genre, qui a sous soi l'homme & la beste, qui en sont les especes.

La diferance dont nous parlons ici est ce qui met vne distinction essentielle entre les choses qui ont quelque rapport, comme le raisonnable met vne distinction essentielle entre l'homme & la beste.

La propriété est ce qui suit immédiatement l'essence de quelque chose, comme la propriété de l'homme est de pouvoir rire.

Enfin l'accident est ce qui ne fait rien à l'essence d'une chose, comme la blancheur ne fait rien à l'essence de l'homme.

L'ordre des cinq especes de l'univer-

cel répond à celui des choses qui se rencontrent dans la génération des choses naturelles, où nous devons remarquer cinq choses.

Premierement, la matiere qui peut recevoir vne forme.

En second lieu, la forme qui est introduite dans la matiere.

En troisieme, le tout qui est composé de matiere & de forme.

En quatrieme lieu, la propriété qui vient du tout.

En cinquieme lieu, plusieurs accidans qui sont ajoutés au tout pour lui servir d'ornement.

Puis que les memes termes qui expriment les deus dernieres choses qu'on doit remarquer dans la génération des choses naturelles expriment aussi les deus dernieres especes de l'universel, le rapport que ces choses ont les vnes avec les autres est tres évident, c'est pourquoy il suffit de chercher celui qui est entre les trois premieres especes de l'universel, & les trois premieres choses qui se rencontrent dans la génération des choses naturelles.

Le

Le genre a vn grand raport avec la matiere. Car comme la matiere premiere ne contient qu'en puissance les formes qu'elle peut recevoir, le genre ne contient ses inferieurs qu'en puissance.

Comme la matiere premiere est indifferante à recevoir vne forme plutôt qu'une autre, il faut faire le même jugement du genre, à l'égard de ses differences.

Enfin comme la matiere premiere peut être déterminée par quelque forme, le genre peut être aussi déterminé par ses differences, comme l'animal est déterminé à quelque espece par le raisonnable, ou par l'irraisonnable.

La difference répond à la forme. Car comme la forme fait être vne chose ce qu'elle est, la difference étant jointe au genre établit vne espece, comme le raisonnable avec l'animal compose l'homme.

Enfin l'espece répond au tout, à cause qu'elle est composée du genre & de la difference, & qu'elle contient toute l'essence de son inferieur, comme l'homme contient toute l'essence de Pierre.

C

Pour avoir une plus claire connoissance des especes de l'universel, il faut sçavoir que les choses qui peuvent être attribuées à quelque chose doivent être reduites à cinq, comme nous pouvons dire que Pierre est un animal, & nous lui attribuons son genre, qu'il est raisonnable, & nous lui attribuons la difference qui le distingue des bestes, qu'il est homme, & nous lui attribuons son especes, qu'il a la puissance de rire, & nous lui attribuons sa propriété. Enfin nous pouvons dire qu'il est sçavant, & nous lui attribuons un accident.

Pour montrer que toutes les choses qui peuvent être attribuées à Pierre doivent être reduites aux cinq precedantes, il faut sçavoir que tous ce qui est attribué à quelque chose lui est, ou essentiel, ou accidentel, comme lors que nous disons que Pierre est un animal, qu'il est raisonnable & qu'il est homme, nous lui attribuons des choses qui lui sont essentielles, mais quand nous assurons qu'il a la puissance de rire, & qu'il est sçavant, nous lui attribuons des accidents.

L'ordre de la division precedante est

conforme à celui de la nature, qu'il faut suivre dans l'explication des sciences. Car comme l'essence est la première chose qui se rencontre en chaque chose, il est tres évident que ce qui est essentiel à quelque chose précède ce qui lui est accidentel.

Ce qui est attribué essentiellement à quelque chose est, ou vne partie de l'essence ou toute l'essence de son inférieur, comme l'animal, qui est attribué essentiellement à l'homme, n'est qu'une partie de son essence, car il est tres évident que celui qui dit que l'homme est un animal n'explique pas entièrement ce qu'il est, mais l'homme contient toute l'essence de Pierre, de Paul & de ses autres inférieurs.

L'ordre de cette division est aussi bien que celui de la précédente conforme à l'ordre de la nature. Car comme les choses composées dépendent de celles qui sont simples, il est certain que les parties précèdent le tout qu'elles composent.

Ce qui est attribué essentiellement à quelque chose, & qui est vne partie de l'essence de son inférieur est, ou vne partie commune à plusieurs choses de diffé-

rante nature, qui reçoit le nom de genre, comme l'animal, à l'égard de l'homme & de la bête, ou vne partie qui détermine le genre, & qui composé avec lui vne espece, & cette partie est apelée difference, comme le raisonnable, qui avec l'animal compose l'homme.

L'ordre de cette division peut être connu par le rapprt qu'on peut faire des especes de l'universel avec les choses qui se rencontrent dans la génération des choses naturelles. Car puis que le genre répond à la maniere, & que la difference, qui le détermine, répond à la forme, le genre doit preceder la difference.

Le genre est, ou souverain, ou subalterne.

Le genre souverain est celui qui est toujours vn genre, sans pouvoir être vne espece, parce qu'il n'a point de genre au dessus de soi, comme la substance.

Le genre subalterne est celui qui est vn genre à l'égard de son inferieur, & vne espece à l'égard de son superieur, comme l'animal est vn genre à l'égard de l'homme & vne espece à l'égard du vivant.

Après avoir montré qu'il y a trois choses vniverseles qui sont essentielles à leur inferieur, qui sont le genre, la difference & l'espèce, il faut faire la division de celles qui sont attribuées accidantelement à quelque chose en la maniere suivante.

Ce qui est attribué accidantelement à quelque chose est, ou d'égale ou d'inégale étendue avec son sujet.

Ce qui est attribué accidantelement à quelque chose, & qui est d'égale étendue avec son sujet reçoit le nom de propriété, comme la puissance de rire est vne propriété de l'homme.

Nous donnons proprement le nom d'accident à ce qui est attribué accidantelement à quelque chose, & qui est d'inégale étendue avec son sujet, comme la blancheur est vn accident, à l'égard de l'homme ou du marbre.

Quand nous disons que la propriété, qui vient immédiatement des principes essentiels de son sujet, est d'égale étendue avec lui, nous voulons faire connoître que la propriété & son sujet ne peuvent être l'un sans l'autre, comme la

puissance de rire est inséparable de l'homme, & l'homme ne peut être sans la puissance de rire.

Il semble que la puissance de rire soit essentielle à l'homme, puis qu'elle est inséparable de sa nature.

Il est vrai que la puissance de rire est inséparable de l'homme, mais elle n'est pas de son essence, car l'essence est la première chose qui se rencontre en chaque chose, & la propriété est ce qui vient immédiatement des principes essentiels de son sujet.

Ces propositions nous enseignent, que l'essence de l'homme est d'être un animal raisonnable, & que la puissance de rire, qui en vient immédiatement, est une de ses propriétés.

Comme la propriété d'une chose lui est accidentelle, la puissance de rire est accidentelle à l'homme, c'est pourquoi elle n'est pas de son essence.

Il semble que nous tombons dans une évidente contradiction, en opposant l'accident à la propriété, après avoir dit que ces deux choses universelles sont attribuées accidentellement à quelque chose.

Pour répondre a cette difficulté, il faut sçavoir que le mot d'accident est équivoque, car nous le prenons, ou en général, pour tout ce qui n'est pas de l'essence de quelque chose, & en cette façon la propriété est vn accident, ou en particulier, pour ce qui ne vient pas immédiatement des principes essentiels de son sujet, & en cette manière l'accident est différent de la propriété, comme la blancheur est vn accident, à l'égard du marbre, & la noirceur est vn accident à l'égard du Corbeau.

Comme tout Corbeau est noir, on peut croire que la noirceur soit vne propriété du Corbeau, mais pour éviter cette erreur, il faut sçavoir que la propriété est d'égale étendue avec son sujet, c'est à dire, que la propriété & son sujet ne peuvent être l'un sans l'autre.

Il est vrai que tout Corbeau est noir, mais tout ce qui est noir n'est pas vn Corbeau, c'est pourquoi la noirceur n'est pas vne propriété du Corbeau.

Il faut dire la même chose de la blancheur, à l'égard de la neige & de la chaleur à l'égard du feu.

Pour connoître les avantages que nous pouvons attendre de la division de l'universel, il faut sçavoir que nous arrivons par degrés à vne claire connoissance de quelque chose, car nous la connoissons clairement, lors que nous sçavons le nombre de ses parties. Nous la connoissons encore plus clairement par l'ordre des mêmes parties, dont nous pouvons expliquer la nature par la définition qui leur est essentielle. Enfin nous pouvons recevoir beaucoup de lumière par le moien de leur opposition; d'où vient que nous les comparons les unes avec les autres, pour en découvrir la convenance & la diferance.

Nous avons montré dans la grande Logique, dont nous faisons ici vn abrégé, que la division de l'universel que nous venons d'établir, nous decouvre clairement le nombre de ses especes, leur ordre, la raison qui le fait connoître, leur définition, leur convenance & leur diferance, & qu'elle nous donne le moien de répondre aux difficultés qu'on peut faire sur ces six choses, selon la methode que nous avons établie dans le

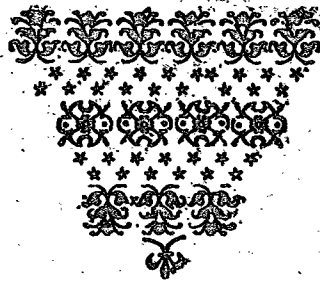
petit Traité que nous avons fait pour enseigner l'art de discourir des passions, des biens qui peuvent exciter nos desirs & de la charité qui nous unit au souverain bien.

Après avoir parlé des choses universelles, qui sont la matiere des catégories, il faut discourir des catégories, où il faut examiner trois choses.

Premierement, ce qui est nécessaire pour entendre les catégories.

En second lieu, les catégories engénéral & en particulier.

En troisiéme lieu, ce qui doit être expliqué immédiatement après les catégories.





*Des choses qui sont nécessaires pour
entendre les Catégories.*

CHAPITRE V.



O M M E les catégories contiennent toutes choses, il faut faire la division de l'être, pour avoir quelque connoissance des choses qui sont contenues dans les catégories.

L'être est, ou ce qui se soutient par soi-même, ou ce qui est soutenu par quelque sujet.

Ce qui se soutient par soi-même, c'est à dire, ce qui n'est point attaché à quelque sujet reçoit le nom de substance, comme l'homme.

Ce qui est soutenu par quelque sujet est appelé accident, comme la science.

La substance est, ou universelle, comme l'homme, ou singulière, comme Pierre.

L'accident est, ou universel, comme la science, ou singulier comme cette science.

Il faut ôter l'équivoque du mot de sujet, pour bien entendre l'explication que fait Aristote de ces quatre choses au second Chapitre de sa Logique.

Le mot de sujet peut être pris, ou pour ce qui soutient quelque chose, comme le marbre peut être le sujet de la blancheur, ou pour ce qui est sous quelque chose selon l'ordre des catégories, comme l'homme peut recevoir le nom de sujet à l'égard de l'animal.

Nous pouvons dire selon cette distinction, que l'entendement est le sujet de la science, & que la Philosophie en est aussi le sujet. Car si nous prenons le sujet pour ce qui soutient quelque chose, nous devons assurer que l'entendement est le sujet de la science, mais si nous le prenons pour ce qui est sous quelque chose selon l'ordre des catégories, nous devons soutenir que la Philosophie, qui est une des especes de la science en est le sujet.

Ce n'est pas assez d'avoir ôté l'équi-

voque du mot de sujet ; il faut encore sçavoir que lors qu'Aristote dit au second Chapitre de sa Logique, qu'il y a des choses qui sont attribuées à vn sujet, il prend le sujet pour ce qui est sous quelque chose selon l'ordre des catégories.

Si le sujet est pris en cette façon, tout ce qui lui est attribué est de son essence, comme l'animal est de l'essence de l'homme, la science est de l'essence de la Philosophie & la couleur est de l'essence de la blancheur.

Quand Aristote dit au même Chapitre qu'il y a des choses qui sont dans vn sujet, il prend le sujet pour ce qui souffrent quelque accident.

Ce qui est en cette manière dans vn sujet n'est pas de son essence, comme la science n'est pas de l'essence de l'entendement.

Les propositions precedentes montrent clairement, que la substance n'est pas dans vn sujet, que l'accident s'y rencontre, que tout ce qui est vniversel est attribué à quelque sujet & que ce qui est singulier ne peut être attribué à au-

un sujet, parce qu'il n'a point d'inférieur.

Ces verités nous font connoître tres facilement ce que nous devons entendre par la substance vniuersele, par la substance singuliere, par l'accidant vniuersel & par l'accidant singulier.

La substance vniuersele, qui ne peut être reçûe dans vn sujet, peut être attribuée à quelque sujet, c'est à dire, qu'elle n'est pas soutenue par vn sujet de la même façon que les accidans, & qu'elle peut être attribuée à ses inferieurs, comme l'homme peut être attribué à Pierre.

La substance singuliere, qui ne peut être dans vn sujet, étant elle même le sujet des accidans, ne peut être attribuée à aucun sujet, parce qu'elle n'a point d'inférieur comme Pierre.

L'accidant vniuersel, qui est dans vn sujet, peut être attribué à quelque sujet, comme la science qui est dans l'entendement peut être attribuée à la Philosophie.

L'accidant singulier, qui est dans vn

sujet, ne peut être attribué à aucun sujet, comme cette science qui est dans l'entendement, ne peut être attribuée à aucun sujet, parce qu'elle n'a point d'inférieur.

Enfin il faut ici remarquer avec Aristote que l'accident a trois conditions.

Premièrement, il est en quelque chose, comme la science est dans l'entendement.

En second lieu, il n'est pas une partie de la chose en laquelle il est, comme la science n'est pas une partie de l'esprit.

En troisième lieu, il ne peut être sans la chose en laquelle il est.

Il faut sçavoir que nous avons égard au pouvoir de la nature, quand nous disons qu'un accident ne peut être sans la chose en laquelle il est. Car si nous avons égard à la puissance absolue de Dieu, nous devons soutenir qu'un accident peut être sans aucun sujet, parce que l'essence de l'accident n'est pas d'être attaché actuellement à la substance, ni d'y pouvoir être attaché, mais elle

consiste dans la source de cette puissance, comme nous montrerons dans le dernier Chapitre de la science générale.

Les trois conditions de l'accident peuvent servir pour répondre à plusieurs difficultés, comme si quelqu'un dit que la main est un accident, à cause que l'accident est en quelque chose, & que la main est contenue dans le corps, il est facile de répondre à cette difficulté par la seconde condition de l'accident, car l'accident n'est pas une partie de la chose en laquelle il est, mais la main est une partie du corps.

Si quelqu'un assure que l'homme est un accident, puis qu'il n'est pas une partie du lieu qu'il occupe, on peut combattre son erreur par la troisième condition de l'accident, parce qu'un homme peut changer de place, mais un accident ne peut passer d'un sujet à un autre. Il faut encore dire que l'homme n'est pas dans un lieu de la même façon qu'un accident est dans le sujet qui le reçoit.

Comme la forme substantielle corporelle n'est pas une partie de la matière

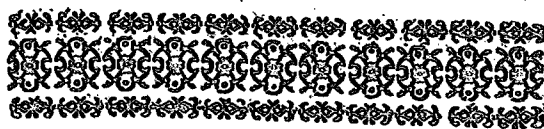
qui la reçoit, & qu'elle ne peut être sans elle, il semble qu'elle soit du nombre des accidans.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir qu'Aristote prend le sujet pour vn être parfait, lors qu'il assure que l'accidant n'est pas vne partie du sujet qui le reçoit.

Il est vrai que la forme substantielle n'est pas vne partie de la matiere qui la reçoit, mais elle est vne partie du tout qu'elle compose avec la matiere.

Après avoir parlé des choses qui sont nécessaires pour entendre les catégories, il faut discourir des catégories en général & en particulier.



*Des Catégories en général.*

CHAPITRE VI.

P O U R discourir clairement des catégories en général, il en faut examiner la nature & l'usage.

La nature des catégories peut être connue par leur définition.

Les catégories sont des ordres qui contiennent des individus, des especes & des genres subalternes sous vn genre souverain.

Pour entendre cette définition des catégories, il faut considerer ces six degrés, Pierre, Homme, Animal, Vivant, Corps, Substance, qui composent la ligne droite de la catégorie de la substance.

Le premier des degrés precedans est vn individu, le second est vne espece, & les autres sont des genres, dont le der-

D

nier reçoit le nom de genre souverain.

L'ordre des degrés précédans est très évident, car les supérieurs ont plus d'étendue que les inférieurs, comme l'homme a plus d'étendue que Pierre, parce que l'homme convient à Pierre, à Paul, & aux autres individus de la nature humaine.

L'animal est plus général que l'homme, car l'animal convient à l'homme & à la bête.

Le vivant a plus d'étendue que l'animal, parce que le vivant convient aux animaux & aux plantes.

Le corps est plus général que le vivant, car le corps convient aux corps animés & à ceux qui sont inanimés.

Enfin la substance a plus d'étendue que le corps, parce qu'elle convient aux substances corporelles & aux substances spirituelles.

L'usage des catégories peut être connu par la fin, ou de notre entendement, ou de la Logique, car la clarté de nos connoissances dépend des catégories, qui sont nécessaires pour la conduite des trois actions de notre raison.

Il faut prouver ces deux vérités, qui peuvent être clairement connus par l'ordre de plusieurs propositions, en la manière suivante.

Toutes choses tendent à leur fin.

Cette proposition générale montre, que l'entendement s'efforce d'arriver à la fin qui lui est proposée par la nature.

Comme l'entendement est du nombre des puissances actives, nous devons connoître la fin des puissances actives, pour découvrir celle de l'entendement.

La fin des puissances actives consiste dans la perfection de leurs actions.

Cette proposition nous enseigne, que la fin de notre entendement consiste dans une claire connoissance, qu'il tâche d'aquerir. Mais comme il y trouve beaucoup d'empêchemens, il invente des remèdes pour les combattre.

Pour connoître ce qui s'oppose à la perfection de notre connoissance, il faut sçavoir quelles choses sont nécessaires pour exercer cette action.

Comme trois choses sont nécessaires pour voir, sçavoir la vue, qui doit produire cette action, la couleur qui en est

l'objet & la lumiere, qui rend la couleur visible, trois choses sont aussi nécessaires pour connoître, sçavoir vne faculté qui soit capable d'exercer cette action, vne chose intelligible & des principes tres évidans, qui sont à l'égard des connoissances que nous pouvons aquerir par nôtre raisonnement. ce que la lumiere est à l'égard des couleurs.

L'auteur de la nature nous a donné l'entendement, pour connoître plusieurs verités, & nous pouvons établir quelques principes pour arriver à cette fin, mais la multitude des choses & leur confusion nous empêchent d'en avoir vne claire connoissance, c'est pourquoi les Philosophes ont inventé les catégories, pour rapporter toutes les choses créées à dix genres souverains, & pour disposer par ordre tout ce qui doit être en chaque catégorie.

Nous pouvons montrer encore plus facilement que les catégories sont nécessaires pour la fin de nôtre entendement, par l'ordre des propositions suivantes.

L'entendement a été donné à l'homme pour quelque fin.

Il est très évident qu'il lui a été donné pour connoître.

Il ne doit pas connoître seulement, mais il doit connoître clairement.

Pour connoître clairement, il doit éviter l'erreur.

Pour éviter l'erreur, il doit sçavoir d'où elle vient.

L'erreur peut naître de la multitude des choses & de leur confusion.

L'entendement pour éviter l'erreur qui peut naître de la multitude des choses les rapporte à dix genres souverains, & pour éviter celle qui peut naître de leur confusion, il les dispose par ordre.

La suite des propositions precedantes prouve clairement, que les catégories sont nécessaires pour la fin de l'entendement, qui pour connoître clairement les choses créées les rapporte à dix genres souverains, qu'il dispose par ordre, pour éviter l'erreur qui peut naître de la multitude des choses & de leur confusion.

Après avoir prouvé que la clarté de nos connoissances dépend des catégo-

ries, il faut expliquer leur usage par la fin de la Logique, en montrant qu'elles sont nécessaires pour conduire les trois actions de notre entendement.

Premièrement, les catégories sont nécessaires pour conduire la première action de notre raison, car elles séparent les choses différentes, que nous pourrions croire semblables, à cause qu'elles sont conjointes.

En second lieu, elles peuvent servir pour régler la seconde action de notre esprit. Car si toutes les choses que nous pouvons connaître étoient disposées par ordre, nous pourrions faire de véritables propositions, en attribuant les choses supérieures aux inférieures, comme en attribuant l'animal à l'homme, le vivant à l'animal, le corps au vivant & la substance au corps.

Enfin la conduite de la troisième action de notre entendement dépend des catégories.

Cette vérité peut être connue par la résolution de la principale fin de la Logique dans les moyens qui sont nécessaires pour y arriver, car la principale fin

de la Logique est de conduire la troisième action de notre raison, c'est à dire, de nous apprendre à bien raisonner.

Pour bien raisonner, il faut prouver parfaitement qu'une chose convient à une autre, ou qu'elle ne lui convient pas, comme nous pouvons montrer que la louange convient à la vertu morale, par ce raisonnement.

Toute habitude qui nous fait agir selon la raison est louable.

La vertu morale est une habitude qui nous fait agir selon la raison.

Donc la vertu morale est louable. Mais la louange ne convient pas à l'intemperance, & cette vérité peut être établie par le syllogisme suivant.

Nul vice n'est louable.

L'intemperance est un vice.

Donc l'intemperance n'est pas louable.

Comme nous pouvons connoître l'égalité, ou l'inégalité de deux choses par une même mesure, nous devons aussi prendre un même moyen, pour montrer qu'une chose convient à une autre, ou qu'elle ne lui convient pas.

La définition est le plus excellent moien que nous puissions prendre pour arriver à cette fin, comme si nous voulons prouver que l'envie est blâmable, nous devons prendre la définition de l'envie pour faire ce raisonnement.

La douleur que la prospérité de nos semblables imprime dans notre ame est blâmable.

L'envie est vne douleur que la prospérité de nos semblables imprime dans notre ame.

Donc l'envie est blâmable.

La définition d'une chose doit être composée de son genre prochain & de sa diferance essentielle.

Enfin on ne peut trouver le genre prochain des choses que par l'ordre des catégories.

La suite des propositions precedantes prouve, que les catégories sont nécessaires pour conduire la troisième action de notre entendement.

Pour avoir vne plus claire connoissance de cette verité, il faut disposer par ordre les moiens qui nous conduisent à la principale fin de la Logique, en
com-

mençant par la première chose que nous y devons établir en la manière suivante.

Les catégories doivent disposer les choses par ordre.

L'ordre des choses nous découvre leur genre prochain & leur différence.

Le genre prochain & la différence d'une chose en composent la définition.

Enfin, la définition est le plus excellent moyen que nous puissions prendre pour bien raisonner.

Comme les catégories ont été inventées pour éviter l'erreur qui peut naître de la multitude des choses, & de leur confusion, nous en devons examiner le nombre & l'ordre.





De nombre & de l'ordre des Catégories.

CHAPITRE VII.

Il y a dix catégories, qui sont la substance, la quantité, la qualité, l'action, la passion, la relation, où, la situation, quand & avoir quelque chose autour de soi.

Quand les Philosophes veulent établir le nombre precedant des catégories, ils le tirent ordinairement de celui des diferantes questions qui peuvent être faites de la substance singuliere, & principalement d'un homme, qui est la fin & la mesure des autres substances corporelles, car on peut demander ce qu'il est, s'il est grand ou petit, quelles qualités il possède, ce qu'il fait, ce qu'il souffre, de qui il est, où il est, quelle est sa situation dans le lieu qu'il occupe, quand il est & de quelle maniere il est vêtu.

Comme on ne peut faire que les dix questions precedantes, pour decouvrir les ordres diferans des attribus qui peuvent convenir à Pierre ou à Paul, les Philosophes ont raison de dire avec Aristote, qu'il y a dix catégories, dont on peut établir plus parfaitement le nombre & l'ordre par celui des divisions suivantes.

Ce qui peut être attribué à Pierre ou à Paul est, ou de son essence, ou vn accidant.

L'ordre des choses essentielles qui peuvent être attribuées à la substance singuliere compose la premiere catégorie, qui est celle de la substance.

La connoissance des accidans qui peuvent être attribués à la substance singuliere est, ou tres nécessaire, ou peu nécessaire.

Pour distinguer les accidans dont la connoissance est tres nécessaire, il faut dire que les vns sont absolus, & que les autres sont respectifs, comme lors que nous disons que Pierre est blanc, nous lui attribuons vn accidant qui est absolu, mais quand nous assurons qu'il est

pere ou maître, nous lui attribuons des accidans respectifs.

L'accidant qui est absolu est le fondement de la relation, ou éloigné, ou prochain.

Le premier convient proprement à la substance, ou à l'égard de la matiere, qui est la quantité, ou à l'égard de la forme, qui est la qualité.

L'accidant qui est le fondement prochain de la relation est, ou le fondement prochain de la relation qui est entre la cause & l'effet, qui est l'action, ou le fondement prochain de la relation qui est entre l'effet & la cause, qui est la passion.

Les quatre dernieres catégories, dont la connoissance est peu nécessaire, sont exprimées par les termes suivans.

Où qui est la designation du lieu.

La situation, comme être assis, ou debout.

Quand, qui est la designation du tems.

Avoir quelque chose autour de soi, comme être vêtu.

Il faut expliquer toutes les parties de

la division precedante , pour en donner vne parfaite connoissance.

Comme la substance singuliere est au dessous des substances vniverseles , & qu'elle soutient par elle même les accidans , il faut examiner par ordre les choses qui peuvent lui être attribuées, pour établir le nombre & l'ordre des catégories.

Il est tres évident que ce qui est attribué à la substance singuliere est , ou de son essence, ou vn accident, comme lors que nous disons que Pierre est vn homme, ou qu'il est vn animal, nous lui attribuons des choses qui lui sont essentielles, mais quand nous assurons qu'il est sçavant, qu'il aime, & qu'il est maître ou serviteur , nous lui attribuons des accidans.

L'ordre de la division precedante est conforme à celui de la nature , qu'il faut suivre dans l'explication des sciences. Car puis que l'essence est la premiere chose qui se rencontre en chaque chose, les choses qui sont essentielles à la substance singuliere precedent celles qui lui sont accidentales.

On peut attribuer plusieurs choses essentielles à la substance singulière, comme on peut dire que Pierre est vne substance, qu'il est vn homme, qu'il est vn corps, puis qu'il est composé de matière & de forme, qu'il est vivant & qu'il est du nombre des animaux, puis qu'il exerce les fonctions de l'ame sensitive.

Toutes ces choses peuvent être disposées par ordre, en la maniere suivante.

Pierre, Homme, Animal, Vivant, Corps, Substance.

Cet ordre, dont nous avons rendu la raison dans le Chapitre precedant, compose la premiere catégorie, qui est celle de la substance.

On peut attribuer plusieurs accidans à la substance singulière, c'est pourquoi il en faut faire la division pour en découvrir le nombre & l'ordre.

Pour diviser utilement les accidans qui peuvent être attribués à la substance singulière, il faut dire que leur connoissance est, ou tres nécessaire, ou peu nécessaire.

Pour répondre aux difficultés qu'on pourroit proposer contre cette division, il

Il faut sçavoir qu'elle est faite plutôt pour faire connoître la methode qu'il faut suivre dans la disposition des accidans qui peuvent être attribués à la substance singuliere, que pour en découvrir la difference.

Elle nous apprend que nous devons travailler avec soin pour trouver le nombre des quantités, des qualités, des actions & des relations, car leur connoissance est tres vtile pour la conduite des trois actions de nôtre raison.

La même division nous enseigne que les Philosophes qui font plusieurs difficultés sur les quatre dernieres catégories ne connoissent pas la nature de la Logique. Car puis que nous n'en pouvons tirer aucun avantage pour la conduite de nôtre raison, il suffit de les expliquer par des exemples, ou par les descriptions qui en ont été faites auparavant.

Pour distinguer les accidans dont la connoissance est tres nécessaire, il faut dire que les vns sont absolus, & que les autres sont respectifs, comme lors que nous disons que Pierre est sçavant, nous lui atribuons vn accident qui est abso-

lu, c'est à dire, un accidant qui peut être considéré, entant qu'il n'a point de raport avec vne autre chose, mais quand nous assurons qu'il est pere ou maître, nous lui attribüons des accidans respectifs, & nous faisons connoître qu'il a quelque raport avec son fils, ou avec son serviteur, c'est à dire, qu'il n'est pere qu'à cause de son fils, & qu'il ne doit être apelé maître qu'entant qu'il a un serviteur.

Les accidans qui sont absolus doivent preceder ceux qui sont respectifs, parce que les choses respectives sont fondées sur celles qui sont absolües, comme deux choses sont semblables, ou dissémbables, à cause qu'elles ont les mêmes qualités, ou des qualités de diferante nature.

Puis que les accidans absolus sont le fondement des respectifs, pour trouver la diferance des premiers, il faut supposer que le fondement de la relation est, ou éloigné, ou prochain.

Le fondement éloigné de la relation est celui qui en est la premiere cause, comme la puissance d'engendrer est la

première cause de la relation qui est entre le pere & son fils.

Le fondement prochain de la relation est la dernière cause qui est nécessaire pour la faire naître, comme la génération est nécessaire pour faire naître le rapport qui est entre le pere & son fils.

Il est tres évident que le fondement éloigné de la relation precede son fondement prochain, comme la puissance d'engendrer precede la génération qui en dépend.

Cette proposition prouve, que la quantité & la qualité, qui sont des fondemens éloignés de la relation, doivent preceder l'action & la passion.

Comme la matiere precede la forme, la quantité doit preceder la qualité, car la quantité convient à la substance, à l'égard de la matiere, & la qualité lui convient proprement à l'égard de la forme; c'est à dire, qu'il ne convient qu'aux choses materielles d'avoir de la quantité, & que les substances spirituelles peuvent avoir des qualités.

Enfin puis que la cause precede l'effet qui en dépend, l'action doit preceder

88 *La Logique.*
la passion, car l'action est le fondement
prochain de la relation qui est entre la
cause & l'effet, & la passion est le fon-
dement prochain de la relation qui est en-
tre l'effet & la cause.

Pour discourir clairement des catégo-
ries en particulier, il faut commencer
ce traité par celui de la substance, qui est
le premier sujet des accidans.



De la Substance.

CHAPITRE VIII.

LA substance est un être qui se
soutient par soi-même, &
qui est le premier sujet des
accidans, comme l'homme,
qui peut être sçavant.

Cette description de la substance lui
convient, entant qu'elle est la première
des catégories, car les Logiciens ne la
considèrent pas seulement, entant qu'elle
se soutient par elle-même, c'est à dire,
entant qu'elle n'est pas attachée à quel-

que sujet, mais ils en parlent aussi en-
tant qu'elle est le premier sujet des acci-
dens.

On fait ordinairement plusieurs divi-
sions de la substance dans la Logique
qui appartient à la Physique & aus au-
tres sciences, mais nous devons nous
contenter d'y faire connoître l'ordre des
substances par l'explication de l'arbre
de porphyre.

La ligne droite de l'arbre de porphy-
re, c'est à dire, de la catégorie de la sub-
stance contient six mos, qui sont dispo-
sés en cet ordre.

Socrate, Homme, Animal, Vivant,
Corps, Substance.

On void clairement que les degrés su-
perieurs de la catégorie de la substance
ont plus d'étendue que les inferieurs.

Comme il faut diviser vn genre en ses
diferances, pour arriver à la connois-
sance de ses especes, il faut dire que la
substance est, ou corporele, ou spirituelle,
que la premiere de ces diferances
étant jointe à la substance compose le
corps, & que la seconde appartient à l'es-
prit, c'est à dire, à la substance spiri-
tuelle.

Le corps est, ou animé, ou inanimé.

La premiere de ces diferances étant jointe au corps compose le vivant, & la seconde convient aus corps inanimés, dont nous ferons la division dans la Physique.

Le Vivant est, ou sensitif, ou non sensitif.

La premiere de ces diferances étant jointe au vivant compose l'animal, & il convient à la plante de n'avoir point de sentiment.

Enfin l'animal est, ou raisonnable, ou irraisonnable.

Le raisonnable avec l'animal compose l'homme, & l'irraisonnable avec l'animal compose la bête.

Celui qui a la connoissance de cet ordre, & qui sçait que la définition d'une chose doit être composée de son genre prochain, & de sa diferance essentielle juge facilement que l'homme est vn animal raisonnable, que l'animal est vn vivant quia du sentiment, que le vivant est vn corps animé & que le corps est vne substance corporele.

Pour avoir quelque connoissance de

la catégorie de la substance, il faut considérer qu'elle contient l'homme, les bestes, les plantes, les corps inanimés & les Anges.

L'animal convient à l'homme & aux bestes.

Les plantes sont contenuës sous le mot de vivant, les corps inanimés sous celui de corps & les Anges sont des substances spirituelles.

Comme nous arrivons par degrés à vne claire connoissance de quelque chose, nous devons disposer par ordre plusieurs propositions, pour expliquer plus amplement la catégorie de la substance.

Ces propositions nous feront connoître tres clairement l'ordre des substances, l'utilité & la beauté de la Logique.

On void clairement que la ligne droite de la catégorie de la substance contient six mos.

Les six mos qui composent la ligne droite de la catégorie de la substance y sont disposés en cet ordre.

Socrate, Homme, Animal, Vivant, Corps, Substance.

Le premier de ces six mos signifie vne

substance singuliere, & les autres expriment les substances vniverseles, qui ont été inventées par la conjunction des choses semblables, que nous pourrions croire diferantes, à cause qu'elles sont séparées.

Les substances singulieres sont apelées substances premieres, & les substances vniverseles sont apelées substances secondes.

Aristote dit au Chapitre de la substance, que le nom de substance convient plutôt, plus parfaitement & plus proprement à la substance singuliere qu'à la substance vniversele.

Le nom de substance convient plutôt à la substance singuliere, qu'à la substance vniversele, car la singuliere est vn ouvrage de la nature, mais l'vniversele dépend de l'action de l'entendement.

Le nom de substance convient tres parfaitement à la substance singuliere, parce qu'elle se soutient proprement par elle même, & qu'elle n'est reçüe dans aucune chose, ni comme vn accident est dans son sujet, ni comme vne

partie est dans son tout, ni comme vne chose superieure est contenuë dans celle qui lui est inferieure.

Enfin le nom de substance convient tres proprement à la substance singuliere, car elle soutient proprement les accidans, & la substance vniversele ne les soutient que par le moien de la substance singuliere, comme la chaleur n'est reçüe dans l'homme qu'entant qu'elle est reçüe dans Pierre ou dans Paul.

Les mos qui expriment des substances vniverseles dans la catégorie de la substance y sont disposés par ordre, selon la nature des choses qu'ils signifient.

Les degrés superieurs ont plus d'étendue que les inferieurs, comme l'animal est plus général que l'homme, parce que l'animal convient aus hommes & aus bestes.

Le vivant est plus général que l'animal, parce que le vivant convient aus animaux & aus plantes, qui ont vne vie vegetative.

Le corps qui convient aus corps animés & à ceus qui sont inanimés, entant que les vns & les autres sont composés

de matiere & de forme, est plus général que le vivant, mais il a moins d'étendue que la substance qui convient aux substances corporelles & à celles qui sont séparées de la matiere.

Il ne faut pas discourir de l'essence des substances secondes comme de leur étendue.

Il est vrai que les degrés supérieurs de la catégorie de la substance ont plus d'étendue que les inférieurs, mais les degrés inférieurs ont plus d'essence que les supérieurs, comme l'homme a plus d'essence que l'animal, car l'homme ne contient pas seulement toutes les choses qui se rencontrent dans l'animal, mais il contient encore la différence qui le distingue des bestes.

L'animal a plus d'essence que le vivant, parce que l'animal ne contient pas seulement toutes les choses qui se rencontrent dans le vivant, mais il contient encore le sentiment qui le distingue des plantes qui n'ont qu'une vie végétative.

Enfin nous pouvons dire qu'il n'y a rien dans la substance qui ait moins d'essence

sence que la substance, c'est à dire, qu'il n'y a rien dans la catégorie de la substance qui ait moins d'essence que la dernière chose qui s'y rencontre, qui est exprimée par le mot de substance.

Le premier des six degrés de la catégorie de la substance est appelé individu, l'homme qui est le second degré de cette catégorie, reçoit le nom d'espece, & les autres sont appelés genres, dont le dernier reçoit le nom de genre souverain.

On peut demander s'il faut commencer par les individus, pour monter par ordre au genre souverain, ou s'il faut commencer par le genre souverain, pour descendre par ordre aux individus.

Pour répondre à cette difficulté, il faut supposer qu'il faut commencer par les choses qui sont les plus claires.

Tous les Philosophes sont d'accord de cette vérité, mais les uns assurent que les choses universelles sont plus claires que les singulieres, & les autres soutiennent que les choses singulieres sont plus claires que les universelles.

Il faut discourir de cette difficulté de la

même façon qu'on peut terminer les disputes des Philosophes qui demandent si les causes sont plus claires que leurs effets.

Comme l'être convient plutôt à une cause qu'à son effet, il est certain qu'une cause est plus claire de sa nature que l'effet qui en dépend, mais un effet est plus clair que la cause, selon la connoissance du vulgaire, car les hommes arrivent ordinairement à la connoissance des causes par celle de leurs effets.

Nous devons dire aussi que les choses universelles sont plus claires de leur nature que les singulieres, & que les choses singulieres sont plus claires que les universelles, selon la connoissance du vulgaire, c'est à dire, selon la premiere connoissance des hommes.

Il faut aller plus avant, pour sçavoir s'il faut commencer par les choses qui sont les plus claires de leur nature, ou par celles qui sont les plus claires selon la connoissance du vulgaire.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir que les catégories ont été inventées pour nous apprendre à trouver le

genre prochain de chaque chose, & la diférence pour en composer la définition.

Il faut monter dans la catégorie de la substance, pour y trouver le genre prochain des substances, & il faut descendre dans la même catégorie, pour y trouver la diférence des substances.

L'établissement de la premiere de ces deus verités nous fera connoître tres clairement de quelle maniere la catégorie de la substance a été inventée.

Il est tres évident que Pierre a plus de raport avec Paul qu'avec vn lion.

Cette verité nous enseigne que Pierre & Paul conviennent en vne chose qui ne se rencontre pas dans le lion, sçavoir dans la nature humaine, d'où vient que l'homme est le second degré de la catégorie de la substance.

Si nous considerons routes les choses qui sont au monde, nous trouverons qu'il n'y a rien qui aproche davantage de l'homme que les bestes, car il y a plus de raport entre l'homme & le lion, qu'entre l'homme & les plantes.

Cette proposition prouve que l'hom-

me & le lion conviennent en vne chose qui ne se rencontre pas dans les plantes, sçavoir dans l'animal, qui est le genre prochain de l'homme & de la beste, & qui est le troisieme degre de la categorie de la substance.

Les plantes, qui ont vne vie vegetative, aprochent davantage des animaux que les substances inanimées, & on void clairement que les animaux ont plus de raport avec les plantes qu'avec les pierres.

Cette verité nous apprend que les animaux & les plantes conviennent en vne chose qui ne se rencontre pas dans les pierres, sçavoir dans le vivant, qui est le genre prochain de l'animal & de la plante, & qui est le quatrieme degre de la categorie de la substance.

Les substances animées & celles qui sont inanimées ont quelque raport, en tant que les vnes sont aussi bien que les autres composées de matiere & de forme. Ce qui leur est commun est exprimé par le mot de corps, qui est le cinquieme degre de la categorie de la substance.

Enfin les substances corporeles & celles qui sont séparées de la matiere conviennent en ce que les vnes sont aussi bien que les autres le sujet de quelques accidans.

Ce qui leur est commun est exprimé par le mot de substance, qui est le dernier degré de cette catégorie.

Les propositions precedantes prouvent clairement que nous devons monter dans la catégorie de la substance, pour y trouver le genre prochain des substances.

Nous devons descendre dans la même catégorie, pour y trouver la difference des substances, comme nous devons diviser l'animal en raisonnable & irraisonnable, pour trouver la difference qui distingue essentiellement l'homme des bestes.

On peut facilement trouver les définitions des substances dans la catégorie de la substance, car elle nous apprend que l'homme est vn animal raisonnable, que l'animal est vn vivant qui a du sentiment, que le vivant est vn corps animé & que le corps est vne substance corporele.

Les Philosophes demandent si les degrés de la catégorie de la substance expriment des natures différentes dans une même chose.

Pour répondre à cette difficulté, il faut supposer qu'un tout n'a qu'une forme substantielle & une matière, bien que nous y puissions considérer plusieurs choses, & que plusieurs actions soient produites par la forme qui le fait être ce qu'il est.

Si nous voulons examiner les choses qui appartiennent à l'homme, qui n'a qu'une forme substantielle qui le distingue des bestes, nous trouverons qu'il se soutient par soi-même, qu'il a de l'étendue, qu'il se nourrit, qu'il a du sentiment & qu'il est raisonnable.

Il y a de ces choses qui sont très communes, comme toutes les substances se soutiennent par elles-mêmes.

Les autres sont moins générales, comme il n'appartient qu'aux substances corporelles d'avoir de l'étendue.

Les autres sont encore moins générales, comme la nourriture & le sentiment.

Enfin la raison qui distingue l'homme des bestes, est commune à tous les hommes, mais si nous considérons les hommes en particulier, nous trouverons dans les vns des conditions ou des circonstances qui ne se rencontrent pas dans les autres, & nous sçaurons que les hommes ont reçu de la nature différentes inclinations, pour s'apliquer à l'exercice des arts qui sont nécessaires pour la conservation des Republiques.

La diversité de ces choses prouve que les substances conviennent les vnes avec les autres, & que les vnes sont différentes des autres.

Quand nous disons que les substances corporeles se soutiennent par elles mêmes, nous exprimons ce qui leur est commun avec les substances spirituelles, mais elles en sont différentes par l'étendue.

L'étendue convient à l'homme & aux pierres, mais l'homme est distingué des pierres par la nourriture & par l'accroissement.

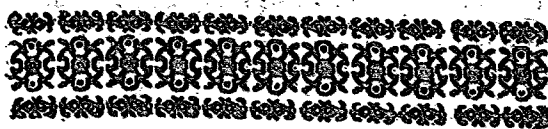
La vie lui est commune avec les plantes, mais il en difere par le sentiment.

Enfin le sentiment lui est commun avec les bestes, dont il est séparé par la raison.

Comme vne même chose peut avoir plusieurs noms, à cause de différentes considerations, nous pouvons donner plusieurs noms à l'homme, comme il reçoit le nom de substance, entant qu'il se soutient par soi-même, on lui donne le nom de corps, entant qu'il est composé de matiere & de forme, on l'apele vivant, parce qu'il se nourrit, on lui donne le nom d'animal, parce qu'il a du sentiment. Enfin le nom d'homme lui convient, entant qu'il raisonne.

Les propositions precedantes prouvent clairement que les degrés de la catégorie de la substance ne signifient dans l'homme qu'une même nature, qui reçoit plusieurs noms, à cause de la diversité des choses qui lui appartient, & des actions qu'elle produit.

Après avoir parlé de la substance, il faut discourir de la quantité, qui tient le premier lieu entre les accidans.

*De la Quantite.*

CHAPITRE IX.

LA quantité tient le premier lieu entre les accidans, à cause de l'union qu'elle a avec la substance, car la substance corporelle ne peut être mesurée ni divisée que par la quantité qui lui sert de moien pour recevoir la qualité & les autres accidans.

Comme la définition d'une chose doit être composée de son genre prochain & de sa diferance essentielle, les genres souverains, qui n'ont point de genre, ne peuvent être proprement définis, mais nous en pouvons faire quelque description, qui peut être tirée des divisions qui ont été faites auparavant pour établir le nombre & l'ordre des catégories.

Nous pouvons dire selon ce precepte,

G

que la quantité est vn accident absolu, qui est vn fondement éloigné de la relation, étant la premiere source de l'inégalité, & qui convient à la substance à l'égard de la matiere.

La quantité est, ou continuë ou séparée.

La continuë est celle dont les parties sont vnies, comme la ligne.

La séparée est celle dont les parties ne sont pas vnies, sçavoir le nombre.

La quantité continuë est, ou permanente, ou successive.

La permanente est celle dont les parties ne succedent pas les vnes aux autres, comme la grandeur d'un homme.

La successive est celle dont les parties succedent les vnes aux autres, comme le tems.

Les Philosophes diuisent la quantité permanente en trois especes, qui sont la ligne, la surface & le corps mathématique.

La ligne est vne quantité continuë & permanente, qui est vne longueur sans largeur, ni profondeur.

La surface est vne quantité continuë

& permanente, qui contient la longueur & la largeur sans profondeur.

Le corps mathématique est une quantité continuë & permanente, qui contient la longueur, la largeur & la profondeur.

Il faut ici remarquer que le mot de corps est grandement equivoque, car il peut être pris, ou pour la matiere seulement, comme lors que nous disons que l'homme est composé de corps & d'ame, ou pour un tout naturel, qui est composé de matiere & de forme, & en cette façon il appartient à la catégorie de la substance, ou pour une quantité qui contient la longueur, la largeur & la profondeur, & en cette maniere il reçoit le nom de corps mathématique.

Les difficultés que les Philosophes proposent ordinairement sur les divisions precedantes sont inutiles, & celles qu'ils font pour découvrir l'essence de la quantité n'appartiennent pas à la Logique, puis qu'elles ne peuvent rien contribuer à la conduite des trois actions de nôtre raison.

Après avoir parlé de la quantité, qui

convient à la substance à l'égard de la matiere, il faut discourir de la qualité, qui lui convient proprement à l'égard de la forme.



De la Qualité.

CHAPITRE X.



RISTOTE dit au huitième Chapitre de sa Logique, que la qualité est vn accident qui donne proprement quelque nom à la substance, comme la science donne à l'homme le nom de sçavant, & la vertu lui donne celui de vertueux.

Pour faire vne plus exacte description de la qualité, il faut prendre ce qui lui convient dans la division des catégories, & il faut sçavoir cinq choses pour arriver à cette fin.

Premierement, que ce qui est attribué à la substance singuliere est, ou de son essence, comme l'animal est de l'essence

de Pierre, ou vn accidant comme la qualité.

En second lieu, que la connoissance des accidans qui peuvent être attribués à la substance singulière est, ou tres nécessaire, comme celle de la qualité, ou peu nécessaire, comme celle de la situation.

En troisième lieu, que les accidans dont la connoissance est tres nécessaire sont, ou absolus, comme la qualité, ou respectifs, qui appartiennent à la catégorie de la relation.

En quatrième lieu, que les accidans qui sont absolus sont le fondement de la relation, ou éloigné, comme la qualité, ou prochain, comme l'action, qui est le fondement prochain de la relation qui est entre la cause & l'effet.

En cinquième lieu, pour faire la description de la qualité, il faut sçavoir que les accidans absolus qui sont des fondemens éloignés de la relation conviennent proprement à la substance, ou à l'égard de la matiere, sçavoir la quantité, ou à l'égard de la forme, sçavoir la qualité.

Nous pouvons tirer facilement de ces cinq degrés la description de la qualité, car le premier nous découvre qu'elle est un accident.

Le second nous apprend qu'elle est du nombre des accidents, dont la connoissance est nécessaire.

Le troisième nous enseigne qu'elle est un accident absolu.

Le quatrième nous fait connoître qu'elle est en fondement éloigné de la relation.

Enfin nous savons par le cinquième qu'elle convient proprement à la substance à l'égard de la forme.

En parcourant par ordre ces cinq degrés, on juge facilement que pour faire la description de la qualité, il faut affirmer que c'est un accident dont la connoissance est nécessaire, qui est absolu, qui est en fondement éloigné de la relation, & qui convient proprement à la substance à l'égard de la forme.

Il est vrai qu'il y a des qualités qui appartiennent à la matière, mais quand nous disons que la quantité suit la matière, & que la qualité suit la forme,

nous voulons faire connoître seulement qu'il n'appartient qu'aux choses matérielles d'avoir de la quantité, & que les substances spirituelles peuvent avoir des qualités.

Je m'étonne que les Philosophes qui font ordinairement plusieurs questions inutiles de la quantité & des autres catégories ne s'occupent pas à faire une exacte division de la qualité qui est très nécessaire, car toutes les parties de la Philosophie en dépendent, & principalement la Philosophie morale, puis que toutes les vertus que nous devons pratiquer & tous les vices que nous devons combattre sont du nombre des qualités.

Il faut expliquer en peu de mots la division que les Philosophes font de la qualité, & tâcher d'en faire une plus exacte, pour découvrir l'ordre de toutes les qualités, l'utilité & la beauté de la Logique.

Aristote au huitième Chapitre de sa Logique divise la qualité en quatre espèces, qui sont l'habitude, la puissance, les qualités sensibles & la figure.

L'habitude est une qualité qui arrive

à vne faculté, & qui lui donne le moien de faire facilement quelque chose, comme la temperance nous donne le moien de resister aus plaisirs qui nous sont communs avec les bestes.

Comme le plus & le moins ne changent pas l'espece, la disposition entant qu'elle est prise pour le commencement de l'habitude, & l'habitude ne sont pas deus especes diferantes de qualité.

La puissance est vne qualité que la nature donne aus choses, ou pour agir, ou pour recevoir quelque chose, ou pour resister à quelque chose.

Quand cette qualité fait sa fonction avec difficulté, elle reçoit le nom d'impuissance, comme la veüe d'un vieillard.

Celui qui sçait que le plus & le moins ne changent pas l'espece, juge facilement que la puissance & l'impuissance ne sont pas deus especes diferantes de qualité.

Les qualités sensibles sont celles qui agissent contre le sens, comme la couleur agit contre la veüe. Si l'impression qu'elles font ne dure pas long tems, el-

les reçoivent le nom de passion, comme la rougeur qui vient de la honte.

La figure est la disposition extérieure de la quantité.

La différence qui se rencontre entre la figure & la forme extérieure n'est pas assez grande pour nous obliger d'en faire deux espèces. Il suffit de remarquer que la figure est la disposition extérieure des corps inanimés, & que la forme dont nous parlons ici est la disposition extérieure des corps animés.

Ceux qui cherchent des raisons pour établir l'ordre des qualités précédentes qu'Aristote propose au huitième Chapitre de sa Logique, travaillent aussi inutilement que ceux qui tâchent d'y rapporter toutes sortes de qualités, car il est certain qu'Aristote n'y a gardé aucun ordre, & il demeure d'accord au même Chapitre qu'il se peut faire qu'il y ait d'autres qualités, c'est pourquoi il en faut faire une plus exacte division, en la manière suivante.

La qualité est, ou sensible, comme la couleur, le son, l'odeur & les autres qualités qui tombent sous la connois-

sance du sens, ou insensible comme la science.

La qualité sensible est connue, ou par vn sens externe seulement, comme la couleur, qui n'est connue que par la veüe, ou par deus sens externes, comme la figure, qui est vne disposition extérieure de la quantité, peut être connue par la veüe & par le sens de toucher.

La qualité qui est connue par vn sens externe seulement est l'objet, ou de la veüe, sçavoir la lumière & la couleur, ou de l'ouye, sçavoir le son, ou de l'odorat, sçavoir l'odeur, ou du goust, sçavoir la saveur, ou du sens du toucher, comme la chaleur.

La qualité qui est connue par deus sens externes est apelée, ou figure, qui est la disposition extérieure des corps inanimés, ou forme, qui est la disposition extérieure des corps animés.

Après avoir divisé les qualités sensibles, il faut faire la division de celles qui sont insensibles.

La qualité insensible est, ou naturelle, comme l'entendement, ou vne qualité qui arrive à quelque chose, comme

la science, qui arrive à l'entendement.

La premiere fait sa fonction, ou facilement, ou avec difficulté. En la premiere façon elle est apelée puissance ou faculté, & en la seconde elle reçoit le nom d'impuissance, comme la veüe d'un vieillard.

Les facultés peuvent être divisées, ou à l'égard de leur sujet, ou à l'égard de leur fin.

Si nous voulons considerer les facultés à l'égard de leur sujet, nous devons assurer qu'elles sont, ou de la matiere, comme la faculté de la rhubarbe, ou de la forme, comme les facultés de l'ame raisonnable, ou du tout, comme la veüe.

Les facultés ont été données à leurs sujets, ou pour agir, comme l'entendement a été donné à l'homme pour connoître la verité, ou pour recevoir quelque chose, comme la cire a la puissance de recevoir plusieurs figures, ou pour resister à quelque chose, comme nous disons qu'un homme est sain, lors qu'il a la puissance de resister aus maladies qui peuvent détruire son temperament.

Nous devons entendre par les facultés qui ont été données aux choses pour agir, toutes les dispositions qui appartiennent naturellement, ou à quelque espèce, qui sont les propriétés de chaque chose, comme la propriété de l'homme est de pouvoir rire, ou à quelques individus d'une même espèce, comme il y a des hommes qui ont reçu de la nature une disposition particulière, ou pour raisonner, qui reçoit le nom de Philosophie naturelle, ou pour faire de bonnes actions morales, qui peut être appelée vertu naturelle, ou pour exercer quelque art, qui reçoit le nom d'adresse naturelle.

La qualité qui arrive à quelque chose est un effet, ou de la nature, comme la science qui nous arrive par l'effort de notre nature, ou de Dieu, comme la charité, que Dieu imprime dans notre volonté, pour nous élever à la jouissance de sa gloire.

La première vient, ou des objets seulement, savoir les images que les objets impriment dans les sens externes, ou des objets & de l'action de quelque faculté, savoir les images qui sont re-

çûës dans les sens internes, ou de l'action de la faculté qui la reçoit, qui lui donne, ou la première connoissance des choses, sçavoir les images qui sont reçues dans nôtre entendement, ou la facilité de faire quelque chose.

La qualité qui arrive à quelque chose par l'action de la faculté qui la reçoit & qui lui donne la facilité de faire quelque chose peut être apelée, ou disposition, que nous prenons ici pour le commencement de l'habitude, ou habitude.

L'habitude est, ou du corps, comme l'adresse que l'on acquiert par exercice, ou de l'ame, comme la science, la justice & les autres habitudes qui peuvent être reçues, ou dans l'entendement, ou dans les facultés qui desirent.

Les habitudes qui peuvent être reçues dans l'entendement le perfectionnent, comme la science, ou elles en détruisent la perfection, comme l'erreur.

Comme nous devons aquerir les habitudes qui perfectionnent nôtre entendement, nous en devons avoir vne parfaite connoissance, c'est pourquoi nous en devons faire vne exacte division,

L'habitude qui perfectionne l'entendement est, ou simple, comme la science, ou composée comme la sagesse.

La première est, ou pour connoître seulement, comme l'intelligence, ou pour connoître pour quelque fin, comme la synderese.

L'habitude de l'entendement qui s'arrête dans la connoissance de quelque chose nous fait connoître, ou les premiers principes des sciences, sans raisonner, sçavoir l'intelligence, ou quelque conclusion, par vne raison, ou assurée, sçavoir la science, ou incertaine, sçavoir l'opinion.

L'habitude de l'entendement qui nous fait connoître vne chose pour quelque fin nous en donne la connoissance, ou sans raisonner, sçavoir la synderese, qui nous donne la connoissance des principes qui regardent la conduite de nôtre vie, ou par vne raison, sçavoir l'arr.

L'habitude de l'entendement qui est composée est, ou pour connoître, sçavoir la sagesse, qui est composée de l'intelligence & de la science, ou pour agir,

sçavoir la prudence, qui est composée de la synderese & de l'opinion.

L'habitude qui peut être reçüe dans les facultés qui desirent est, ou loüable, comme la temperance, ou vitieuse, comme l'intemperance.

L'habitude loüable qui perfectionne les facultés qui desirent est, ou ordinaire, comme la vaillance, ou l'ornement des vertus, sçavoir la magnanimité, qui fait quelque chose de grand dans la moderation des passions & dans chaque vertu.

Les vertus ordinaires sont, ou principales, comme la justice, ou dépendantes de quelque vertu principale, comme la liberalité est vne vertu dépendante de la justice.

Les principales vertus qui sont reçues dans les facultés qui desirent perfectionnent l'homme, ou à l'égard de lui-même, comme la vaillance, ou à l'égard des autres, sçavoir la justice.

Les principales vertus qui perfectionnent l'homme à l'égard de lui-même moderent, ou la crainte des perils qui peuvent détruire sa vie, sçavoir la vail-

lance, ou les plaisirs qui lui sont communs avec les bestes, sçavoir la tempérance.

Après avoir fait la division de la qualité insensible qui arrive à quelque chose par vn effort de la nature, il faut diviser celle qui vient de Dieu, qui en vient, ou immédiatement, comme la grace, ou par le moïen des Sacremens, sçavoir le caractere que le Baptême, la Confirmation & le sacrement de l'Ordre impriment dans l'ame des chrétiens.

La qualité insensible qui vient immédiatement de Dieu est, ou nécessaire pour en meriter la jouïssance, comme la foi, ou vne grace qu'il donne gratuitement aus vns pour disposer les autres à faire leur salut, comme le don des langues.

La qualité qui est nécessaire pour meriter la jouïssance de Dieu est, ou dans l'essence de l'ame immortele, sçavoir la grace qui se raporte aus vertus theologiques, comme la lumiere naturele de la raison se raporte aus vertus morales, ou dans les facultés qui sont du nombre des principes des actions humaines.

Cette

Cette derniere qualité contient , ou les premiers liens qui nous attachent à Dieu , ou les dons du saint Esprit , qui nous disposent à suivre promptement la conduite du saint Esprit , & qui dérivent des vertus theologiques comme de leur source.

Enfin les premiers liens qui nous attachent à Dieu perfectionnent , ou nôtre entendement , scavoir la foi , qui nous oblige à croire plusieurs choses que nous ne pouvons connoître par la lumiere que nous avons de la nature , ou nôtre volonté , qui tend au souverain bien , par l'esperance , & qui lui est vnüe par la charité.

Ce n'est pas assés d'avoir fait vne exacte division de la qualité ; il faut encore expliquer toutes les parties qui la composent , & découvrir l'ordre qui s'y rencontre , pour en donner vne tres parfaite connoissance.



*De la division de la Qualité.*

CHAPITRE XI.

LA qualité est, ou sensible, comme la lumière, la couleur & les autres qualités qui tombent sous la connoissance du sens, ou insensible comme la science.

Comme le mot d'insensible est équivoque, nous devons sçavoir ce que nous devons entendre par les qualités que nous apelons insensibles.

Puis que l'un des opposés fait connoître l'autre, si nous sçavons ce que nous entendons par les qualités sensibles, nous sçaurons aussi ce que nous devons entendre par celles que nous apelons insensibles.

La qualité sensible est celle qui tombe sous la connoissance du sens, & l'insensible est celle qui n'est connue que par la raison.

Après avoir montré ce que nous devons entendre par les qualités sensibles, & par celles qui sont insensibles, nous devons examiner deux choses pour avoir vne parfaite connoissance de cette division, car nous devons sçavoir que nous devons commencer la division de la qualité par ce degré, & que la qualité sensible doit preceder celle qui est insensible.

Pour établir la premiere de ces deux verités, il faut sçavoir que la qualité étant vn être est ensuite veritable, parce que la verité est vne propriété de l'être.

Ce qui est veritable est intelligible, c'est pourquoi la qualité étant veritable est aussi intelligible.

Ce qui est intelligible peut être connu par vne faculté, lors qu'il n'est pas au dessus de sa puissance.

Le sens & l'entendement sont les facultés qui nous ont été données pour connoître quelque chose.

Il y a des qualités qui tombent sous la connoissance du sens, & il s'en trouve d'autres qui ne peuvent être connues.

que par la raison, c'est pourquoi il faut assurer que la qualité est, ou sensible, comme la lumière, ou insensible, comme la science.

La suite de ces propositions ne prouve pas seulement que nous devons commencer la division de la qualité par le degré précédant; elle nous apprend encore que la qualité sensible doit précéder celle qui est insensible, car la qualité sensible tombe sous la connoissance du sens, celle qui est insensible n'est connue que par la raison & il est très évident que la connoissance du sens précède celle de la raison.

La qualité sensible est connue, ou par un sens externe seulement, comme la couleur, qui n'est connue que par la vue, ou par deux sens externes, comme la figure, qui est une disposition extérieure de la quantité, peut être connue par la vue & par le sens du toucher.

L'ordre de cette division est conforme à celui de la nature, que nous devons suivre ordinairement dans l'explication des sciences. Car puis que l'unité précède par nature le nombre qui en dépend,

la qualité qui est connue par vn sens externe seulement doit preceder celle qui est connue par deus sens externes.

Il y a plusieurs sortes de qualités qui ne sont connues que par vn sens externe, mais il est facile d'en trouver l'ordre, parce qu'elles doivent être disposées selon l'ordre des sens, qui a été établi par la nature.

Comme les qualités qui ne sont connues que par vn sens externe doivent être disposées selon l'ordre des sens, il faut assurer qu'elles sont l'objet, ou de la veüe, sçavoir la lumiere & la couleur, ou de l'ouye, sçavoir le son, ou de l'odorat, sçavoir l'odeur, ou du goust, sçavoir la saveur, ou du sens du toucher, comme la chaleur.

La qualité qui est connue par deus sens externes est apelée, ou figure, qui est la disposition extérieure des corps inanimés, ou forme, qui est la disposition des corps animés.

On pourroit dire que la forme n'est pas vne qualité sensible.

Il est facile de répondre à cette difficulté, car nous prenons la forme pour

une disposition extérieure de la quantité, quand nous la mettons au nombre des qualités sensibles.

Les Philosophes disent ordinairement que la qualité insensible est, ou naturelle ou acquise, mais cette division est fautive, parce qu'il y a des qualités insensibles qui ne sont ni naturelles ni acquises, comme les images que les objets impriment dans les sens, la grace. & plusieurs autres qualités que Dieu fait naître dans nos âmes.

Pour exprimer par une même division toutes les qualités insensibles, il faut assurer que les unes sont naturelles, comme l'entendement, & que les autres arrivent à quelque chose, comme la science qui arrive à l'entendement.

Les qualités qui arrivent à quelque chose supposent celles qui lui sont naturelles, comme la science suppose l'entendement qui la reçoit, c'est pourquoi le discours des qualités naturelles doit précéder celui des qualités qui arrivent à quelque chose.

La qualité insensible qui est naturelle fait sa fonction, ou facilement, ou avec difficulté.

En la premiere façon elle est apelée puissance ou faculté, & en la seconde elle reçoit le nom d'impuissance, comme la veüe d'un vieillard.

Comme les facultés sont dans quelque sujet, & qu'elles lui ont été données pour quelque fin, elles peuvent être divisées, ou à l'égard de leur sujet, ou à l'égard de leur fin.

Si nous voulons considerer les facultés à l'égard de leur sujet, nous devons assurer qu'elles sont, ou de la matiere, ou de la forme, ou du tout.

Les facultés de la matiere sont celles qui sont atachées à la matiere, & qui ne dépendent pas de la forme pour y être conservées, comme la faculté de la rhubarbe.

Les facultés de la forme sont celles qui sont reçues dans la forme, comme les facultés de l'ame raisonnable.

Les facultés du tout sont celles qui sont atachées à la matiere, & qui dépendent de la forme pour y être conservées & pour agir, comme la veüe.

Les puissances ont été données à leurs sujets, ou pour agir, comme l'entende-

ment a été donné à l'homme pour connoître la verité, & principalement pour connoître la première cause, ou pour recevoir quelque chose, comme la cire a la puissance de recevoir plusieurs figures, ou pour résister à quelque chose, comme nous disons qu'un homme est sain, lors qu'il a la puissance de résister aux maladies qui peuvent détruire son temperament.

Nous entendons par les facultés qui ont été données aux choses pour agir toutes les dispositions qui appartiennent naturellement, ou à quelque espèce, qui sont les propriétés de chaque chose, comme la puissance de rire est la propriété de l'homme, ou à quelques individus d'une même espèce, comme il y a des hommes qui ont reçu de la nature une disposition particulière, ou pour raisonner, qui reçoit le nom de philosophie naturelle, ou pour faire de bonnes actions morales, qui peut être appelée vertu naturelle, ou pour exercer quelque art, qui reçoit le nom d'adresse naturelle.

Il faut ici remarquer que la nature commence

commence la division des ars, entant que les hommes ont reçu de la nature de diferentes inclinations, pour s'appliquer à l'exercice des ars qui sont nécessaires pour la conservation des republiques.

La qualité qui arrive à quelque chose est vn effet, ou de la nature, ou de Dieu, c'est à dire, que la qualité qui arrive à quelque chose peut être produite par l'effort de la nature, comme la science, ou qu'elle doit sa naissance à la bonté divine, comme la foi & les autres vertus Theologiques, que Dieu imprime dans nos ames, pour nous élever à la jouissance de sa gloire.

On peut facilement découvrir l'ordre de la division precedante. Car comme l'état de la nature precede celui de la grace, les qualités qui nous arrivent par l'effort de la nature doivent preceder celles que Dieu imprime dans nos ames.

La qualité qui arrive à quelque chose & qui peut être produite par l'effort de la nature vient, ou des objets seulement, scavoir les images que les objets impriment dans les sens externes, ou des ob-



des & de l'action de quelque faculté, savoir les images qui sont reçues dans les sens internes, ou de l'action de la faculté qui la reçoit, comme les images qui sont reçues dans notre entendement.

Pour entendre cette division & pour combattre l'erreur de ceux qui soutiennent que toutes les images qui représentent les choses sont des facultés, il faut savoir que les images servent, ou au sens, ou à l'entendement, que les premières servent, ou au sens externe, ou au sens interne, que les images du sens interne lui représentent, ou des choses qui ont été connues par quelque sens externe, ou des choses qui n'ont pas été connues par les sens externes & que les premières sont, ou simples, ou composées.

Lors que nous parlerons de l'ame, nous montrerons que les images qui servent au sens externe sont produites & conservées par l'objet du même sens, que les images simples qu'il représentent au sens interne vne chose qui a été connue par quelque sens externe sont produites

par l'objet du sens externe & par l'action de la même faculté, que les composées dépendent des objets sensibles, de l'action du sens externe & de celle de l'imagination qui les compose, que les images qui représentent aux sens internes des choses qui n'ont pas été connues par les sens externes viennent de la nature & que les images qui donnent la première connoissance des choses à notre entendement sont produites par l'action de la même faculté.

Ces vérités, que nous établirons dans la Physique, nous découvrent clairement l'erreur de ceux qui faisoient que toutes les images qui représentent les choses sont des facultés.

Il est vrai que les images qui représentent aux sens internes des choses qui n'ont pas été connues par les sens externes peuvent être mises du nombre des facultés, puis qu'elles sont des qualités insensibles qui viennent de la nature, mais il ne faut pas faire le même jugement des autres images qui nous arrivent.

L'ordre de la division précédente est

tres évident, car les images que les objets impriment dans les sens externes precedent celles, qui sont reçues dans les sens internes, & les images qui sont reçues dans les sens internes precedent celles de l'entendement.

Quelqu'un pourroit mettre les images qui sont reçues dans notre entendement du nombre des habitudes, parce qu'elles arrivent à l'entendement par l'action de la même faculté, mais il y a une grande différence entre les images qui donnent la première connoissance des choses à notre entendement, & les habitudes qui lui donnent la facilité de connoître quelque chose.

La différence qui se rencontre entre les images & les habitudes de notre entendement, prouve clairement, que les images qui arrivent à notre entendement precedent les habitudes qu'il reçoit, car la science, qui lui donne une parfaite connoissance de quelque chose, suppose les images, qui lui en donnent la première connoissance.

La qualité qui arrive à quelque chose par l'action de la faculté qui la reçoit,

& qui lui donne la facilité de faire quelque chose peut être apelée, ou disposition; que nous prenons ici pour le commencement de l'habitude, ou habitude.

L'habitude est, ou du corps, comme l'adresse que l'on aqiert par exercice, ou de l'ame, comme la science.

Pour découvrir l'ordre de cette division, il faut sçavoir que lors que les choses sont aussi simples les vnes que les autres, nous devons commencer par les plus faciles à connoître.

Ce precepte nous apprend, que pour bien diviser les habitudes nous devons assurer qu'elles sont, ou du corps ou de l'ame, car nous pouvons arriver à la connoissance des habitudes de l'ame par le moyen de celles du corps.

Les habitudes de l'ame sont, ou de l'entendement, comme la science, ou des facultés qui desirent, comme la temperance, la justice & les autres habitudes qui sont reçues dans la volonté & dans l'appétit.

On peut facilement trouver l'ordre de cette division. Car comme l'entendement precede les facultés qui desirent.

qu'il conduit, les habitudes de l'entendement doivent aussi preceder celles qui sont reçues dans les facultés qui desireront.

Comme nous devons acquiescer les habitudes qui perfectionnent notre entendement, nous en devons avoir la connoissance.

Il y a sept habitudes qui perfectionnent notre entendement, qui sont l'intelligence, la science, l'opinion, la synderese, l'art, la sagesse & la prudence.

L'intelligence est une habitude de l'entendement qui nous fait connoître les premiers principes des sciences sans raisonner, d'où vient qu'elle est apelée habitude des premiers principes, car nous connoissons les premiers principes de connoissance par la lumière que nous avons de la nature.

La science est une habitude de l'entendement qui nous fait connoître quelque chose par une raison assurée.

L'opinion est une habitude de l'entendement qui nous fait connoître quelque chose par une raison incertaine.

La synderese est une habitude de l'en-

entendement qui nous fait connoître sans raisonner les principes qui regardent la conduite de nôtre vie.

L'art est vne habitude de l'entendement qui contient les preceptes qu'il faut pratiquer pour arriver à quelque fin, comme l'architecture contient les preceptes qu'il faut mettre en usage pour bien faire vne maison.

Nous prenons ici la sagesse pour vne habitude de l'entendement qui nous fait connoître les premiers principes de connoissance & les conclusions qui en peuvent être tirées, d'où vient qu'elle est composée de l'intelligence & de la science.

La prudence est vne habitude de l'entendement qui conduit les actions de la raison pratique à vne bonne fin, & dont le principal devoir est de prescrire ce qu'il faut faire pour arriver à la dernière fin de la vie humaine.

Pour découvrir l'ordre des habitudes qui perfectionnent l'entendement, il faut sçavoir que les choses simples doivent preceder celles qui sont composées.

Ce précepte nous apprend que l'intelligence, la science, l'opinion, la synderese & l'art, qui sont des habitudes simples, doivent précéder la sagesse & la prudence qui sont composées.

Celui qui sçait que la connoissance précède par nature la pratique des choses que nous voulons faire, juge facilement que l'intelligence, la science & l'opinion, qui sont pour connoître seulement, doivent précéder la synderese & l'art, qui nous font connoître quelque chose pour quelque fin.

L'intelligence, qui nous fait connoître les premiers principes de connoissance, précède par nature la science, qui nous fait connoître les conclusions qui en peuvent être tirées. Car puis qu'une cause précède par nature son effet, les principes de connoissance précèdent selon le même ordre les conclusions qui en dépendent.

Comme la vérité, qui est un bien, & qui a son fondement dans les choses, précède la fausseté, qui est du nombre des maux, la science, qui nous découvre toujours la vérité, précède l'opinion,

qui peut être cause de la fausseté.

La synderese & l'art nous font connoître vne chose pour quelque fin. Mais comme l'intelligence, qui nous fait connoître sans raisonner les premiers principes de connoissance, precede la science, la synderese, qui nous fait connoître sans raisonner les principes qui regardent la conduite de nôtre vie, precede l'art.

Enfin, puisque l'ordre des habitudes composées doit répondre à celui des habitudes simples, la sagesse, qui est composée de l'intelligence & de la science, qui sont les deux premières habitudes de l'entendement, doit preceder la prudence, qui est composée de la synderese & de l'opinion.

Après avoir établi l'ordre des habitudes de l'entendement, il faut découvrir celui des habitudes qui sont reçues dans les facultés qui desirent.

Comme les facultés qui desirent doivent être conduites par la raison, la première division que nous devons faire des habitudes qu'elles peuvent recevoir doit être tirée du rapport qu'elles ont avec la raison.

Quand les facultés qui desirént obeissent à la raison, elle s'aquient de leur devoir, & les habitudes qui leur arrivent sont loüables. Mais quand elles s'éloignent de la raison, les habitudes qu'elles reçoivent sont vicieuses, c'est pourquoi il faut assurer que l'habitude qui est dans les facultés qui desirént est, ou loüable, comme la temperance, ou vicieuse, comme l'intemperance.

Les habitudes loüables, qui sont des biens, & qui conservent le rapport que les facultés de l'ame doivent avoir les unes avec les autres, precedent celles qui sont vicieuses, qui sont du nombre des maus, & qui s'éloignent de l'ordre qu'il faut suivre.

L'habitude loüable qui perfectionne les facultés qui desirént est, ou ordinaire, comme la vaillance ou l'ornement des vertus, sçavoir la magnanimité, qui fait quelque chose de grand dans la moderation des passions & dans chaque vertu.

Celui qui sçait que l'ornement d'une chose la suppose, juge facilement que la magnanimité doit être expliquée après

les autres vertus morales.

Les vertus ordinaires sont, ou principales, comme la justice, ou dépendantes de quelque vertu principale, comme la libéralité est une vertu qui dépend de la justice.

Les principales vertus qui sont requises dans les facultés qui desiront perfectionner l'homme, ou à l'égard de lui-même, comme la vaillance, ou à l'égard des autres, savoir la justice.

Il est tres évident que l'habitude qui perfectionne l'homme à l'égard de lui-même precede celle qui le perfectionne à l'égard des autres, d'où vient que l'explication de la vaillance & de la tempérance precedera celle que nous ferons de la justice dans la quatrième partie de la Philosophie morale.

Les principales vertus qui perfectionnent l'homme à l'égard de lui-même moderent, ou la crainte des perils qui peuvent détruire sa vie, savoir la vaillance, ou les plaisirs qui lui sont communs avec les bestes, savoir la tempérance.

Pour découvrir l'ordre de ces deux

vertus, il faut sçavoir que les vertus qui perfectionnent l'homme à l'égard de lui-même sont des remèdes qu'il doit mettre en usage pour s'opposer aux maux qui viennent de ses inclinations.

Cette proposition nous apprend, que les premières vertus qui perfectionnent l'homme à l'égard de lui-même sont les premières qualités qu'il doit acquérir pour combattre les maux qui viennent de ses premières inclinations.

Nous voulons vivre, & nous voulons vivre agréablement.

La vie nous est commune avec les plantes, & le plaisir nous est commun avec les bestes.

L'inclination que nous avons à la vie est accompagnée de la crainte de la mort, & comme cette passion nous détourne du bien, nous devons tâcher de la modérer par la vaillance.

L'inclination que nous avons au plaisir nous porte au vice, c'est pourquoi nous devons nous opposer à la violence de cette passion, par le moyen de la tempérance.

La suite des propositions précédentes.

prouve clairement, que la vaillance & la temperance sont les deus principales vertus qui perfectionnent l'homme à l'égard de lui-même, qu'il doit acquerir, pour moderer la crainte des perils qui peuvent détruire sa vie, & les plaisirs qui lui sont communs avec les bestes.

Après avoir expliqué la division de la qualité insensible qui arrive à quelque chose par un effort de la nature, il faut expliquer la division de celle qui vient de Dieu.

La qualité insensible qui vient de Dieu en vient, ou immédiatement, comme la grace, ou par le moien des Sacrements, sçavoir le caractère que le Baptême, la Confirmation & le sacrement de l'Ordre impriment dans l'ame des chrétiens.

On juge facilement que la qualité qui vient immédiatement de Dieu precede celle qui en vient par le moien des Sacrements.

La qualité insensible qui vient immédiatement de Dieu est, ou nécessaire pour en meriter la jouissance, comme la foi, ou une qualité qu'il donne gratui-

tement aux vns pour disposer les autres à faire leur salut, comme le don des langues.

Cet ordre est tiré de celui que Dieu garde pour élever les hommes à la jouissance de sa gloire.

L'homme peut être conduit immédiatement à Dieu, lors qu'il possède la qualité qui est la semence de la vie éternelle, & les vns peuvent contribuer quelque chose au salut des autres.

Ces vérités prouvent, que pour bien diviser la qualité qui vient immédiatement de Dieu, il faut assurer qu'elle est, ou nécessaire pour en mériter la jouissance, ou une grace qu'il donne gratuitement aux vns pour disposer les autres à faire leur salut.

La qualité qui est nécessaire pour mériter la jouissance de Dieu est, ou dans l'essence de l'ame immortelle, sçavoir la grace, qui se rapporte aux vertus Théologiques. comme la lumière naturelle de la raison se rapporte aux vertus morales, ou dans les facultés qui sont du nombre des principes des actions humaines.

Cette dernière qualité contient, ou

les premiers liens qui nous attachent à Dieu, ou les dons du saint Esprit, qui nous disposent à suivre promptement la conduite du saint Esprit, & qui dérivent des vertus Theologiques comme de leur source.

Les premiers liens qui nous attachent à Dieu perfectionnent, ou nôtre entendement, savoir la foi, qui nous oblige à croire plusieurs choses que nous ne pouvons connoître par la lumiere que nous avons de la nature, ou nôtre volonté, qui tend au souverain bien, par l'esperance, & qui lui est unie par la charité.

Pour faire connoître l'ordre des divisions precedantes, il faut montrer que la grace precede les vertus Theologiques, & que les dons du saint Esprit les surpassent.

La grace precede les vertus Theologiques, parce qu'elle s'y rapporte comme la lumiere naturelle de la raison se rapporte aux vertus morales. Car comme les vertus morales nous font agir selon la lumiere naturelle de la raison, qui les conduit, les vertus Theologiques nous

sont agir selon la lumière de la grace, d'où vient que les Theologiens soutiennent que la grace est dans l'essence de l'ame immortelle, comme dans son propre sujet, & que les vertus Theologales sont reçues dans les facultés, de sorte que l'homme, dont l'entendement participe à la connoissance divine, par le moïen de la foi, qui l'éclaire, & dont la volonté participe à l'amour de Dieu, par le moïen de la charité, devient à l'égard de l'essence de son ame, en quelque façon participant de la nature divine, par le moïen de la grace.

Comme l'essence de l'ame est l'origine de ses puissances, qui sont les principes de plusieurs actions, la grace qui est dans l'essence de l'ame, est aussi la source des vertus Theologales, qui conduisent les puissances de l'ame à vne fin surnaturelle.

Les dons du saint Esprit sont nécessaires à l'homme pour lui procurer la possession du souverain bien, car puis qu'il ne possède qu'imparfaitement la charité, il doit avoir d'autres qualités pour suivre promptement la conduite du saint Esprit. Ce

Ce qui meut vne chose lui est vni, d'où vient que nous devons assurer que la foi, l'esperance & la charité sont les premiers liens qui vnissent nôtre ame à Dieu, & que les dons du saint Esprit en dérivent, comme de leur source.

Après avoir disposé par ordre toutes les qualirés, nous avons fait connoître dans la grande Logique, dont nous faisons ici l'abregé, les avantages que nous pouvons tirer de leur division, où nous avons montré qu'elle nous en découvre clairement le nombre, l'ordre, la raison qui l'établit, la définition, la convenance & la diferance, qu'elle nous donne le moien de répondre aux difficultés qu'on peut faire sur ces six choses & qu'elle nous enseigne à discourir de toutes sortes de qualirés.

Après avoir parlé de la qualité, qui est le principe de l'action, il faut discourir de l'action & de la passion, qui lui est opposée.





De l'Action & de la Passion.

CHAPITRE XII.

L'ACTION est vn accidant qui donne le nom d'agent à ce qui agit, comme le feu reçoit le nom d'agent, lors qu'il échaufe quelque chose par son action.

La description de la passion peut être tirée de celle de l'action, c'est pourquoi il faut dire que la passion est vn accidant qui donne le nom de patient à ce qui reçoit quelque chose, comme le fer reçoit le nom de patient, lors qu'il est échauffé par le feu.

La division de l'action peut être tirée, ou de son principe, ou de son sujet, ou de son terme, parce qu'il faut considérer dans l'action le principe d'où elle vient, le sujet qui la reçoit & le terme ou l'effet qui en provient, comme lors que le feu échaufe l'eau, le feu est le

principe de cette action, l'eau est le sujet qui la reçoit & la chaleur est le terme ou l'effet qui en provient.

Comme la qualité est le principe de l'action, si nous voulons diviser par ordre l'action à l'égard de son principe, nous devons dire qu'elle vient, ou d'une faculté, comme la connoissance des choses universelles vient de l'entendement, ou d'une habitude, comme connoître par une raison assurée est un effet de la science.

Quand l'action vient d'une faculté, elle appartient, ou aux choses inanimées, comme l'action de la pierre qui tend en bas est un effet de sa pesanteur, ou aux choses animées, comme l'action de la veue.

Pour bien diviser les actions des choses animées, il faut assurer qu'elles dépendent de l'ame, ou vegetative ou sensitive, ou raisonnable.

Les actions qui dépendent de l'ame vegetative regardent ou l'individu, comme la nourriture, ou l'espece, sçavoir la génération.

Pour établir l'ordre des actions qui

dépendent de l'ame sensitive, il faut
sçavoir que les animaux sont, ou par-
fais, ou imparfaits; & que les premiers
ont reçu de la nature les sens externes,
les sens internes, l'appétit & la puissance
qui leur donne le moyen de se porter
d'un lieu à l'autre.

Les sens externes leur ont été donnés
pour recevoir les images des objets.

Ils connoissent le bien & le mal sensi-
ble par l'imagination, qui est un sens in-
terne.

Les connoissances de leur imagination
excitent dans leur appétit le desir du bien
& la fuite du mal.

Enfin toutes ces choses leur seroient
inutiles, s'ils étoient privés de la puis-
sance qui les porte au bien qu'ils desi-
rent & qui les éloigne du mal qui leur
peut nuire.

Cet ordre des facultés qui se rencon-
trent dans les animaux, & des actions
qui en proviennent nous apprend très clai-
rement, que les actions qui dépendent
de l'ame sensitive viennent, ou du sens,
ou de l'appétit sensible, ou de la puissance
qui donne aux animaux le moyen de

se porter d'un lieu à l'autre.

Les actions des sens sont produites, ou par les sens externes, comme l'action de la vue, ou par les sens internes, comme l'action de l'imagination.

L'amour, le plaisir, la haine, la douleur & les autres passions se forment dans l'appétit sensuel.

La puissance qui donne aux animaux le moyen de se porter d'un lieu à l'autre leur a été donnée pour les conduire au bien qui est nécessaire pour leur conservation, & pour les éloigner du mal qui leur peut nuire, d'où vient que ceux qui ne peuvent quitter promptement le lieu qu'ils occupent pour en prendre un autre, comme la Tortue, ont reçu quelque avantage de la nature, pour se défendre du mal qui leur peut arriver.

Les actions qui appartiennent à l'ame raisonnable sont produites, ou par l'entendement, comme la délibération, ou par la volonté, comme le choix.

Quand l'action vient d'une habitude, elle est un effet, ou des habitudes qui doivent leur naissance à l'action de la faculté qui les reçoit, comme connois-

tre par vne raison assurée est vn effet de la science, ou des habitudes infuses, dont l'ordre peut être facilement connu par celui des qualités que Dieu imprime dans nos ames, qui ont été disposées par ordre dans la division de la qualité.

Si nous voulons diviser les actions à l'égard du sujet qui les reçoit, nous devons dire que les vnes sont reçues dans la faculté qui agit, comme les actions de l'entendement, & que les autres sont hors de la chose qui agit, comme l'action du feu qui échauffe le fer ou quelque autre chose.

Les premières sont reçues, ou dans vne faculté corporelle, comme l'action de la vue, ou dans vne faculté spirituelle, comme l'action de l'entendement.

Les actions qui sont hors de la chose qui agit supposent vn sujet, ou elles ne supposent aucun sujet.

Les premières supposent vn sujet, ou pour s'en servir seulement, comme quand on se sert d'un cheyal, ou pour le changer en quelque autre chose, comme lors qu'un Sculpteur se sert du marbre

pour en faire vne statuë.

L'action qui ne suppose aucun sujet n'est autre que la création, qui n'appartient qu'à Dieu, qui a créé toutes choses de rien.

Enfin comme le terme de l'action est, ou vne substance, ou vn accident, nous pouvons dire que l'action est à l'égard du terme qui la suit, ou substantielle, comme la génération d'un arbre, ou accidentelle, comme lors que le Soleil éclaire l'air.

Pour répondre à plusieurs difficultés qu'on pourroit faire sur les divisions precedantes, il faut sçavoir qu'une même action peut être considérée à l'égard du principe d'où elle vient, du sujet qui la reçoit & du terme qui la suit, comme si nous considérons l'action du Soleil, lors qu'il éclaire l'air à l'égard de son principe, nous devons dire qu'elle est naturelle. Si nous la considérons à l'égard du sujet qui la reçoit, nous devons soutenir qu'elle est hors de la chose qui agit. Enfin si nous la considérons à l'égard du terme qui la suit, nous devons assurer qu'elle est accidentelle.

Après avoir parlé des accidans absolus, il faut examiner les respectifs, par l'explication de la relation.



De la Relation.

CHAPITRE XIII.



La relation est le rapport qui se rencontre entre deux choses, comme entre vn maître & son serviteur.

Nous y devons considerer trois choses, sçavoir son sujet, son terme & son fondement.

Le sujet de la relation est ce qui se rapporte à quelque chose, comme vn maître est le sujet de la relation qui se rencontre entre lui & son serviteur.

Le terme de la relation est la chose à laquelle vne autre chose se rapporte, comme vn serviteur est le terme de la relation qui se rencontre entre son maître & lui.

Le

Le fondement de la relation est, ou éloigné, ou prochain.

Le fondement éloigné de la relation est la première cause qui la fait naître, comme la puissance d'engendrer est le fondement éloigné, ou la première cause de la relation qui est entre un père & son fils.

Le fondement prochain de la relation est une condition absolument nécessaire pour la faire naître, comme la génération est une condition nécessaire pour faire naître la relation qui est entre un père & son fils.

Puis que la relation est le rapport qui se rencontre entre deux choses, & qu'elle dépend de quelque fondement, la division doit être tirée, ou de son sujet, ou de son terme, ou de son fondement.

Si nous voulons diviser la relation par son sujet, nous devons dire qu'elle convient, ou à tout être, ou à l'être qui est contenu dans les catégories.

Il est facile d'établir l'ordre de cette division, car puis que le discours des choses générales doit précéder celui des choses particulières, l'explication des

relations qui conviennent à l'être en général doit précéder celle des relations qui conviennent à l'être qui est contenu dans les catégories.

Pour discourir des relations qui appartiennent à l'être en général, il faut supposer que l'être a trois propriétés, qui sont l'unité, la vérité & la bonté.

L'unité est une chose absolue, mais la vérité est relative, & nous pouvons considérer quelque rapport dans la bonté.

La vérité est la conformité d'une chose avec son original, comme toutes les choses qui sont au monde sont véritables, en tant qu'elles sont conformes à leur idée qui est en Dieu, car les choses qui sont au monde ont été possibles à Dieu, qui étant une cause libre & indépendante les a faites, en imitant son essence.

Nous pouvons considérer quelque rapport dans la bonté, car puis qu'elle est parfaite, elle peut perfectionner, elle est en suite convenable, d'où vient qu'elle peut être désirée.

La relation qui appartient à l'être qui

est contenu dans les catégories est, ou essentielle au sujet qui se rapporte à quelque chose, comme la relation qui est entre l'accident & la substance, ou accidentale à son sujet, comme la ressemblance de deux murailles, ou la relation qui est entre un père & son fils.

La première se rencontre dans toutes les catégories, mais la seconde appartient seulement à la catégorie qui reçoit le nom de relation.

Les relations qui sont accidentales à leur sujet sont plus parfaites que celles qui lui sont essentielles.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut sçavoir que la parfaite relation est celle qui appartient seulement à une catégorie, & qui se rencontre entre des termes qui sont entièrement relatifs.

Les relations qui sont essentielles à leur sujet se rencontrent entre des termes qui sont absolus & relatifs, tant qu'ils peuvent être considérés d'une différente manière; elles ne sont donc pas si parfaites que celles qui sont accidentales à leur sujet, qui se rencontrent entre des

termes qui dépendent entièrement d'autrui.

Quand on assure que les parfaits relatifs dépendent entièrement d'autrui, on veut faire connoître qu'ils sont ce qu'ils sont d'autrui, qu'ils se changent par autrui, & qu'ils sont connus & définis par autrui, comme vn maître par son serviteur.

Si nous voulons diviser la relation par son terme, nous devons dire qu'elle est entre deux termes qui ont, ou vn même nom, comme la ressemblance de deux murailles, ou vn nom différent, comme la relation qui est entre vn maître & vn serviteur.

La relation qui est entre deux choses qui ont vn nom différent vient, ou de la nature, comme la relation qui se rencontre entre ceus qui ont reçu de Dieu la puissance de commander à ceus qui sont nés pour leur obéir, ou de l'art, comme la relation qui est entre vn precepteur & son disciple, ou de la fortune, comme la relation qui est entre vn maître & son serviteur.

Pour diviser les relations par leur son-

dement, il faut supposer qu'il est, ou éloigné, ou prochain.

L'essence, la quantité & la qualité sont les fondemens éloignés de la relation.

L'essence est la première chose qui fait que deux choses sont, ou de même nature, ou différentes l'une de l'autre.

La quantité est à l'égard de l'extension extérieure la première cause de l'égalité, ou de l'inégalité.

La qualité en général est la première cause qui rend deux choses semblables, ou dissemblables.

La puissance, qui est une des espèces de la qualité, ne rend pas seulement deux choses semblables ou dissemblables; mais elle peut être le fondement éloigné de quelque autre relation.

La puissance active est le fondement éloigné de la relation d'une cause à son effet, & de celle qui se rencontre entre un père & son fils.

La puissance passive est le fondement éloigné de la relation d'un effet à sa cause, & de celle qui est entre un fils & son père.

L'unité, le nombre, l'action & la passion sont les fondemens prochains de la relation.

L'unité d'essence rend deux choses de même nature, comme Pierre & Paul sont de même nature, parce qu'une même essence se rencontre dans l'un & dans l'autre.

Le nombre d'essence rend deux choses différentes, d'où vient que l'homme & le lion sont différents.

L'unité d'extension fait que deux choses sont égales, comme deux lignes sont égales, lors qu'elles ont une même extension.

Le nombre d'extension fait que deux choses sont inégales, comme deux lignes sont inégales, lors que l'une a plus d'extension que l'autre.

L'unité de qualité rend deux choses semblables, comme deux murailles blanches sont semblables, à cause qu'elles ont une même qualité.

Le nombre de qualité rend deux choses dissemblables, comme celui qui pratique la vertu & celui qui est vicieux sont dissemblables.

L'action est le fondement prochain de la relation d'une cause à son effet, & de celle qui est entre un pere & son fils, comme la génération est une condition nécessaire pour faire naître la relation qui se rencontre entre un pere & son fils.

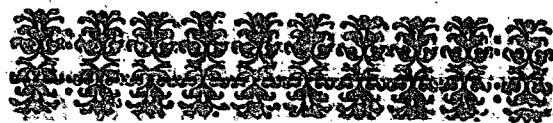
Enfin la passion est le fondement prochain de la relation d'un effet à sa cause, & de celle qui est entre un fils & son pere.

Comme nous ne pouvons tirer aucun avantage pour la conduite de notre raison des quatre dernieres catégories, qui sont exprimées par ces termes, où, la situation, quand, & avoir quelque chose autour de soi, il suffit de les connoître par des exemples, ou par les descriptions qui en ont été faites dans le discours général des catégories.

Après avoir disposé par ordre les choses par le moïen des catégories, nous devons examiner immédiatement après les catégories certaines dispositions qui suivent les choses, dont les principales sont leur ordre & leur opposition, car pour avoir une parfaite connoissance

des choses, il en faut connoître l'ordre, & sçavoir de quelle maniere les vnes sont opposées aux autres.

Nous devons examiner dans l'ordre des choses les diferentes façons de preceder, de suivre & d'être ensemble.



Des diferentes façons de preceder, de suivre & d'être ensemble.

CHAPITRE XIV.



N a chose precede vne autre, ou en tems, comme Aristote a precedé Senèque, ou en dignité, comme vn Conseiller precede vn Avocat, ou par nature, comme l'unité precede le nombre, ou par ordre de doctrine, comme les choses uniuerselles precedent les singulieres.

Pour auoir vne claire connoissance de ces quatre façons de preceder, il faut sçavoir que la maniere de preceder est

connuë, ou par le vulgaire, ou par les Philosophes.

La première est, ou propre, qui est de preceder à l'égard du tems, ou impropre, qui est de preceder en dignité.

La façon de preceder en dignité est impropre, selon le sentiment d'Aristote, au douzième Chapitre de sa Logique, ou parce qu'elle n'est pas fondée sur les choses, mais sur l'opinion que nous en avons, ou parce qu'elle n'est pas nécessaire pour entendre les catégories.

La façon de preceder qui n'est connue que par les Philosophes est de preceder, ou par nature, comme le Soleil precede sa lumière, ou par ordre de doctrine, comme les principes des sciences precedent les conclusions qui en peuvent être tirées.

Pour sçavoir de quelle manière une chose precede une autre par nature, il faut supposer que deux choses sont, ou d'inégale étendue à l'égard de la conséquence qu'on peut tirer de leur existence, comme l'homme & l'animal, ou

d'égale étendue, comme le Soleil & sa lumière.

Lors que deux choses sont d'inégale étendue à l'égard de la conséquence qu'on peut tirer de leur existence, celle qui peut être sans l'autre la précède par nature, comme l'unité précède le nombre, & tout supérieur dans une catégorie précède par nature son inférieur, comme l'animal précède l'homme.

Lors que deux choses sont d'égale étendue à l'égard de la conséquence qu'on peut tirer de leur existence, celle qui est cause de l'autre la précède par nature, comme le Soleil précède sa lumière, & tout sujet précède par nature ses propriétés.

La manière de suivre peut être facilement connue par celle de précéder, c'est à dire, que le nombre des façons de suivre doit répondre à celles de précéder, d'où vient que nous devons assurer qu'une chose suit une autre, ou en tems, comme Senèque a suivi Aristote, ou en dignité, comme un Avocat suit un Conseiller, ou par nature, comme le nombre est après l'unité, ou par ordre

de doctrine , comme les conclusions supposent les principes qui les produisent.

Deus choses sont ensemble, ou à l'égard du tems , ou en dignité, ou par nature, comme deus diferances qui divisent également leur genre & deus especes qui sont sous vn même genre.

Après avoir établi les diferantes facons de preceder , de suivre & d'être ensemble , il faut discourir de l'oposition que les choses peuvent avoir les vnes avec les autres.



De l'oposition que les choses peuvent avoir les vnes avec les autres.

CHAPITRE XV.

L'OPPOSITION des choses est , ou impropre, ou propre. La premiere , qui est plus générale que la seconde, est celle qui convient à vne chose à l'égard

de toute autre chose, & en cette manière nous pouvons dire qu'il y a de l'opposition entre la couleur & l'odeur.

L'opposition prise proprement est celle qui se rencontre entre les choses qui sont tellement opposées les vnes aux autres, qu'elles ne peuvent avoir vne semblable opposition avec vne autre chose de différente nature, comme la chaleur est tellement opposée au froid, qu'elle ne peut avoir vne semblable opposition avec vne autre chose.

Les choses sont proprement opposées en quatre façons, car elles sont, ou contraires, comme la chaleur & le froid, ou relatives, comme un maître & son serviteur, ou opposées d'une opposition privative, comme la vue est l'aveuglement, ou opposées d'une opposition contradictoire, comme l'être & le non-être.

Pour établir le nombre & l'ordre de ces quatre oppositions, il faut sçavoir que l'opposition se rencontre proprement, ou entre deux choses, comme entre la chaleur & le froid, ou entre vne chose & un rien, comme entre la vue & l'aveuglement.

Pour découvrir la verité de cette division, il faut considerer que nous ne pouvons concevoir que trois sortes d'opositions, ou entre deus choses, ou entre deus riens, ou entre vne chose & vn rien.

Comme deus riens ne sont pas proprement oposés, l'oposition ne se rencontre proprement qu'entre deus choses, comme entre la vertu & le vice, ou entre vne chose & vn rien, comme entre la lumiere & les tenebres.

Lors que l'oposition est entre deus choses, elles se chassent d'un même sujet, ou en acte seulement, d'où vient l'oposition des contraires, ou en acte & en puissance, d'où vient l'oposition relative.

Pour expliquer cette division, il faut dire que les contraires, qui ne peuvent être ensemble au dernier degré, dans la même partie du même sujet, y peuvent être reçus l'un après l'autre, pourveu que l'un ne soit pas naturel à son sujet, & que les relatifs, comme un pere & son fis, ne peuvent être, ni ensemble, ni successivement dans un même sujet,

à l'égard d'une même chose.

Lors que l'opposition est entre une chose & un rien, ou ce rien suppose quelque sujet, comme l'aveuglement suppose l'œil qui est privé de la vue, ou il ne suppose aucun sujet déterminé.

Pour expliquer cette division, il faut dire que lors que l'opposition est entre deux termes dont l'un signifie quelque chose, & l'autre ne signifie rien, le second exprime, ou un rien dans un sujet déterminé, comme l'aveuglement est l'absence de la vue dans l'œil qui a la puissance de la recevoir, ou un rien absolument, sans avoir égard à aucun sujet déterminé.

L'aveuglement est opposé à la vue d'une opposition privative, & le non-être est opposé à l'être d'une opposition contradictoire.

Après avoir parlé de l'opposition des choses en général, il en faut discourir en particulier, & il faut commencer par celle des contraires.



*De l'oposition des Contraires.*

CHAPITRE XVI.

POUR connoître parfaitement la nature des contraires, & pour enseigner à discourir de plusieurs choses, par le moyen des principes qui les regardent, il faut faire quelques reflexions par ordre sur les choses qui leur conviennent dans la division des oposés, qui a été faite dans le Chapitre precedant.

Premierement, il faut montrer qu'ils sont proprement oposés.

En second lieu, que leur oposition se rencontre entre deux choses.

En troisieme lieu, qu'ils se chassent d'un même sujet, en acte, & non pas en puissance.

En quatrieme lieu, que la contrariété ne se rencontre qu'entre les accidans.

Enfin, comme les contraires conviennent en genre & en sujet, il faut enseigner à discourir de plusieurs choses, par le moyen des principes qui regardent, ou le genre, ou le sujet des contraires.

Il est très évident que les contraires sont proprement opposés, car l'un est tellement opposé à l'autre, qu'il ne peut avoir une semblable opposition avec une autre chose de différente nature, comme la blancheur est tellement opposée à la noirceur, qu'elle ne peut avoir une semblable opposition avec une autre chose.

La division des opposés, qui a été faite dans le Chapitre précédent, prouve clairement que l'opposition des contraires est entre deux choses.

On dit ordinairement que l'ignorance est contraire à la science. Mais comme l'opposition des contraires se rencontre entre deux choses, l'ignorance, qui n'est qu'une privation de la science, ne lui est pas proprement contraire.

On peut ici demander quelle chose est contraire à la science, puis que l'ignorance ne lui est pas proprement contraire.

Il est facile de terminer cette question. Car comme la science nous fait connoître vne chose comme elle est, par vne raison assurée, l'erreur, qui est vne fausse impression que nous avons de quelque chose, est proprement contraire à la science.

Les propositions precedantes prouvent clairement qu'il y a vne grande difference entre l'ignorance, qui n'est qu'une privation de la science, & l'erreur, qui lui est contraire.

Elles nous enseignent aussi qu'il est plus facile d'instruire vn ignorant que celui qui a reçu de fausses impressions. Car comme la verité, qui est vne participation de la premiere raison, a des charmes tres puissans pour nous attirer, que nous la cherchons naturellement, & que l'esprit nous a été donné pour la connoître, il est facile à vn maître de l'imprimer dans l'esprit de ses auditeurs, lors qu'il n'y a rien qui s'opose à sa naissance. Mais il ne peut éclairer que tres difficilement ceux qui ont reçu de fausses impressions, car pour faire naître la verité dans leur esprit, il en doit chas-

ser l'erreur, qui s'oppose à sa naissance.

S'il est difficile d'instruire celui qui a reçu de fausses impressions, c'est principalement quand il a vieilli dans l'erreur. Car comme l'acoustumance est en quelque façon une chose qui a passé en nature, elle rend faciles & agreables les choses que nous faisons.

L'erreur qui peut naître dans la raison de celui qui ne suit pas la lumière qu'il a reçue de la nature pour connoître la vérité peut être un effet, ou de sa raison même, ou de celui qui le trompe.

Quand elle doit sa naissance à la première de ces deux causes, il est plus difficile de la détruire que lors qu'elle vient de la seconde. Car comme l'homme s'ayme naturellement soi-même, il aime les choses qui viennent de lui, & puis que sa raison est la plus noble de ses facultés, il en aime particulièrement les productions, d'où vient qu'il s'attache fortement aux choses fausses qu'il invente, parce qu'elles lui appartiennent entièrement.

Enfin il est plus difficile d'instruire ceux

qui se trompent dans les principes des sciences que ceus qui se trompent dans les conclusions qui en peuvent être tirées, car on peut guerir les derniers, en leur faisant connoître le raport que les conclusions qu'ils combattent ont avec les principes qu'ils acordent, mais les premiers sont incurables.

Comme il est plus difficile d'instruire celui qui a reçu de fausses impressions qu'un ignorant, il est aussi plus difficile de porter un méchant homme à la vertu que celui qui n'a pas encore contracté de vitieuses habitudes. Car comme la vertu est éclatante de sa nature, & que nous avons naturellement de l'inclination pour elle, on y peut facilement conduire celui qui n'a pas encore contracté de vitieuses habitudes, mais il est difficile d'obliger un méchant homme à la poursuivre, car l'inclination qu'il a pour elle est combatue par une mauvaise habitude, qui le rend esclave de ses passions.

Les verités precedantes sont fondées sur deux principes de la Philosophie naturelle, qui nous enseignent que les mou-

vemens qui sont entre des termes contraires se font successivement, à cause que l'introduction d'un contraire dans quelque sujet suppose la destruction de l'autre; & que ceux qui sont entre des termes privatifs se font en un instant, parce qu'il n'y a rien à combattre, comme l'air ne peut être échauffé que successivement, mais il est éclairé en un instant.

Il est vrai que le mal n'est qu'une privation du bien, mais lors qu'Aristote dit dans le onzième Chapitre de sa Logique, que le bien & le mal sont contraires, il ne parle pas du bien ni du mal comme nous en parlerons dans la science générale, & il veut montrer seulement qu'il y a de la contrariété entre deux choses, dont l'une est bonne & l'autre mauvaise, comme entre la vertu & le vice.

Il prend aussi le bien & le mal en cette manière, quand il dit au même Chapitre que le bien est contraire au mal seulement, & que le mal peut être contraire, ou au bien, comme l'avarice est contraire à la libéralité, ou au mal, com-

me l'avarice est contraire à la prodigalité.

Ces principes peuvent servir pour répondre aux difficultés qu'on peut faire contre plusieurs vérités, comme ils doivent être mis en usage pour répondre à la plus forte objection de ceux qui soutiennent que la vertu morale n'est pas au milieu de deux vices, car quand ces Philosophes veulent établir leur opinion, qui est contraire au sentiment d'Aristote & de la plupart des Philosophes, ils raisonnent en la manière suivante.

Si la vertu morale étoit au milieu de deux vices, le nombre des vices surpasseroit celui des vertus, & par ce moyen la nature seroit injuste, puis qu'elle feroit naître plus d'ennemis pour nous faire la guerre, que d'amis pour nous défendre de leur violence.

Il demeure d'accord que le nombre des vices surpasse celui des vertus, mais je soutiens que cette vérité ne doit pas nous obliger d'accuser la nature d'injustice, parce qu'elle fait plusieurs choses pour nous donner le moyen d'éviter le vice.

Comme le bien est contraire au mal,
la vertu combat le vice.

L'inclination que nous avons naturellement pour la vertu s'oppose à la naissance du vice.

Enfin puis qu'un mal est contraire à un autre, les vices se détruisent l'un l'autre, & comme un homme ne peut être entièrement malade, à cause de la contrariété qui se rencontre entre les maladies, il ne peut être en même tems avare & prodigue, à cause de la contrariété qui se rencontre entre l'avarice & la prodigalité.

Celui qui sçait que le bien est contraire au mal seulement, juge facilement qu'un bien n'est pas contraire à un autre.

Puis qu'un bien n'est pas contraire à un autre, plusieurs biens peuvent être ensemble, comme plusieurs vertus peuvent être ensemble dans la volonté d'un homme.

Ce n'est pas assés de dire que plusieurs vertus peuvent être ensemble dans la volonté de celui qui résiste à la violence de ses passions ; il faut encore assurer

qu'il doit avoir toutes les vertus pour en posséder vne dans l'état héroïque, car cet état suppose la perfection de la prudence.

La raison de celui qui possède vne parfaite prudence s'aquite entièrement de son devoir pour la conduite de la vie humaine.

Quand la raison s'aquite parfaitement de son devoir pour la conduite de la vie humaine, elle conserve absolument la volonté & l'appétit sensuel dans leur ordre, c'est à dire, qu'elle établit la volonté dans le commandement qui est dû à la noblesse de sa nature, & qu'elle oblige l'appétit sensuel à suivre absolument l'empire de la volonté.

Quand l'appétit sensuel suit absolument l'empire de la volonté, toutes les passions qu'il peut recevoir sont bien réglées.

Il est très évident que celui dont toutes les passions sont bien réglées pratique toutes les vertus morales.

La suite des propositions précédentes prouve clairement qu'un homme doit avoir toutes les vertus morales pour en

posséder vne dans l'état heroique.

Après avoir montré que les contraires sont proprement opposés, & que leur opposition se rencontre entre deux choses, l'ordre que nous avons établi auparavant demande que nous examinions de quelle maniere les contraires se chassent d'un même sujet.

Ils s'en chassent en acte & non pas en puissance, c'est à dire, que les contraires, qui ne peuvent être ensemble au dernier degré dans la même partie du même sujet, y peuvent être reçus l'un après l'autre, pourveu que l'un ne soit pas naturel à son sujet, c'est à dire, qu'il ne soit pas un accident qui ne puisse être séparé du sujet dans lequel il est, comme la chaleur ne peut être séparée du feu.

Il est difficile de sçavoir de quelle maniere la blancheur & la noirceur, qui sont contraires, se chassent d'un même sujet, puis que ces deux qualités n'agissent pas l'une contre l'autre.

Pour répondre à cette difficulté & à plusieurs autres qu'on pourroit ici proposer, il faut dire qu'un contraire chasse son contraire d'un même sujet, ou
par

par son action, comme la chaleur chasse le froid, ou par l'action d'autrui, comme la seichezesse chasse l'humidité, par le moien de la chaleur.

Quand on dit que les contraires se chassent en acte d'un même sujet, on veut faire connoître seulement qu'ils ne peuvent être ensemble dans un même sujet.

Il faut ici remarquer qu'on peut douter de la verité de plusieurs principes, lors qu'ils ne sont pas bien établis, comme si l'on dit seulement que les contraires ne peuvent être dans un même sujet, on peut douter de la verité de ce principe.

Pour le bien établir & pour donner le moien de répondre aux difficultés qu'on pourroit faire pour le combattre, il faut assurer que les contraires ne peuvent être ensemble au dernier degré dans la même partie du même sujet.

Il est vrai que la prodigalité & l'avarice peuvent être dans la volonté d'un même homme, mais ces deux qualités n'y peuvent être ensemble.

J'avoue que la blancheur & la noir-

ceur peuvent être ensemble sur vn Mau-
re , mais ces deus qualités ne s'y ren-
contrent pas à l'égard de la même par-
tie.

Enfin je demeure d'accord que la cha-
leur & le froid sont ensemble dans la
même partie de l'eau tiede , mais ces
deus qualités ne s'y rencontrent point
au dernier degré.

Comme la contrariété est entre deus
choses qui se chassent d'un même sujet,
il est tres évident qu'elle ne se rencontre
qu'entre les accidans.

Ce n'est pas assés d'avoir expliqué la
nature des contraires ; il en faut encore
découvrir l'usage , c'est à dire , qu'il
faut enseigner à discourir de plusieurs
choses par le moien des principes qui les
regardent.

Les principes qui regardent les con-
traires peuvent être tirés , ou de leur
genre , ou de leur sujet. Car puis que la
contrariété se rencontre entre deus cho-
ses , il est certain que les contraires apar-
tiennent à quelque genre , & comme la
contrariété ne se rencontre qu'entre
les accidans , il est tres évident que les

contraires sont en quelque sujet.

Quand on dit que les contraires sont contenus sous quelque genre, on découvre la différence qui se rencontre entre les contraires & les privatifs, qui ne peuvent être sous aucun genre, car la privation n'étant rien n'a point de genre.

Les contraires sont contenus, ou sous un même genre prochain, comme la blancheur & la noirceur sous la couleur, ou sous un genre contraire, comme la tempérance est sous la vertu, & l'intemperance est sous le vice.

Nous pouvons toutefois soutenir que tous les contraires se rencontrent sous un même genre, car ils sont contenus, ou sous un même genre prochain, comme la blancheur & la noirceur sous la couleur, ou sous un même genre éloigné, comme puis que la vertu & le vice sont du nombre des habitudes, la tempérance & l'intemperance se rencontrent sous un même genre éloigné, savoir sous l'habitude.

Pour bien discourir des contraires, il faut connoître leur propre sujet, com-

me l'animal est le propre sujet de la santé & de la maladie.

Le sujet qui peut recevoir l'un des contraires peut recevoir l'autre, parce que les contraires sont reçus successivement dans leur propre sujet, pourveu que l'un ne soit pas naturel à son sujet.

Le sujet qui ne peut recevoir l'un des contraires ne peut recevoir l'autre, comme le vice ne se rencontre pas dans les bêtes, parce qu'elles ne peuvent recevoir aucune vertu, & Dieu ne pouvant être ataqué d'aucun vice n'a point de vertu, mais il possède des perfections qui sont plus admirables que cette qualité.

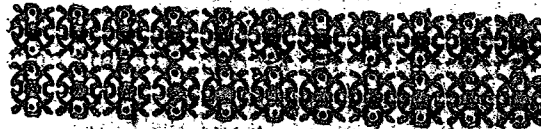
Pour sçavoir si l'un des contraires doit être nécessairement dans le sujet qui les peut recevoir, il faut supposer qu'il y a deux sortes de contraires.

Les uns ont un milieu, comme la blancheur & la noirceur, car le jaune, le rouge, le verd & plusieurs autres couleurs sont au milieu de la blancheur & de la noirceur.

Les autres n'ont point de milieu, comme la santé & la maladie.

Lors que les contraires ont un milieu, il n'est point nécessaire que l'un ou l'autre reside dans le sujet qui les peut recevoir, comme il n'est pas nécessaire qu'une muraille soit, ou blanche, ou noire. Mais quand les contraires n'ont point de milieu, leur propre sujet doit avoir nécessairement l'un ou l'autre, comme l'animal doit être nécessairement, ou sain, ou malade.

Après avoir parlé de l'opposition des contraires, il faut dire quelque chose des autres oppositions.



Des autres Oppositions.

CHAPITRE XVII.

 Ombre les choses qui ont été dites dans les Chapitres précédans, pour découvrir le nombre des opposés, & pour faire connoître la nature des con-

traire nous donnent la connoissance des autres oposés, il suffit de répondre en ce Chapitre à quelques difficultés qu'on peut faire contre les relatifs, les privatifs & les contradictoires.

Quelques Philosophes soutiennent qu'il ne faut point admettre d'autre opposition que celle des relatifs. Car comme deux choses égales sont relatives, tout oposé se rapporte aussi à son oposé.

Il est vrai qu'il se rencontre quelque sorte de relation en tous les oposés, en tant que tout oposé se rapporte à son oposé, mais si nous les considérons en particulier, nous trouverons qu'ils sont oposés en quatre façons, comme nous avons montré auparavant.

On peut dire que nous ne devons pas traiter ici des relatifs, puis que nous en avons parlé dans les catégories.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir que les relatifs peuvent être considérés, ou à l'égard de leur essence, ou en tant qu'ils sont oposés.

Ils appartiennent aux catégories à l'égard de leur essence, & aux choses qui doivent être expliquées immédiatement

après les catégories à l'égard de leur opposition, d'où vient que nous en avons traité dans les catégories, entant qu'ils sont relatifs, & que nous en parlons ici avec Aristote, entant qu'ils sont opposés.

L'existence de l'un des relatifs suppose celle de l'autre, mais l'un des autres opposés ôte l'autre, comme la naissance du vice dans l'ame du pecheur en chasse la vertu, l'aveuglement suppose la destruction de la veüe & le non-être ôte l'être.

Comme l'existence de l'un des relatifs suppose celle de l'autre, il semble qu'ils ne soient point opposés l'un à l'autre.

Il est facile de répondre à cette difficulté, car les relatifs sont opposés, entant qu'ils ne peuvent être, ni ensemble, ni successivement dans un même sujet à l'égard d'une même chose, d'où vient que leur opposition est plus grande que celle des contraires.

L'opposition privative est entre une chose & un rien, qui suppose un sujet, qui est proprement privé d'une forme, lors qu'il est privé de celle qui convient à sa nature.

Cette vérité nous apprend, que nous ne devons pas dire qu'une pierre soit aveugle, à cause que la vue ne convient pas à sa nature.

Elle nous enseigne aussi que l'homme ne doit point être apelé aveugle, quoi qu'il ne puisse voir, ni par la main, ni par le pied, car la vue ne convient, ni à l'une ni à l'autre de ces parties.

Enfin il faut avoir égard au tems qui est déterminé par la nature, dans l'opération privative, d'où vient qu'un chien ne doit point être apelé aveugle les huit premiers jours de sa vie.

Pour accorder les Philosophes qui demandent si la nature peut passer de la privation à l'acte, il faut supposer que la privation ôte, ou l'acte seulement, comme les tenebres, qui ôtent à l'air la lumière, ne lui ôtent pas la puissance de la recevoir, ou l'acte & la puissance, comme l'aveuglement est une privation de la vue.

Lors que la privation ôte l'acte seulement, la nature passe facilement de cette privation à l'acte, comme des tenebres à la lumière. Mais quand la pri-

vation ôte l'acte & la puissance, la nature ne peut passer de cette privation à l'acte, comme de l'aveuglement à la vue.

Aristote dit au dixième Chapitre de sa Logique, que l'opposition des contradictoires répond à celle qui se rencontre entre l'affirmation & la négation.

Ce passage a fait croire à quelques Philosophes qui ne l'ont pas entendu, que la contradiction ne se rencontre que dans les propositions.

Pour combattre leur erreur, il faut considérer qu'Aristote dit au même Chapitre, que ce qui tombe sous l'affirmation & sous la négation ne peut être, ni affirmation ni négation, à cause que l'affirmation est un discours qui assure quelque chose, que la négation est un discours qui nie quelque chose & que ce qui tombe sous l'affirmation & sous la négation est une chose & non pas un discours.

Nous pouvons dire que l'opposition des contradictoires répond à celle qui se rencontre entre l'affirmation & la négation. Car comme les propositions contradictoires sont grandement opposées,

il y a aussi une grande opposition entre les choses qui sont exprimées par ces propositions.

Enfin l'opposition des contradictoires est la plus grande de toutes les oppositions, car elle ne peut être bornée, ni par aucun genre, ni par aucun temps, ni par aucun sujet, & nous ne pouvons concevoir aucun milieu entre l'être & le non-être, ni par participation, ni par négation des extrémités.

Après avoir parlé des principales dispositions qui suivent les choses, qui sont leur ordre & leur opposition, il faut finir cette première partie de la Logique par l'explication des principes de connoissance qui sont composés, & qui appartiennent à la première action de l'esprit, qui sont la division & la définition.

On peut montrer clairement que la définition doit être expliquée après les catégories par la résolution de la principale fin de la Logique dans les moyens qui sont nécessaires pour y arriver, car la principale fin de la Logique est de conduire la troisième action de notre raison, c'est à dire, de nous apprendre à bien raisonner.

Pour bien raisonner, il faut prouver parfaitement qu'une chose convient à une autre, ou qu'elle ne lui convient pas.

Comme nous pouvons connoître l'égalité ou l'inégalité de deux choses par une même mesure, nous devons aussi prendre un même moyen, pour montrer qu'une chose convient à une autre, ou qu'elle ne lui convient pas.

La définition est le plus excellent moyen que nous puissions prendre pour arriver à cette fin.

La définition d'une chose doit être composée de son genre prochain & de sa différence essentielle.

Enfin on ne peut trouver le genre prochain des choses que par l'ordre des catégories.

La suite des propositions précédentes prouve, qu'il faut parler de la définition après les catégories.

Pour avoir une plus claire connoissance de cette vérité, il faut disposer par ordre les moyens qui nous conduisent à la principale fin de la Logique, en commençant par la première chose que nous

y devons établir en la maniere suivante.

Les catégories doivent disposer les choses par ordre.

L'ordre des choses nous découvre leur genre prochain & leur diferance.

Le genre prochain & la diferance d'une chose en composent la définition ; il est donc tres évident qu'après avoir disposé par ordre les choses dans les catégories, il faut traiter en suite de la définition.

Le discours de la division doit preceder celui de la définition, car la parfaite définition d'une chose doit être composée de son genre prochain & de sa diferance essentielle, que nous cherchons par le moyen de la division, comme nous divisons l'animal en raisonnable & irraisonnable, pour trouver la diferance essentielle qui distingue l'homme des bestes.





De la Division.

CHAPITRE XVIII.



A division est, ou des mos, ou des choses.

On divise les mos, quand on exprime les diferantes significations qu'on peut donner à ceus qui sont équivoques.

Cette division des mos est grandement nécessaire pour découvrir clairement la verité des propositions qu'ils composent, & pour atorder les Philosophes qui disputent ordinairement du nom & non de la chose qu'il signifie, comme pour sçavoir ce qu'il faut entendre par le mépris de la vie & pas celui de la mort, il faut considerer que le mot de mépris est equivoque. Car comme nous ne méprisons pas les choses que nous estimons, ni celles que nous craignons,

le mépris est opposé à l'estime & à la crainte. Comme les choses que nous estimons sont du nombre des biens, que celles que nous craignons sont du nombre des maus, que la vie est vn bien & que la mort est vn mal, il faut assurer que celui qui méprise la vie ne l'estime pas, & que celui qui méprise la mort ne la craint pas.

La même distinction nous enseigne, que lors qu'Aristote soutient au huitième Chapitre du quatrième livre de sa morale, que le magnanime méprise les autres, il veut dire qu'il n'estime pas la fortune des méchans, & qu'il ne craint pas leur puissance.

Si nous voulons acorder les opinions de ceux qui demandent si la vertu morale est naturele à l'homme, nous devons sçavoir que le mot de naturel peut recevoir plusieurs significations, comme il peut être pris, ou pour ce qui vient de la nature, ou pour ce qui est conforme à la nature de quelque chose. La vertu morale n'est pas naturele à l'homme en la première façon, mais elle lui est naturele en la seconde.

La division des choses est, ou essentielle, comme celle de la vertu en ses especes, ou accidentelle, comme lors que nous divisons les hommes en sçavans & ignorans.

La division essentielle, c'est à dire, celle qui merite proprement le nom de division, est la division d'un tout en ses parties, & proprement celle d'un genre en ses differances ou en ses especes, dont il faut établir deux régles.

Premierement, les parties d'une division doivent être égales en étendue à la chose qui est divisée, c'est à dire, qu'une parfaite division doit contenir toutes les parties de la chose que l'on divise, d'où vient que celui qui dit que les animaux sont, ou terrestres, ou aquatiques fait une fausse division, parce qu'elle ne contient pas toutes sortes d'animaux.

En second lieu, les parties d'une parfaite division doivent être opposées, c'est pourquoi une de ses parties ne doit pas avoir autant d'étendue que la chose qui est divisée, ni être contenue sous une autre partie, d'où vient que les di-

visions suivantes sont fausses.

L'animal adu sentiment ou de la raison.

L'animal est, ou raisonnable, ou irraisonnable, ou capable de science.

La premiere de ces deux divisions est fausse, parce que le sentiment, qui en est la premiere partie, a autant d'étendue que l'animal que l'on divise.

La seconde est fausse, à cause que la troisieme de ses parties est contenue sous la premiere, car l'animal qui est capable de science n'est point different de celui qui est raisonnable.

La même règle nous apprend, que celui qui assure que les plaisirs sont, ou du corps, ou de l'entendement, ou de la volonté fait vne fausse division, car tous les plaisirs qui sont propres à l'homme appartiennent à la volonté.

Si nous voulons faire vne parfaite division des plaisirs, nous devons dire qu'ils sont, ou du corps ou de l'ame.

Les premiers se forment dans l'appétit sensuel par la connoissance de l'imagination, & les autres se forment dans la volonté par la connoissance de l'entendement.

Nous

Nous pouvons dire que les derniers appartiennent en quelque façon à l'esprit, entant qu'ils dépendent de cette faculté pour être produits dans la volonté, mais ils ne résident pas dans l'esprit, car le plaisir ne peut être reçu que dans les facultés qui desirent.

Après avoir établi les preceptes qui regardent la division, il faut disposer par ordre ceux qui appartiennent à la définition.

[Texte déformé]

De la Définition.

CHAPITRE DERNIER.

Les Philosophes disent ordinairement que la définition est un discours qui explique l'essence de quelque chose, comme nous expliquons la nature de l'homme, quand nous assurons qu'il est un animal raisonnable.

Ils disent en suite que la définition est, ou du nom, ou de la chose qu'il exprime. Mais comme la définition du nom n'explique pas l'essence de la chose qu'il signifie, il ne faut pas dire que la définition en général soit vn discours qui explique l'essence de quelque chose, mais pour parler clairement de la définition, il en faut commencer le discours par la division suivante.

La définition est, ou du nom, ou de la chose qu'il signifie.

La définition du nom est l'explication du mot qui exprime quelque chose, comme le mot de Philosophie signifie l'amour de la sagesse.

Nous pouvons définir vne chose, ou par son essence, comme lors que nous disons que l'homme est vn animal raisonnable, ou par des accidans qui lui sont propres, comme nous pouvons dire que l'homme est la dernière créature que Dieu a faite à son image, & qu'il a rachetée de son sang pour l'élever à la jouissance de sa gloire.

La définition qui explique l'essence d'une chose reçoit proprement le nom

de définition, & celle qui explique vne chose par des accidans qui lui sont propres est apelée description, qui est vtile aus orateurs, comme ils pourroient montrer par toutes les parties de la description de l'homme qui a été faite auparavant, qu'il est grandement obligé a suivre les ordres de Dieu.

Il faut disposer par ordre plusieurs propositions, pour établir les preceptes qu'il faut suivre pour faire vne parfaite définition, & pour avoir la connoissance des choses qui lui apartiennent.

Le premier precepte que nous devons établir sur ce sujet nous apprend, qu'on ne peut définir proprement qu'un être réel. Car puis que les privations & les négations n'ont point d'essence, elles ne peuvent être proprement définies.

Nous ne définissons pas tout être réel, mais nous définissons seulement celui qui est un être par soi, car les êtres par accident sont composés de plusieurs choses qui doivent être définies séparément, comme il ne faut pas expliquer l'homme sçavant par vne même définition, mais il faut définir séparément

Nous ne définissons pas proprement tout être par soi. Car comme la nature d'une chose ne peut être clairement connue, qu'elle ne soit séparée de toutes ses conditions particulieres, nous ne définissons proprement que les choses vniverseles.

Nous ne définissons pas toutes les choses vniverseles, mais nous définissons seulement les especes ou les genres subalternes, car nous ne pouvons proprement définir les genres souverains, parce qu'ils n'ont point de genre ni de difference qui les compose.

Nous pouvons définir, ou vne substance, comme l'homme, ou vn accident, comme la science.

La définition d'une substance doit être composée de son genre prochain & de la difference qui la compose, comme pour définir l'animal, il faut dire que c'est un vivant sensitif.

La définition d'une substance ne peut être prouvée, mais elle peut servir de preuve.

Il est tres évident qu'elle ne peut être

prouvée, car on ne peut rien trouver en la chose définie qui precede sa définition.

La définition d'une substance peut servir de preuve, entant qu'elle peut être le moien de la démonstration qui est tres parfaite, car vne démonstration de cette nature nous donne la connoissance des propriétés d'une chose par le moien de la définition, comme lors que nous prouvons que l'homme a la puissance de rire, à cause qu'il est vn animal raisonnable.

Les accidans peuvent être définis par vne définition essentielle, entant qu'ils ont vne essence que nous pouvons connoître.

Ils doivent être définis aussi bien que les substances, par leur genre prochain & par leur difference essentielle.

La difference de plusieurs accidans peut être tirée, ou de leur sujet ou de leur objet, ou de la maniere en laquelle ils regardent leur objet.

Pour avoir vne claire connoissance de ces trois preceptes, qui sont tres veiles pour nous apprendre à decouvrir la di-

ferance des actions & des habitudes qui en proviennent, il faut sçavoir que puis que les accidans résident en quelque sujet, la diferance des actions & des habitudes peut être tirée de celle des sujets qui les peuvent recevoir, comme le desir qui appartient à l'appétit concupiscible est diferant de l'esperance, qui est vne passion de l'appétit irascible.

Quand deus actions, ou deus habitudes sont reçues dans vn même sujet, il faut tirer leur diferance de leur objet, comme l'amour & la haine qui appartient à l'appétit concupiscible sont deus passions diferantes, à cause que l'amour a pour objet le bien, & que la haine a pour objet le mal sensible.

Enfin quand deus actions, ou deus habitudes sont dans vn même sujet, & qu'elles ont vn même objet, il faut tirer leur diferance de la maniere en laquelle elles regardent leur objet, comme l'esperance & le desespoir sont deus passions de l'appétit irascible, & la seconde a pour objet le bien aussi bien que la premiere, mais l'esperance nous y porte, & le desespoir nous en éloigne,

à cause que nous croions que les difficultés qui l'environnent soient au dessus de notre puissance.

Fin de la premiere Partie de la
Logique.



SECONDE PARTIE DE LA LOGIQUE.

De la conduite de la seconde action
de nôtre raison.

Des choses qui precedent la Proposition.

CHAPITRE PREMIER.



A seconde action de nôtre
raison est représentée par la
proposition. Car comme les
termes sont les moïens que
nous metons en vsage pour découvrir
nos conceptions, le jugement que nous
faisons des choses ou des actions qui en
proviennent est représenté par la propo-
sition

sition, dont nous parlerons, après que nous aurons expliqué les choses qui la precedent.

Les parties de la proposition simple & le genre de la proposition la precedent.

Le nom & le verbe sont les parties de la proposition simple, dont il faut ici discourir pour en examiner l'ordre, la convenance & la diferance.

Pour decouvrir clairement l'ordre du nom & du verbe, il faut montrer que le Logicien en doit traiter, que l'explication du nom & du verbe doit preceder celle de la proposition & que le nom precede le verbe.

Pour connoître clairement que le Logicien doit traiter du nom & du verbe, il faut sçavoir que la Logique doit conduire la seconde action de nôtre raison.

La seconde action de nôtre raison consiste dans le jugement que nous faisons des choses, ou des actions qui en proviennent.

Le jugement que nous faisons des choses ou des actions qui en proviennent,

P.

est représenté par la proposition, c'est pourquoi le Logicien doit discourir de la proposition, & pour en avoir vne parfaite connoissance il doit examiner le nom & le verbe, qui sont les parties essentielles de la proposition simple.

L'explication du nom & du verbe doit preceder celle de la proposition, car l'ordre de la nature, que nous devons suivre dans l'explication des sciences, nous oblige à commencer par la connoissance des parties, pour arriver à celle du tout qu'elles composent. Cette raison prouve aussi que le nom & le verbe precedent le discours, qui est le genre de la proposition.

Comme le nom signifie ordinairement les choses, & que le verbe signifie ordinairement les actions qui en proviennent, il est tres évident que le nom precede le verbe, car les choses precedent les actions qui en dépendent.

Le nom & le verbe conviennent principalement en deux choses.

Premierement, ils sont des instrumens que les hommes ont inventés pour decouvrir leurs conceptions.

Pour entendre cette verité, il faut sçavoir que l'homme ne connoît pas seulement par les sens qui lui sont communs avec les bestes, mais qu'il connoît encore par son entendement, dont les conceptions sont ordinairement représentées par la voix & par l'écriture.

Pour avoir vne claire connoissance des propositions precedantes, il faut considerer quatre choses qu'il faut disposer par ordre en la maniere suivante.

Premierement, la chose qui est l'objet de nôtre connoissance.

En second lieu, la conception de la chose qui en est le portrait, & qui est vn effet de nôtre esprit.

En troisieme lieu, les mots que nous proferons pour exprimer nos conceptions.

En quatrieme lieu, l'écriture, qui est vn signe que nous metons en vſage pour decouvrir nos pensées à ceus qui sont éloignés de nous.

Les choses & les conceptions de l'esprit qui les representent sont toujours de même nature, c'est à dire, que les choses sont de même essence par tout le

monde, & que les conceptions que tous les hommes ont des choses sont semblables, lors qu'ils en ont vne parfaite connoissance.

Les mos & l'écriture reçoivent du changement, car ces deus signes dépendent de la volonté des hommes. Nous pouvons dire pourtant que les mos que nous proferons, pour découvrir nos conceptions, ont quelque chose de la nature.

Pour acorder les opinions des Philosophes sur ce sujet, il faut faire ici la division du signe, autant qu'il est nécessaire pour sçavoir quels signes sont les paroles que nous proferons.

Premièrement, le signe, qui représente vne chose qui est diférente de soi, est ou materiel, ou formel.

Le premier est celui qui se fait connoître en faisant connoître quelque chose, comme la statuë d'Henri quatrième.

Le signe formel est celui qui fait connoître quelque chose sans se faire connoître, comme l'image de la couleur, que nous ne voïons pas, nous fait voir la couleur.

En second lieu, le signe est, ou matériel, ou personnel.

Nous prenons le signe matériel en cette division pour celui qui signifie quelque chose seulement, comme la fumée est vn signe du feu.

Le signe personnel est celui qui peut être pris pour la chose qu'il représente, comme l'Ambassadeur d'un Prince.

Enfin le signe est, ou naturel, ou positif, ou en partie naturel & en partie positif.

Le signe naturel est celui qui signifie naturellement quelque chose, comme les pleurs & les soupirs sont des signes naturels de la douleur.

Le signe positif est celui qui dépend de la volonté des hommes pour signifier quelque chose, comme le lierre qui est sur la porte d'une maison nous apprend qu'on y vend du vin.

Les paroles que nous proferons ne sont pas des signes purement naturels, ni purement positifs des choses qu'elles représentent, mais elles empruntent quelque chose de la nature, & quelque chose de la volonté des hommes.

Si nous considerons la premiere division du signe que nous avons faite auparavant, nous devons assurer que les paroles sont vn signe materiel, parce qu'elles se font connoître pour faire connoître quelque chose.

Si nous avons égard à la seconde division du signe, nous devons soutenir que les paroles sont vn signe materiel & vn signe personnel, entant qu'elles peuvent être prises d'une differante maniere, car elles peuvent être prises, ou pour vn signe seulement, ou pour la chose qu'elles signifient, comme lors que nous disons que l'homme a deux syllabes, il est tres évident que nous ne parlons que du mot. Mais quand nous disons que l'homme est vne substance, nous prenons le nom d'homme pour la chose qu'il signifie.

Comme le signe naturel signifie toujours vne même chose par toute la terre, les paroles, qui se changent selon la diversité des nations, & même dans vn même pays, selon la diversité des tems, ne sont pas des signes purement naturels des conceptions, ni des choses qu'elles représentent.

Elles ne dépendent pas absolument de la volonté des hommes, parce qu'elles sont des moïens nécessaires pour arriver à vne fin que la nature se propose, qui est la conservation de la société, d'où vient que la sagesse divine reluit très parfaitement dans la proportion admirable des instrumens qu'elle a donnés aux hommes pour former la voix.

Pour montrer que les paroles ne sont pas des signes purement naturels, ni purement positifs des choses qu'elles représentent, mais qu'elles empruntent quelque chose de la nature, & quelque chose de la volonté des hommes, il faut sçavoir que le signe que nous devons employer pour découvrir nos pensées doit avoir six conditions.

Premierement, la facilité doit accompagner son usage, car si nous y trouvions quelque difficulté, elle pourroit nous empêcher de donner conseil à celui qui en auroit besoin.

En second, il doit être facilement entendu, afin que les vns puissent obeir promptement au commandement des autres, & que les vns puissent facilement

profiter des lumières que Dieu a données aux autres pour les éclairer.

En troisième lieu, il ne doit point empêcher les fonctions de la vie, ni de celui qui parle, ni de celui qui l'écoute, afin que les uns puissent en tout tems découvrir leurs pensées aux autres.

En quatrième lieu, il doit avoir quelque durée par son image, afin que les uns puissent se souvenir du commandement, ou du conseil des autres.

En cinquième lieu, il est nécessaire qu'il puisse recevoir de la diversité selon la diversité des choses qui doivent être signifiées.

Enfin, il doit avoir du rapport avec la chose qu'il représente, autrement il ne représenteroit pas une chose plutôt qu'une autre.

On voit clairement que les cinq premières conditions du signe que nous devons employer pour découvrir nos pensées conviennent naturellement aux paroles; mais le rapport qu'elles ont avec les choses qu'elles signifient dépend de la volonté des hommes. Car comme un même mot signifie des choses différentes, & que des mots différents signifient

une même chose, il est tres évident que le raport que les mos ont avec les choses qu'ils representent ne vient point de la nature.

Il est vrai que le nom d'homme nous represente l'homme, & non pas quelque autre chose, mais cet effet vient de l'union des images, du mot & de la chose, dont l'une reveille l'autre, à cause qu'elles sont entrées ensemble dans notre memoire.

Ce n'est pas assés de sçavoir que le raport que les mos ont avec les choses qu'ils signifient dépend de la volonté des hommes; il est encore tres utile d'en examiner l'auteur.

Les vns disent que le vulgaire est l'auteur des mos, & les autres soutiennent qu'il n'appartient qu'aux sages de les imposer aux choses.

Pour acorder ces deux opinions, il faut sçavoir que les noms sont, ou primitifs, ou dérivés.

Les premiers dépendent du vulgaire. Mais comme les autres doivent exprimer la nature des choses ou leurs causes, ou leurs propriétés, il n'appartient qu'aux

sages de les inventer.

Après avoir expliqué la première convenance qui se rencontre entre le nom & le verbe, & répondu aux difficultés qu'on y peut faire, il faut établir la seconde.

En second lieu, le nom & le verbe conviennent en ce que leurs parties étant séparées ne signifient rien, ou qu'elles ne signifient pas la même chose qu'elles signifioient dans leur composition.

Le nom & le verbe diffèrent principalement en deux choses.

Premièrement, les noms signifient ordinairement les choses, mais les verbes signifient ordinairement les actions qui en proviennent.

En second lieu, le nom ne signifie point comme fait le verbe les différences du tems dans lequel les choses, ou les actions sont faites.

Pour répondre aux difficultés qu'on peut faire sur ce sujet, il faut avouer qu'il y a des noms qui signifient des actions, comme ceux qui signifient les passions qui se forment dans l'appétit sensuel, qu'il y en a d'autres qui signi-

fient des actions jointes avec le tems, comme le mot de promenade, & qu'il y en a d'autres qui signifient le tems, comme l'heure, le jour, le mois & l'année; mais il faut soutenir que le nom ne signifie point comme fait le verbe les différences du tems dans lequel les choses ou les actions sont faites.

Après avoir parlé du nom & du verbe, qui sont les parties de la proposition simple, il faut dire quelque chose du discours, qui est le genre de la proposition.

Le discours est, ou imparfait, ou parfait.

Le discours imparfait est celui dont le sens n'est pas achevé, en cette façon, Dieu, dont la miséricorde est très grande.

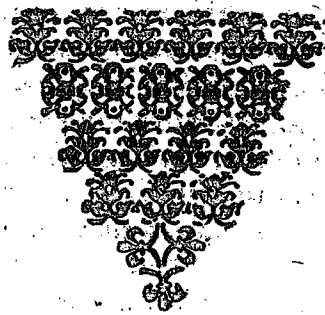
Le discours parfait est celui dont le sens est achevé, en cette manière, Dieu, dont la miséricorde est très grande; soulage les pauvres dans leur misère.

Le discours parfait est un moyen que l'homme met en usage pour découvrir, ou le jugement qu'il a fait de quelque chose, ou ses desirs. Car puis qu'il n'a

que deux facultés qui le distinguent des bestes, qui sont l'entendement & la volonté, & que les actions de ces deux facultés ne sont pas sensibles, il a besoin du discours pour découvrir, ou le jugement qu'il a fait de quelque chose, ou ses desirs.

Le discours qui représente le jugement que l'on a fait de quelque chose reçoit le nom de proposition.

Pour discourir clairement & utilement de la proposition, il en faut examiner la nature & les choses que nous y devons considérer, qui doivent être la source des divisions que nous en devons faire.





De la nature de la proposition, & des choses que nous y devons considerer.

CHAPITRE II.

Ces qui disent que la proposition est vn discours vrai ou faus n'en donnent pas vne parfaite définition, parce que la parfaite définition d'une chose en doit expliquer l'essence.

Comme l'essence d'une chose est la source de toutes ses perfections, il est certain que l'essence de la proposition ne consiste pas dans la verité ni dans la fausseté, car la verité & la fausseté dépendent de l'affirmation ou de la négation, d'où vient que plusieurs Philosophes disent que la proposition est vn discours par qui nous assurons ou nions quelque chose. Mais cette définition de la proposition n'en découvre pas parfaitement la nature, car pour la bien dé-

finir il faut prendre quelque chose qui soit commune à l'affirmation & à la négation.

Il faut considérer trois choses, pour établir la parfaite définition de la proposition.

Premièrement, la chose, qui est l'objet de notre connoissance.

En second lieu, le jugement que nous en faisons, qui est la seconde action de notre esprit.

En troisième lieu, le portrait de ce jugement, qui est la proposition.

L'ordre de ces trois choses nous apprend, que la proposition est un discours parfait dont l'homme se sert pour découvrir le jugement qu'il a fait de quelque chose.

La proposition peut être considérée, ou absolument, ou respectivement.

Puis que les choses respectives sont fondées sur celles qui sont absolues, la comparaison que nous devons faire des propositions, pour donner la connoissance de leur opposition, en suppose une considération absolue.

Comme la division des propositions

doit être tirée des choses qui s'y rencontrent, il faut découvrir les choses que nous y devons considérer.

Nous devons considérer quatre choses dans la proposition, qui sont la matière, la forme, la quantité & le tems, comme il est facile de remarquer ces quatre choses en cette proposition, tout homme est vn animal, car l'homme & l'animal en sont la matière, l'affirmation en est la forme essentielle, cette particule, tout, en denote la quantité. Enfin le tems present est celui que nous y devons considérer.

On entend ordinairement par la matière de la proposition les deus termes qui la composent, dont le premier reçoit ordinairement le nom de sujet, & le dernier reçoit ordinairement le nom d'attribut, comme le mot de vertu est le sujet, & celui de louable est l'attribut de cette proposition, la vertu est louable.

Il est vrai que les termes sont la matière de la proposition simple; mais cette proposition, si le Soleil est levé il est jour, est composée de deus propositions

simples, c'est pourquoi il faut dire que la matiere de la proposition est la chose dont elle est composée, que les termes sont la matiere d'une proposition simple & que les propositions sont la matiere d'une proposition composée.

La forme de la proposition est, ou essentielle, ou accidentelle.

La forme essentielle de la proposition est, ou l'affirmation, ou la négation.

La forme accidentelle de la proposition est, ou la vérité ou la fausseté.

Pour avoir une claire connoissance de ces deux vérités, il faut sçavoir que la proposition est un discours parfait qui represente le jugement que nous avons fait de quelque chose.

Nous jugeons des choses, ou en les composant, ou en les divisant.

L'affirmation est le portrait de la composition des choses qui a été faite par l'entendement, & la négation est le portrait de la division des choses qui a été faite par la même faculté, comme lors que nous disons que l'homme est un animal, nous découvrons par cette proposition que notre entendement a con-

joint

joint l'homme & l'animal, & quand nous disons que l'homme n'est pas une pierre, nous faisons connoître que la pierre a été séparée de l'homme par notre jugement.

Comme l'affirmation & la négation représentent immédiatement la seconde action de l'esprit, elles sont la forme essentielle de la proposition, & puis que la propriété vient immédiatement de l'essence, la vérité & la fausseté sont la forme accidentelle, c'est à dire, la propriété de la proposition, parce qu'elles dépendent immédiatement, ou de l'affirmation, ou de la négation, car une proposition est véritable, ou lors qu'on attribue à une chose ce qui lui convient, ou lors qu'on ôte à une chose ce qui ne lui convient pas, & la fausseté se rencontre dans une proposition, ou lors qu'on affirme ce qui n'est pas, ou lors qu'on nie ce qui est.

La quantité de la proposition est l'étendue de son sujet, qui peut être pris, ou pour une chose seulement, comme en cette proposition, Aristotele a été savant, ou pour plusieurs choses, comme

Q

en cette proposition, tout homme est vn animal.

Nous assurons par vne proposition, ou ce qui a été, ou ce qui est, ou ce qui peut arriver, c'est pourquoi nous y pouvons considerer le tems, ou passé, ou present, ou futur.

Il faut tirer la division des propositions des quatre choses que nous y devons considerer.



De la division des Propositions.

CHAPITRE III.



A proposition à l'égard de la maniere est, ou simple, comme cette proposition, tout homme est vn animal, ou composée, comme cette proposition, si le Soleil est levé il est jour.

Pour faire connoître que la division precedante est la premiere division qu'il faut faire de la proposition, il faut sca-

voir que la division des propositions doit être tirée des choses qui s'y rencontrent.

Nous devons considérer quatre choses dans la proposition, sçavoir la matiere, la forme, la quantité & le tems.

Comme la matiere est la premiere chose que nous devons considérer dans la proposition, la premiere division que nous en devons faire doit être tirée de la matiere.

Pour découvrir la premiere division que nous devons faire de la proposition à l'égard de la matiere, nous devons sçavoir que la matiere est la chose dont elle est composée.

La proposition est composée, ou de termes seulement, ou de propositions.

Quand elle est composée de termes seulement, elle est simple, comme cette proposition, tout homme est un animal, & quand elle est composée de propositions, elle est composée, comme cette proposition, si le soleil est levé il est jour.

La proposition simple est, ou nécessaire, ou impossible, ou contingente.

Qij.

La nécessaire est celle qui est tellement véritable, qu'elle ne peut être fautive, comme cette proposition, Dieu est juste.

L'impossible est celle qui est tellement fautive, qu'elle ne peut être véritable; comme cette proposition, l'homme est vn lion.

La contingente est celle dont l'attribut est vn accident qui peut être séparé du sujet dans lequel il est sans le détruire; comme cette proposition, Pierre est sçavant.

Comme le bien precede le mal; que la verité est du nombre des biens, & que la fausseté est du nombre des maus, on peut facilement decouvrir l'ordre des trois propositions precedantes, car la premiere est toujours véritable, la seconde est toujours fautive, & la troisieme peut être, ou véritable, ou fautive.

Il est tres utile de sçavoir faire des propositions nécessaires, & de pouvoir distinguer les propositions impossibles de celles qui sont contingentes.

Nous pouvons tirer ces deux avantages de l'ordre des catégories, car nous

faisons toujours vne proposition nécessaire, lors que nous attribüons vne chose superieure à vne chose inferieure de la même catégorie, d'oü vient que les propositions suivantes sont nécessaires, l'homme est vn animal, l'animal est du nombre des choses vivantes, le vivant est vn corps & le corps est vne substance.

Nous faisons vne proposition impossible, quand nous attribüons vne espece à vne autre espece du même genre, comme cette proposition, l'homme est vn lion, est impossible.

Nous faisons aussi vne proposition impossible, quand nous attribüons vne chose d'une catégorie à celle qui est d'une autre catégorie, comme cette proposition, la science est vne substance, est impossible, car la science est vne qualité, étant du nombre des habitudes qui perfectionnent l'entendement.

Enfin nous faisons vne proposition contingente, lors que nous attribüons vn accident à la substance, comme cette proposition, l'homme est vertueux, est contingente.

Q iij.

Il est vrai que la puissance de rire est accidentale à l'homme ; mais comme elle vient immédiatement de son essence, nous faisons une proposition nécessaire, quand nous assurons que l'homme peut rire, car nous avons dit auparavant que la proposition contingente est celle dont l'attribut est un accident qui peut être séparé du sujet dans lequel il est sans le détruire.

Une proposition peut être composée, ou de propositions qui sont unies, comme cette proposition, si le Soleil est levé il est jour, est composée de deux propositions qui sont unies par la conjonction, si, ou de propositions qui sont divisées par la particule, ou, comme lors que nous assurons que l'homme est un animal, ou une plante.

Les propositions simples qui sont unies dans une proposition composée y peuvent être unies, ou par une conjonction absolue ; en cette façon Pierre & Paul sont sçavans & prudents, ou par une conjonction conditionnelle, en cette manière, si l'homme est un animal il a du sentiment.

La proposition qui est composée de propositions qui sont vnies par vne conjunction absolue peut être considérée, entant qu'elle est, ou affirmative, ou négative.

Si la proposition qui est composée de propositions qui sont vnies par vne conjunction absolue est affirmative, elle ne peut être véritable que lors que toutes les parties qui la composent sont véritables, d'où vient que celui qui assure que la science est vne habitude & vne faculté fait vne proposition fausse.

Si la proposition qui est composée de propositions qui sont vnies par vne conjunction absolue est négative, elle peut être véritable, quand vne des parties qui la composent est véritable, comme cette proposition, l'homme n'est pas vn animal & vne plante, est véritable.

Vne proposition composée est apelée conditionnelle, quand les propositions qui la composent sont vnies par la conjunction, si, en cette maniere, si la justice est vne habitude, elle est du nombre des qualités.

Pour decouvrir la verité & la fausseté

d'une proposition conditionnelle, il faut considérer qu'elle est composée de deux parties, dont l'une reçoit le nom d'antecedant, & l'autre reçoit celui de consequant.

La proposition conditionnelle est veritable, quand le consequant est bien tiré de l'antecedant, comme cette proposition, si la pierre est vn animal, elle a du sentiment, est veritable, quoi que les deux propositions simples qui la composent soient fausses, car il est certain que la pierre n'est pas vn animal. Il est aussi tres évident qu'elle n'a point de sentiment, toutefois la proposition precedante est veritable, parce que le consequant est bien tiré de l'antecedant. Mais cette proposition, si la vertu est vne habitude, elle est loüable, est fausse, quoi que les deux propositions simples qui la composent soient veritables, à cause que le consequant n'est pas bien tiré de l'antecedant.

Enfin nous ne pouvons assurer veritablement quelque chose par vne proposition qui est composée de deux propositions qui sont divisées par la particule,

ou,

ou, que lors que les parties qui la composent sont incompatibles, qu'elles sont immédiatement opposées & que l'une convient nécessairement à la chose de laquelle cette proposition est faite, d'où vient que cette proposition, Pierre est prudent, ou juste, est fausse, parce que que les parties qui la composent ne sont pas incompatibles.

Il faut dire la même chose de cette proposition, une chose est blanche, ou noire, parce que les parties qui la composent ne sont pas immédiatement opposées.

Enfin, cette proposition, une pierre est saine, ou malade, est fausse, parce qu'une pierre ne peut être ni saine, ni malade.

Pour bien diviser la proposition à l'égard de sa forme, il faut supposer qu'elle est, ou essentielle, ou accidentelle, que l'essentielle est, ou l'affirmation, ou la négation & que l'accidentelle est, ou la vérité, ou la fausseté, comme nous avons montré dans le Chapitre précédent.

On pourroit dire que la forme essen-

R

tielle de la proposition ne consiste pas dans l'affirmation ni dans la négation, puis que nous avons prouvé dans le Chapitre precedant que celui qui soutient que la proposition est vn discours par qui nous assurons, ou nions quelque chose n'explique pas parfaitement l'essence de la proposition.

Il est vrai que pour bien définir la proposition, il faut prendre quelque chose qui soit commune à l'affirmation & à la négation. Mais si nous comparons la division que nous en pouvons faire en affirmative & négative avec celle que nous en pouvons faire en veritable & fausse, nous devons dire que la premiere lui est essentielle, & que la seconde lui est accidentelle, car la premiere est tirée immédiatement de la seconde action de l'esprit, & comme la verité & la fausseté suposent, ou l'affirmation, ou la négation, il est certain que la division que nous pouvons faire de la proposition en veritable & fausse suppose celle que nous en pouvons faire en affirmative & négative.

Après avoir divisé la proposition à

l'égard de la matiere & de la forme, l'ordre que nous avons établi dans le Chapitre precedant nous oblige d'en faire la division à l'égard de la quantité.

La proposition à l'égard de sa quantité est, ou singuliere, comme cette proposition, Pierre est sçavant, ou vniverselle, comme cette proposition, toute vertu est louable, ou particuliere, comme cette proposition, quelque homme est juste, ou indéfinie, comme cette proposition, l'homme est vn animal.

Pour établir le nombre & l'ordre de ces quatre propositions, il faut sçavoir que la quantité de la proposition est l'étendue de son sujet, & que nous pouvons commencer vne proposition, ou par vn sujet singulier, ou par vn sujet vniversel.

Si le sujet d'une proposition est singulier, elle est apelée singuliere, comme cette proposition, Pierre est juste.

Si le sujet d'une proposition est vniversel, il est, ou déterminé, ou indéfini.

Le sujet d'une proposition est déterminé par ces particules, tout, nul, quel-

que, &c. Mais il est indéfini, lors qu'il n'y a aucune de ces particules qui le precede, comme en cette proposition, l'homme est vn animal.

Quand le sujet d'une proposition est déterminé, il est pris, ou vniuersellement, par le moien de ces particules, tout, nul, &c. ou particulièrement, par le moien de cette particule, quelque, ou de quelqu'autre semblable.

La proposition dont le sujet est pris vniuersellement est apelée vniuerselle, comme cette proposition, toute vertu est loüable.

Celle dont le sujet est pris particulièrement reçoit le nom de particuliere, comme cette proposition, quelqu'homme est juste.

Enfin la proposition dont le sujet est indéfini est apelée indéfinie, comme cette proposition, l'homme est vn animal.

Les divisions precedantes nous enseignent, qu'il y a vne grande diferance entre la proposition singuliere & la particuliere, car la singuliere est celle dont le sujet est singulier, comme cette pro-

position, Pierre est sçavant, & la particuliere est celle dont le sujet, qui est universel, est pris particulièrement, comme cette proposition, quelqu'homme est sçavant.

Il arrive souvent qu'une proposition veritable est indéfinie, c'est pourquoi on peut facilement tomber dans l'erreur touchant son étendue.

Pour l'éviter, il faut sçavoir si elle doit être rapportée à une proposition universelle, ou à une proposition particuliere.

Pour avoir une claire connoissance de cette verité, il faut sçavoir que la proposition que les Philosophes appellent indéfinie peut être considerée, ou dans une matiere nécessaire, ou dans une matiere impossible, ou dans une matiere contingente.

Lors qu'elle est dans une matiere nécessaire, ou impossible, elle doit être rapportée à une proposition universelle, comme ces deux propositions, tout homme est un animal, & l'homme est un animal, ont autant d'étendue l'une que l'autre. Mais lors qu'elle est dans une

matiere contingente, elle doit être rapportée à vne proposition particuliere, comme ces deus propositions, l'homme est sçavant, & quelqu'homme est sçavant, ne signifient qu'une même chose.

Il est vrai que les divisions precedentes prouvent clairement, que la proposition peut être divisée en quatre especes, à l'égard de sa quantité; mais on peut faire quelques difficultés pour en combattre l'ordre.

Premierement, il semble que nous ne devons pas dire que nous pouvons commencer vne proposition, ou par un sujet singulier, ou par un sujet universel, que nous devons changer l'ordre de cette division, & que nous devons assurer que le sujet d'une proposition peut être, ou universel, ou singulier, car les choses générales precedent par nature les choses particulieres.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir que nous pouvons attribuer les substances universelles & les accidans à la substance singuliere, c'est pourquoi il faut dire que nous pouvons commen-

cer vne proposition, ou par vn sujet singulier, ou par vn sujet vniversel.

En second lieu, il semble qu'il soit nécessaire de changer l'ordre de la seconde division, c'est à dire, qu'il soit plus raisonnable de soutenir que le sujet vniversel d'une proposition est, ou indéfini ou déterminé, que d'assurer qu'il est, ou déterminé, ou indéfini, car quand il est indéfini, il est plus simple, que lors qu'il est déterminé.

Il est facile de répondre à cette difficulté, par le moien des choses qui ont été expliquées auparavant. Car puis que la proposition que les Philosophes appellent indéfinie peut être rapportée, ou à l'universelle, ou à la particuliere, il est certain que l'universelle & la particuliere la doivent preceder.

Enfin on pourroit combattre l'ordre de la troisième division par celui de la premiere. Car comme il faut dire que nous pouvons commencer vne proposition, ou par vn sujet singulier, ou par vn sujet vniversel, il semble aussi qu'il soit plus raisonnable de dire que le sujet vniversel d'une proposition peut être pris, ou

particulièrement, ou vniuerselement, que d'assurer qu'il peut être pris, ou vniuerselement, ou particulièrement.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir qu'il faut plutôt attribuer à l'homme l'animal, qui lui est essentiel, pour faire vne proposition vniuersele, que la science, ou quelqu'autre accident, pour faire vne proposition particuliere, d'où vient qu'il faut assurer que le sujet vniuersel d'une proposition peut être pris, ou vniuerselement, en cette façon, tout homme est vn animal, ou particulièrement, en cette maniere, quelqu'homme est sçavant.

Nous pouvons assurer par vne proposition, ou ce qui a été, ou ce qui est, ou ce qui peut arriver, c'est pourquoi nous y pouvons considerer le tems, ou passé, comme en cette proposition, Pierre a été riche, ou present, comme en cette proposition, Pierre est sçavant, ou futur, comme en cette proposition, Pierre sera sçavant.

Ce n'est pas assés d'avoir tiré la division des propositions des choses qui s'y rencontrent; il faut encore découvrir

les avantages que nous pouvons recevoir des divisions precedantes.

Nous les devons parcourir par ordre, pour connoître ce qui convient à chaque proposition, comme si nous voulons sçavoir ce qui convient à cette proposition, tout homme est vn animal, nous devons l'examiner à l'égard de sa matiere, de sa forme, de sa quantité & du tems.

Si nous la considerons à l'égard de sa matiere, nous trouverons qu'elle est simple, puis qu'elle n'est composée que de termes, & qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est tellement veritable, qu'elle ne peut être fausse.

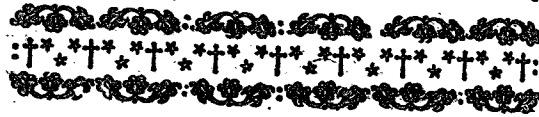
Si nous en jugeons par sa forme essentielle, nous connoissons qu'elle est affirmative, & nous devons dire qu'elle est veritable, selon sa forme accidentelle.

Si nous la considerons à l'égard de sa quantité, nous devons assurer qu'elle est vniuerselle, car son sujet, qui est vniuersel & déterminé, est pris vniuersellement.

Enfin cette proposition, tout homme

est vn animal, est du tems present, mais nous devons remarquer qu'elle est du nombre de celles que les Logiciens appellent d'éternelle verité, c'est à dire, qui ne dépendent d'aucun tems pour être veritables, à cause de la liaison nécessaire qui se rencontre entre leur attribut & leur sujet.

Après avoir parlé des propositions absolument, nous en devons faire la comparaison, pour donner la connoissance de leur opposition.



De la comparaison des Propositions.

CHAPITRE DERNIER.



Les propositions peuvent être composées, ou de termes differans, ou de mêmes termes.

Celles qui sont composées de termes differans peuvent être, ou tirées l'une de l'autre, comme ces deux proposi-

tions, la vertu est louable, le vice est blâmable, ou opposées, comme ces deux propositions, la vertu est louable, la vertu est blâmable, ou sans aucun rapport, ni contrariété, comme ces deux propositions, la vertu est louable, la science est vne qualité.

La premiere diferance que nous pouvons remarquer entre deux propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre peut être tirée, ou de leur quantité seulement, comme ces deux propositions, tout homme est vn animal, quelqu'homme est vn animal, ne sont diferantes que par leur quantité, ou de leur affirmation & de leur négation, comme ces deux propositions, tout homme est vn animal, nul homme n'est vn animal, sont diferantes, à cause que la premiere est affirmative, & que la seconde est négative.

Pour bien établir la division precedente, il faut sçavoir que deux propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre peuvent être, ou affirmatives, ou négatives, ou que l'une peut être affirmative & l'autre négative.

Si les deux propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre sont, ou affirmatives, ou négatives, la première différence que nous y pouvons facilement remarquer ne peut être tirée que de leur quantité, mais si l'une est affirmative & l'autre négative, il est très évident qu'elle doit être tirée de leur affirmation & de leur négation.

Quand la première opposition que nous pouvons facilement remarquer entre deux propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre est fondée sur leur quantité, ces propositions sont appelées subalternes.

Il est très utile de séparer la vérité de la fausseté des propositions subalternes, & les préceptes qu'il faut établir sur ce sujet sont très nécessaires pour conduire la seconde action de l'entendement.

Comme la vérité & la fausseté des propositions supposent, ou leur affirmation, ou leur négation, il faut juger de la vérité & de la fausseté des propositions subalternes par leur affirmation & par leur négation.

Enfin puis que l'affirmation & la négation regardent quelque matiere , il faut considerer les propositions subalternes en toute sorte de matiere , pour avoir vne parfaite connoissance de leur nature.

Les verités precedantes nous enseignent clairement que nous devons considerer les propositions subalternes en toute sorte de matiere, entant qu'elles sont, ou affirmatives, ou négatives, pour en decouvrir la verité & la fausseté.

Les propositions subalternes peuvent être considerées , ou dans vne matiere nécessaire , ou dans vne matiere impossible, ou dans vne matiere contingente.

Les propositions subalternes dont la matiere est nécessaire peuvent être , ou affirmatives , ou négatives.

Quand elles sont affirmatives, elles sont veritables, comme on void clairement que ces deus propositions , tout homme est vn animal , quelqu'homme est vn animal , sont veritables , car celui qui attribué à vne chose ce qui lui convient nécessairement fait vne proposition veritable.

Quand elles sont négatives, elles sont fausses, comme on juge facilement que ces deux propositions, nul homme n'est un animal, quelqu'homme n'est pas un animal, sont fausses, car celui qui ôte à une chose ce qui lui convient nécessairement fait une proposition fausse.

Les propositions subalternes dont la matière est impossible peuvent être, ou affirmatives, ou négatives.

Quand elles sont affirmatives, elles sont fausses, comme il est certain que ces deux propositions, tout homme est un lion, quelqu'homme est un lion, sont fausses, car celui qui attribue à une chose ce qui lui repugne fait une proposition fausse.

Quand elles sont négatives, elles sont véritables, comme on connoît très-clairement que ces deux propositions, nul homme n'est un lion, quelqu'homme n'est pas un lion, sont véritables, car celui qui ôte à quelque chose ce qui lui repugne fait une proposition véritable.

Enfin quand la matière des propositions subalternes est contingente, l'une

de ces propositions est veritable & l'autre est fausse. Car puis que leur matiere est contingente, l'universelle est fausse, soit qu'elle soit affirmative, soit qu'elle soit negative, & la particuliere est veritable, comme cette proposition universelle, tout homme est scavant, est fausse, & la particuliere est veritable.

Les propositions subalternes ne sont pas proprement opposees dans vne matiere necessaire, ni dans vne matiere impossible, mais elles sont proprement opposees, lors que leur matiere est contingente.

Pour avoir vne claire connoissance de ces verites, il faut suposer que la verite n'est jamais opposee a la verite, que la faussete n'est pas toujours opposee a la faussete & que la verite est toujours opposee a la faussete.

Les propositions subalternes ne peuvent estre proprement opposees dans vne matiere necessaire, car elles y peuvent estre, ou affirmatives, ou negatives.

Quand elles sont affirmatives, elles sont veritables, d'où vient qu'elles ne sont pas proprement opposees, a cause

que la verité de l'une est contenuë dans la verité de l'autre, comme cette proposition particuliere, quelqu'homme est vn animal, est contenuë dans cette proposition générale, tout homme est vn animal,

Quand elles sont négatives, elles sont fausses, & il est certain qu'elles ne sont pas proprement oposées, parce que la fausseté de l'une suit la fausseté de l'autre, comme la fausseté de cette proposition particuliere, quelqu'homme n'est pas vn animal, suit la fausseté de cette proposition générale, nul homme n'est vn animal.

Les propositions subalternes ne peuvent être proprement oposées dans vne matiere impossible, car elles y peuvent être, ou afirmatives, ou négatives.

Quand elles sont afirmatives, elles sont fausses, & il est certain qu'elles ne sont pas proprement oposées, car la fausseté de l'une suit la fausseté de l'autre, comme la fausseté de cette proposition particuliere, quelqu'homme est vn lion, suit la fausseté de cette proposition générale, tout homme est vn lion.

Quand

Quand elles sont négatives, elles sont véritables, c'est pourquoi elles ne sont pas proprement opposées, parce que la vérité de l'une est contenuë dans la vérité de l'autre, comme cette proposition particulière, quelque homme n'est pas un lion, est contenuë dans cette proposition générale, nul homme n'est un lion.

Enfin comme l'opposition se rencontre proprement entre deux propositions, dont l'une est fausse & l'autre véritable, les propositions subalternes dont la matière est contingente sont proprement opposées. Car puis que leur matière est contingente, l'universelle est fausse, & la particulière est véritable, comme nous avons dit auparavant.

Lors que la première différence que nous pouvons facilement remarquer entre deux propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre est tirée de leur affirmation & de leur négation, ces propositions peuvent être appelées, ou contraires, ou souscontraires, ou contradictoires.

Pour bien établir le nombre de ces trois oppositions, & pour montrer que

S

deus propositions peuvent être contradictoires en deus façons, il faut considérer que le sujet de deus propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre, & qui sont différentes par leur affirmation & par leur négation peut être, ou singulier, ou universel.

Quand il est singulier, les propositions qu'il compose sont appelées contradictoires, comme ces deus propositions, Pierre est vn animal, Pierre n'est pas vn animal.

Quand il est universel, il est, ou déterminé, par le moien de quelque particule qui le precede, ou indéfini.

Quand le sujet universel de deus propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre, & qui sont différentes par leur affirmation & par leur négation est déterminé, il peut être pris, ou universellement dans les deus propositions, ou particulièrement dans l'une & dans l'autre, ou universellement dans l'une & particulièrement dans l'autre.

Lors qu'il est pris universellement

dans les deus propositions , ces propositions sont apelées contraires , comme ces deus propositions , tout homme est vn animal , nul homme n'est vn animal.

Lors qu'il est pris particulièrement dans les deus propositions , ces propositions peuvent être apelées sous-contraires , comme ces deus propositions , quelqu'homme est vn animal , quelqu'homme n'est pas vn animal.

Quand le sujet vniversel de deus propositions qui sont composées de mêmes termes disposés en même ordre , & qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation est pris vniverselement dans l'une , & particulièrement dans l'autre , ces propositions sont apelées contradictoires , comme ces deus propositions , tout homme est vn animal , quelqu'homme n'est pas vn animal.

Enfin comme la proposition que les Philosophes apellent indéfinie doit être rapportée à vne proposition vniversele , dans vne matiere nécessaire , ou impossible , & à vne proposition particuliere ,

dans vne matiere contingente, si le sujet vniversel de deus propositions qui sont composées de memes termes disposés en même ordre, & qui sont diferantes par leur afirimation & par leur négation est indéfini, ces propositions suivent la nature des propositions vniverseles & des particulieres.

Il faut faire connoître la verité des diuisions precedantes, pour decouvrir l'erreur de ceus qui n'en suivent pas l'ordre, & pour donner vne claire connoissance de l'oposition des propositions qui sont diferantes par leur afirimation & par leur négation.

Comme le premier mot de toute proposition est, ou singulier, ou vniversel, il est certain que le sujet de celles qui sont diferantes par leur afirimation & par leur négation est aussi, ou singulier, ou vniversel.

Quand il est singulier, les propositions qu'il compose sont apelees contradictoires, car celui qui assure & nie vne même chose d'une même chose, à l'égard de toutes choses semblables, tombe dans vne évidente contradiction.

Pour juger de la verité & de la fausseté des propositions contradictoires dont le sujet est singulier, il faut sçavoir qu'elles peuvent être considérées, ou dans vne matiere nécessaire, ou dans vne matiere impossible, ou dans vne matiere contingente.

Si leur matiere est nécessaire, il est tres évident que celle qui est affirmative est veritable, comme cette proposition, Pierre est vn animal, & que celle qui est négative est fausse, sçavoir cette proposition, Pierre n'est pas vn animal, car on parle veritablement quand on attribue à vne chose ce qui lui appartient, & on tombe dans l'erreur quand on lui ôte ce qui lui convient nécessairement.

Si leur matiere est impossible, on connoît facilement que celle qui est affirmative est fausse, comme cette proposition, Pierre est vn lion, & que celle qui est négative est veritable, sçavoir cette proposition, Pierre n'est pas vn lion, car on tombe dans l'erreur quand on attribue à vne chose ce qui lui repugne, & on parle veritablement quand on lui ôte ce qui en doit être separé.

Si leur matiere est contingente, elles peuvent exprimer, ou le tems passé, comme ces deus propositions, Aristote a été sçavant, Aristote n'a pas été sçavant, ou le tems present, comme ces deus propositions, Pierre est sçavant, Pierre n'est pas sçavant, ou le tems futur, comme ces deus propositions, Pierre sera sçavant, Pierre ne sera pas sçavant.

Tous les Philosophes sont d'accord que l'une de ces propositions est fausse, que l'autre est veritable, quand elles representent le tems passé, ou le present, & que nous pouvons facilement separer celle qui est fausse de celle qui est veritable. Mais ils font ici de lons discours sur la qualité de celles qui representent le tems avenir, comme ils tâchent d'accorder la connoissance que Dieu a des choses futures avec la liberté des créatures raisonnables.

Les discours de cette nature n'appartiennent pas à la Logique, puis qu'ils ne peuvent rien contribuer à la conduite des trois actions de l'entendement, & il suffit de montrer ici en peu de mots que

l'une des propositions contradictoires dont le sujet est singulier, & qui représentent le tems futur dans vne matiere contingente est fausse, que l'autre est veritable & que nous ne pouvons séparer celle qui est fausse de celle qui est veritable.

Comme il n'y a point de milieu entre l'être & le non être, il est certain que l'une des propositions contradictoires dont le sujet est singulier, & qui représentent le tems futur dans vne matiere contingente est fausse, & que l'autre est veritable.

Enfin nous ne pouvons séparer celle qui est fausse de celle qui est veritable, car il nous est impossible de connoître les choses futures qui sont contingentes, ni en elles mêmes, puis qu'elles ne sont pas encore, ni dans leurs causes, parce qu'elles ne sont pas déterminées. Mais Dieu sépare infailliblement celle qui est fausse de celle qui est veritable, car nous montrerons dans la Theologie naturelle qu'il void les choses futures qui sont contingentes comme elles sont en elles mêmes.

Après avoir parlé de l'oposition des propositions dont le sujet est singulier, il faut discourir de l'oposition de celles dont le sujet est vniuersel.

Ceux qui soutiennent que les propositions dont le sujet est vniuersel, & qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation sont, ou vniuerselles, ou particulieres, ou indéfinies en font vne fausse division, car il peut arriver que l'une de ces propositions soit vniuerselle, & que l'autre soit particuliere.

Pour éviter l'erreur de ces Philosophes, il faut suivre l'ordre des divisions qui ont été faites auparauant, en la maniere suivante.

Le sujet vniuersel de deus propositions qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation est, ou déterminé, par le moïen de quelque particule qui le precede, ou indéfini.

Quand il est déterminé, il peut être pris, ou vniuersellement dans les deus propositions, ou particulièrement dans l'une & dans l'autre, ou vniuersellement dans l'une & particulièrement dans l'autre.

Quand

Quand il est pris vniversellement dans les deus propositions, ces propositions, qui sont grandement éloignées, l'une de l'autre, sont apelées contraires, comme ces deus propositions, tout homme est vn animal, nul homme n'est vn animal.

Nous pouvons facilement connoître des propositions contraires par le moien des degrés des diuisions precedantes, car ils nous enseignent que ces propositions sont composées de mêmes termes disposés en même ordre, qu'elles sont diferantes par leur affirmation & par leur négation, que leur sujet est vniversel, qu'il est déterminé & qu'il est pris vniversellement dans l'une & dans l'autre.

Pour juger de la verité & de la fausseté des propositions contraires, il faut sçavoir qu'elles peuvent être confidées, ou dans vne matiere nécessaire, ou dans vne matiere impossible, ou dans vne matiere contingente.

Si leur matiere est nécessaire, celle qui est affirmative est veritable, comme cette proposition, tout homme est vn animal, & celle qui est négative est

fausse, sçavoir cette proposition, nul homme n'est vn animal.

Si leur matiere est impossible, celle qui est affirmative est fausse, comme cette proposition, tout homme est vn lion, & celle qui est négative est veritable, sçavoir cette proposition, nul homme n'est vn lion.

Enfin si la matiere de deus propositions contraires est contingente, l'une & l'autre sont fausses, comme ces deus propositions, tout homme est sçavant, nul homme n'est sçavant, sont aussi fausses l'une que l'autre.

Quand le sujet vniversel de deus propositions qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation, est pris particulièrement dans l'une & dans l'autre, ces propositions peuvent être appelées sous-contraires, qui peuvent être considérées, ou dans vne matiere nécessaire, ou dans vne matiere impossible, ou dans vne matiere contingente.

Si leur matiere est nécessaire, celle qui est affirmative est veritable, comme cette proposition, quelqu'homme est vn animal, & celle qui est négative est

fausse, sçavoir cette proposition, quelqu'homme n'est pas vn animal.

Si leur matiere est impossible, celle qui est affirmative est fausse, comme cette proposition, quelqu'homme est vn lion, & celle qui est négative est veritable, sçavoir cette proposition, quelqu'homme n'est pas vn lion.

Enfin si la matiere de deus propositions particulieres qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation est contingente, l'une & l'autre sont veritables, comme ces deus propositions, quelqu'homme est sçavant, quelqu'homme n'est pas sçavant, sont aussi veritables l'une que l'autre.

Lors que le sujet vniversel de deus propositions qui sont diferantes par leur affirmation & par leur négation est pris vniverselement dans l'une & particulierement dans l'autre, ces propositions sont apelées contradictoires, qui peuvent être considerées, ou dans vne matiere nécessaire, ou dans vne matiere impossible, ou dans vne matiere contingente.

Si leur matiere est nécessaire, celle

qui est affirmative est véritable, comme cette proposition, tout homme est vn animal, & celle qui est négative est fausse, ſçavoir cette proposition, quelqu'homme n'est pas vn animal.

Si leur matiere est impossible, celle qui est affirmative est fausse, comme cette proposition, tout homme est vn lion, & celle qui est négative est véritable, ſçavoir cette proposition, quelqu'homme n'est pas vn lion.

Enfin ſi la matiere des propositions contradictoires est contingente, l'univerſele est fausse, comme cette proposition, tout homme est ſçavant, & la particuliere est véritable, ſçavoir cette proposition, quelqu'homme n'est pas ſçavant.

On peut facilement connoître que l'opposition des propositions contradictoires est la plus grande de toutes les oppositions, car l'une des propositions contradictoires est véritable & l'autre est fausse en toute ſorte de matiere, parce qu'il est impossible d'affirmer & de nier véritablement vne même chose d'une même chose, à cause qu'il est impossi-

ble qu'une même chose soit & ne soit pas, à l'égard de toutes choses semblables.

On pourroit dire que deux propositions contraires sont universelles, & que par ce moyen leur opposition est plus grande que celle des contradictoires, dont l'une est universelle & l'autre particulière.

Il est facile de répondre à cette difficulté, car deux propositions contraires sont fausses, dans une matière contingente, comme nous avons montré auparavant; mais l'une des contradictoires est véritable & l'autre est fautive en toute sorte de matière.

Enfin les propositions dont le sujet est indéfini suivent la nature des propositions universelles & des particulières, c'est à dire, qu'elles doivent être rapportées aux propositions universelles, lors qu'elles sont dans une matière nécessaire, ou impossible, & qu'elles doivent être rapportées aux propositions particulières, quand elles sont dans une matière contingente, d'où vient que ces deux propositions, l'homme est sçavant,

l'homme n'est pas sçavant, doivent être rapportées à celles que les Philosophes apelent sous-contraires.

Ceux qui les metent du nombre des propositions contradictoires se trompent grandement. Car puis que deux propositions contradictoires ne peuvent être veritables dans aucune matiere, les propositions dont le sujet est indéfini ne peuvent être contradictoires, parce qu'elles sont veritables dans vne matiere contingente, comme ces deux propositions, l'homme est sçavant, l'homme n'est pas sçavant, sont aussi veritables l'une que l'autre.

Fin de la seconde Partie de la
Logique.

TROISIEME PARTIE
DE LA
LOGIQUE.

De la conduite de la troisième action
de notre raison.

*Des avantages que nous pouvons tirer de
la troisième partie de la Logique.*

CHAPITRE PREMIER.



IPPOCRATE propose au commencement de ses Aphorismes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la Medecine, pour réveiller le courage de ceux qui en veulent faire pro-

T iiij

session. Je puis dire à son imitation que la troisième partie de la Logique est très difficile. Mais comme l'excellence du bien que nous désirons doit nous obliger à vaincre les difficultés qui l'environnent, nous devons travailler avec soin pour acquérir la connoissance des choses qui peuvent servir à la conduite de la troisième action de notre entendement, car s'il est utile de connoître les maladies, pour les combattre, il est encore plus nécessaire de connoître les erreurs de l'esprit, pour les éviter.

La troisième partie de la Logique nous apprendra à faire la séparation de l'erreur & de la vérité.

Elle nous découvrira toutes les façons de raisonner.

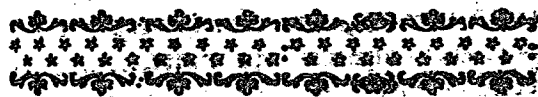
Elle nous donnera la connoissance de celles que nous devons suivre, & de celles qui nous conduisent à l'erreur.

Elle nous enseignera à réduire en peu de mots les argumens qui ont beaucoup d'étendue, afin de connoître clairement l'erreur ou la vérité qu'ils contiennent.

Enfin nous y trouverons des précep-

tes tres assurés pour inventer les veritables raisons que nous devons prendre pour bien établir la verité de toutes sortes de conclusions.

Comme la proposition represente la seconde action de nostre entendement, l'argument est le portrait de la troisieme, & puis que l'explication des choses générales doit preceder celle des choses particulieres, le discours de l'argument en général doit preceder celui de ses especes.



De l'Argument en général.

CHAPITRE II.

POUR sçavoir ce que les Philosophes entendent par l'argument, il faut distinguer ces quatre choses, Argument, Consequant, Antecedant & Consequence.

L'argument est vn discours par qui

nous pouvons arriver à la connoissance d'une chose qui nous est inconnue, par le moyen d'une autre chose que nous connoissons, en cette maniere.

Nous aquerons la vertu morale par plusieurs actions.

Donc elle est du nombre des habitudes.

Ce que nous tirons d'une chose est appelé consequant.

La chose dont nous le tirons reçoit le nom d'antecedant, & la liaison du consequant avec l'antecedant est appelée consequence, qui est denotée par les particules que les Grammairiens ont inventées pour représenter le raisonnement.

Il faut ici remarquer qu'il y a une grande difference entre le consequant & la consequence, car il arrive souvent que le consequant est véritable, & que la consequence est fautive, comme en cet argument.

La vertu est une habitude,

Donc elle est louable.

Il est vrai que la vertu est louable, mais l'habitude n'est pas la cause qui la rend

louable , d'où vient que le consequant de l'argument precedant est veritable, & que la consequence est mal tirée.

Il arrive souvent que le consequant est faus , & que la consequence est veritable , comme en cet argument.

La pierre est vn animal,

Donc elle a du sentiment.

Il est certain que la pierre n'a point de sentiment , c'est pourquoi le consequant de l'argument precedant est faus ; mais sa consequence est bien tirée , car si la pierre étoit du nombre des animaux, elle auroit du sentiment.

Comme l'argument est le portrait du raisonnement , si plusieurs connoissances sont nécessaires pour le raisonnement , il faut dire aussi que l'argument contient plusieurs connoissances.

Il est tres évident que plusieurs connoissances sont nécessaires pour le raisonnement , sçavoir la connoissance de l'antecedant & celle du consequant. Car comme le mouvement est entre deux termes , le raisonnement est vn mouvement de l'esprit , qui arrive à la connoissance du consequant , par le moïen

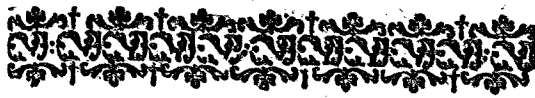
de celle de l'antecedant, c'est à dire, qu'il arrive à la connoissance d'une chose qui lui est inconnue, par le moyen de la connoissance d'une chose qui lui est évidente.

La connoissance du consequant dépend de celle de l'antecedant, c'est pourquoi il faut assurer que l'antecedant est la cause du consequant.

Les verités precedantes prouvent clairement, que Dieu connoît toutes choses sans aucun raisonnement, car il n'arrive point à la connoissance des effets par celle de leurs causes; mais il contemple dans son essence les effets & leurs causes par une simple connoissance.

Après avoir parlé de l'argument en général, il faut discourir de ses especes.





Des différentes sortes d'Argumens.

CHAPITRE III.

L'ARGUMENT a trois especes, qui sont apelées induction, enthymeme & syllogisme.

L'induction est, ou imparfaite, ou parfaite.

L'induction imparfaite, qui reçoit le nom d'exemple, est vn argument qui par la connoissance d'une chose particuliere produit la connoissance, ou d'une chose particuliere, en cette façon, Pierre est estimé à cause de sa vertu, donc Paul, qui possède la même vertu, doit être estimé, ou d'une chose générale, comme Philippe s'est rendu recommandable en faisant bien instruire Alexandre, donc tout Prince doit prendre vn grand soin de l'instruction de ses enfans.

L'induction parfaite est vn argument qui par le denombrement des parties nous conduit à la connoissance, ou du tout, ou d'une partie.

Pour avoir vne claire connoissance de cette verité, il faut sçavoir que l'induction parfaite peut être faite en quatre façons.

Premierement, nous pouvons attribuer quelque chose à toutes les parties, pour l'attribuer au tout, comme les passions de l'appétit concupiscible & celles de l'irascible sont dans le cœur, donc le cœur est le sujet de toutes les passions.

En second lieu, nous pouvons nier quelque chose de toutes les parties pour l'ôter au tout, comme le feu n'est point animé, ni l'air, ni l'eau, ni la terre, donc nul element n'est animé.

En troisième lieu, nous pouvons attribuer quelque chose aux parties, pour l'ôter à vne seule partie, comme vne des vertus morales n'est point au milieu de deux vices. La vaillance, la tempérance, la libéralité & toutes les vertus qui ont pour objet les passions sont entre deux extrémités vicieuses; donc c'est

la justice qui n'est point au milieu de deux vices.

Enfin nous pouvons nier quelque chose des parties, pour l'attribuer à une seule partie, comme une des principales vertus est dans l'entendement, ce n'est pas la vaillance, ni la tempérance, ni la justice; donc c'est la prudence.

L'enthymème est un argument qui est composé de deux propositions, en cette façon.

La justice est une vertu,

Donc la justice est louable.

Le syllogisme est un argument dont les deux premières propositions sont si bien disposées, qu'elles produisent nécessairement une conclusion différante de ces deux propositions, en cette manière.

Toute vertu est louable,

La justice est une vertu,

Donc la justice est louable.

On voit clairement que l'enthymème n'est qu'un syllogisme imparfait.

Le syllogisme est le plus parfait de tous les argumens, parce qu'il a plus de force que les autres pour convaincre

l'entendement, c'est pourquoi il en faut discourir amplement, en général & en particulier.

La matiere dont il est composé est la premiere chose que nous y devons considerer.



De la matiere du Syllogisme.

CHAPITRE IV.



La matiere du syllogisme est la chose dont il est composé. Comme la matiere du discours est, ou éloignée, ou prochaine, il faut faire le même jugement de celle du syllogisme.

Comme les syllabes sont la matiere éloignée du discours, & que les mots en sont la matiere prochaine, les termes sont la matiere éloignée du syllogisme, & les propositions en sont la matiere prochaine, car les termes composent les propositions, & les propositions
font

font immédiatement le syllogisme.

Le syllogisme est composé de trois termes, qui sont le grand, le petit & celui à qui les Philosophes ont donné le nom de moïen ou de mesure.

Le grand terme est l'attribut, c'est à dire, le dernier mot de la conclusion, lors qu'elle suit l'ordre de la nature.

Le petit terme est le sujet, c'est à dire, le premier mot de la conclusion.

Enfin le terme qui se rencontre dans les deux premières propositions, & qui n'entre point dans la conclusion reçoit le nom de moïen, comme le mot de loüable est le grand terme, celui de Philosophie est le petit terme & celui de science est le moïen du syllogisme suivant.

Toute science est loüable,

La Philosophie est vne science,

Donc la Philosophie est loüable.

Il faut ici remarquer trois choses.

Premierement, que le moïen est le principal des trois termes qui composent le syllogisme.

En second lieu, que les Philosophes lui ont donné le nom de moïen, ou de mesure, parce qu'il sert à l'entende-

ment, pour conjoindre, ou pour séparer le grand & le petit terme.

Enfin il faut remarquer qu'un terme peut être considéré, ou séparément, ou dans une proposition, ou dans un syllogisme, d'où vient qu'il peut recevoir plusieurs noms, comme l'homme peut recevoir le nom d'espece, lors qu'il est considéré séparément. Dans une proposition on lui donne le nom de sujet, ou d'attribut, & dans un syllogisme il peut être appelé, ou grand terme, ou petit terme, ou moien.

Le syllogisme est composé de trois propositions, que nous apelons majeure, mineure & conclusion.

La majeure est composée du moien & du grand terme.

La mineure est composée du moien & du petit terme.

La conclusion contient le petit & le grand terme.

Les Philosophes se trompent, quand ils expliquent la majeure par le grand terme, & le grand terme par la majeure.

Il est vrai que la majeure est celle qui

contient le grand terme , mais il ne faut pas expliquer le grand terme par la majeure , c'est à dire , qu'il ne faut pas soutenir que le grand terme est celui qui se rencontre dans la majeure.

Pour bien faire la distinction de la majeure & de la mineure , il faut assurer que le grand terme est l'attribut de la conclusion , que la proposition qui le contient reçoit le nom de majeure , que le petit terme est le sujet de la conclusion & que la proposition en laquelle il se rencontre reçoit le nom de mineure.

Ces distinctions sont nécessaires pour combattre l'erreur de ceus qui pensent que la première proposition du syllogisme en soit la majeure , & que la seconde en soit la mineure. Cét ordre peut être changé , comme dans le syllogisme suivant.

Pierre est vn homme,
Tout homme est vn animal,
Donc Pierre est vn animal.

La seconde proposition de ce syllogisme en est la majeure , parce qu'elle contient l'animal , qui est l'attribut de la conclusion.

Les Philosophes font ici ordinairement de longs discours, pour sçavoir si la conclusion est de l'essence du syllogisme. Mais comme vn Medecin qui travailleroit avec soin, pour sçavoir si la maladie est de l'essence du malade, & qui ne se mettroit pas en peine de la combattre seroit ridicule, il faut aussi condamner ceux qui font de longs discours, pour sçavoir si la conclusion est de l'essence du syllogisme, & qui n'établissent pas parfaitement les règles qu'il faut suivre pour bien raisonner.

Comme les Philosophes disputent souvent du nom plutôt que de la chose qu'il signifie, & qu'il faut ôter les equivoques des mots, pour éviter l'erreur qui en pourroit naître, il faut ôter l'équivoque du mot de syllogisme, pour azorder les opinions de ceux qui demandent si la conclusion est de son essence.

Le syllogisme peut être pris, ou pour l'action par qui nous tirons vne chose de deux propositions, ou pour vn instrument qui nous conduit à la science, ou pour le portrait qui représente tout ce qui se rencontre dans le raisonnement.

Si nous prenons le syllogisme en la premiere façon, nous devons dire que la conclusion est le syllogisme même.

Si nous le prenons en la seconde maniere, nous devons assurer que la conclusion est l'effet du syllogisme.

Enfin, si nous prenons le syllogisme pour le portrait qui représente tout ce qui se rencontre dans le raisonnement, nous devons soutenir que la conclusion est vne partie essentielle du syllogisme, d'où vient que tous les Philosophes demeurant d'acord avec Aristote que le syllogisme est vn argument dont les deux premieres propositions sont si bien disposées, qu'elles produisent nécessairement vne conclusion differante de ces deux propositions.

Ce n'est pas assez d'avoir donné la connoissance des choses qui entrent dans la composition du syllogisme; il en faut encore découvrir la forme, pour donner vne parfaite connoissance de sa nature.





De la forme du Syllogisme.

CHAPITRE V.



OMME le syllogisme est composé de termes & de propositions, la forme est la parfaite disposition qu'il faut établir dans ses termes & dans ses propositions, pour en tirer vne bonne conclusion.

Les Philosophes ont donné le nom de figure à la disposition des termes qui composent le syllogisme.

Puis que la figure est la parfaite disposition du moien, à l'égard du grand & du petit terme, & que le moien, qui se rencontre dans la majeure & dans la mineure, n'entre point dans la conclusion, le nombre des figures doit répondre au rapport que le moien peut avoir avec les deus autres termes dans les deus premières propositions du syllogisme.

Selon ces verités il semble que nous soyons obligés d'admettre quatre figures, car ou le moien est le sujet, c'est à dire, le premier terme des deux premières propositions du syllogisme, ou il est l'attribut de l'une & de l'autre, ou il est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure, ou il est l'attribut de la majeure & le sujet de la mineure. Nous ne devons toutefois admettre que trois figures avec Aristote.

La première est celle en laquelle le moien est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure, en la maniere suivante.

Toute vertu est loüable,

La justice est vne vertu,

Donc la justice est loüable.

Il est tres évident que le syllogisme precedant est dans la première figure, car le mot de vertu, qui en est le moien, puis qu'il n'entre point dans la conclusion, est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure.

La seconde figure est celle en laquelle le moien est l'attribut de la majeure & de la mineure, en la maniere suivante.

La vertu est louable,

Le vice n'est pas louable,

Donc le vice n'est pas une vertu.

On voit clairement que le syllogisme precedant est dans la seconde figure, car le mot de louable qui en est le moïen, puis qu'il n'entre point dans la conclusion, est l'attribut de la majeure & de la mineure.

Enfin la troisième figure est celle en laquelle le moïen est le sujet de la majeure & de la mineure, en la maniere suivante.

Toute vertu est louable,

Toute vertu est une habitude,

Donc quelque habitude est louable.

On peut facilement connoître que le syllogisme precedant est dans la troisième figure, car le mot de vertu, qui en est le moïen, puis qu'il n'entre point dans la conclusion, est le sujet de la majeure & de la mineure.

Comme la seconde figure, en laquelle le moïen est l'attribut de deux premieres propositions du syllogisme, est opposée à la troisième, en laquelle le moïen est le sujet de l'une & de l'autre, on pour-

roit

roit établir vne figure opposée à la première d'Aristote. Car comme la première figure d'Aristote est celle en laquelle le moien est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure, il semble que nous devons admettre avec Galien vne quatrième figure, en laquelle le moien est l'attribut de la majeure & le sujet de la mineure, en la maniere suivante.

Tout homme est vn animal,

Tout animal est vne substance,

Donc quelque substance est vn homme.

Il est facile de combattre l'erreur de Galien. Car puis que la majeure n'est pas toujours la première proposition du syllogisme, comme nous avons montré auparavant, la figure de Galien ne difere de la première d'Aristote qu'à l'égard de la conséquence, qui ne suit pas l'ordre de la nature, d'où vient que le syllogisme qui a été proposé pour faire connoître la figure de Galien est dans la première figure d'Aristote, lors qu'il est disposé en la maniere suivante.

Tout animal est vne substance,

Tout homme est vn animal,

X

Donc tout homme est une substan-
ce.

L'objection qui a été proposée contre le nombre des figures n'est pas si forte que celle qui peut être faite contre leur ordre, car il semble que la figure qu'Aristote met la première ne soit que la troisième, puis que nous avons dit auparavant que le moyen peut être, ou le sujet des deux premières propositions du syllogisme, ou l'attribut de l'une & de l'autre, ou le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure.

Il est très évident que selon cette division, qui est conforme à l'ordre de la nature, la figure qu'Aristote met la première n'est que la troisième.

Il ne faut pas pourtant changer l'ordre d'Aristote dans la disposition des trois figures, car celle qu'il met la première surpasse les autres par la clarté, puis que les autres y peuvent être réduites, par son étendue, parce qu'elle peut servir pour prouver toutes sortes de conclusions, & c'est en cette figure seulement que la mesure des deux termes reçoit proprement le nom de moyen, par-

ce qu'elle est entre le grand & le petit terme, comme l'homme est entre l'animal & Pierre, c'est pourquoi si nous prenons ces trois termes pour en composer un syllogisme, nous le ferons dans la première figure d'Aristote, en la manière suivante.

Tout homme est un animal,

Pierre est un homme,

Donc Pierre est un animal.

Pour montrer que l'ordre qu'Aristote a établi dans les trois figures doit être suivi, il faut considérer que le milieu est, ou entre le grand & le petit terme, d'où provient la première figure, ou hors des deux termes, qui peut être, ou l'attribut des deux premières propositions du syllogisme, dans la seconde figure, ou le sujet de l'une & de l'autre, dans la troisième figure.

Après avoir parlé de la disposition des termes du syllogisme, il faut discourir de celle qu'il faut établir dans ses propositions qui doivent être bien disposées selon leur quantité, leur affirmation & leur négation.

On peut faire innombrables disposi-

tions des propositions, dont les vnes sont inutiles & les autres sont nécessaires.

Les dispositions inutiles des propositions sont celles qui ne produisent pas toujours vne conclusion veritable, bien que les propositions soient veritables, d'où vient que le syllogisme suivant est faus.

La pierre n'est pas vn animal,

L'homme n'est pas vne pierre,

Donc l'homme n'est pas vn animal.

Nous montrerons que la disposition du syllogisme precedant est du nombre de celles qui sont inutiles, quand nous prouverons que deus propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable.

Les dispositions des propositions que nous devons faire pour bien raisonner sont celles qui produisent toujours vne conclusion veritable, lors que les propositions sont veritables.

Ces dispositions sont exprimées par ces mos artificiels, Barbara, Darij, Camestres, Darapti, &c. où nous devons considerer les trois syllabes, qui repre-

sentent la majeure, la mineure & la conclusion ; ces quatre voyelles, A, E, I, O, & ces quatre consonnes, S, P, M, C.

A, signifie la proposition universelle affirmative.

E, représente la proposition universelle négative.

I, montre que la proposition doit être particulière affirmative.

O, montre que la proposition doit être particulière négative.

Ces quatre consonnes, S, P, M, C, nous enseignent de quelle manière les syllogismes de la seconde & de la troisième figure peuvent être réduits à ceux de la première.

Comme nous pouvons faire innombrables dispositions des propositions, dont les unes sont utiles & les autres inutiles, il est très nécessaire de connaître celles que nous devons mettre en usage pour découvrir la vérité.

Pour arriver à cette fin, nous devons établir des règles communes à toutes les figures & propres à chaque figure.

*Des règles communes à toutes les
Figures.*

CHAPITRE VI.



O.V.A. donner une claire & entière connoissance des règles que nous devons suivre pour éviter l'erreur dans nos raisonnemens, nous devons établir entre les règles communes à toutes les figures, les expliquer parfaitement & les disposer par ordre.

Les Philosophes mettent ordinairement en différens endroits les règles qui sont communes à toutes les figures, & il arrive souvent qu'ils mettent des règles propres à quelque figure au nombre de celles qui sont communes à toutes les figures.

Pour éviter ces deux erreurs, qui pourroient nous empêcher de connoître la

beauté & l'utilité de l'art qui nous apprend à bien raisonner, il faut établir ici toutes les règles qui sont communes à toutes les figures.

Pour en donner vne parfaite connoissance, il faut les expliquer par des raisons tres claires, & par des exemples tirés d'une matiere qui puisse être facilement connue.

Je sçai qu'Aristote se sert ordinairement d'exemples tirés des Mathematiques, & je ne le condamne pas; mais je ne puis excuser ceux qui l'imitent. Car comme il faut faire connoître les choses difficiles par des exemples familiers, Aristote avoit raison d'en tirer des Mathematiques, parce que leur étude precedoit en son tems l'étude de la Philosophie. Mais comme les Mathematiques ne sont pas à present si familières, il faut établir la verité & l'usage des règles qu'il faut suivre pour bien raisonner, par des exemples qui puissent être connus de tout le monde, comme si nous voulons montrer que nous raisonnons bien dans la premiere figure, lors que la majeure des syllogismes que nous y

pouvons faire est universelle, & que leur mineure est affirmative, nous devons faire connoître que le syllogisme suivant, qui est conforme à ces deux règles, est véritable.

Tout homme est vn animal,

Pierre est vn homme,

Donc Pierre est vn animal.

Nous devons dire aussi que le syllogisme suivant, qui s'éloigne de la seconde des règles précédentes est faus.

Tout homme est vn animal,

Le lion n'est pas vn homme,

Donc le lion n'est pas vn animal.

La clarté des syllogismes précédans pourroit empêcher quelqu'un de connoître la beauté & l'utilité de l'art qui nous apprend à bien raisonner, car il pourroit dire que nous n'avons pas besoin de la Logique pour sçavoir que Pierre est vn animal, ni pour découvrir l'erreur de celui qui voudroit soutenir que le lion n'est pas du nombre des animaux.

Il faut lui répondre qu'on doit se servir d'exemples tres clairs pour faire connoître la vérité & l'usage des règles

qu'il faut suivre pour bien raisonner, afin que ces règles étant clairement connues on puisse facilement les appliquer à toute sorte de matiere.

Ce n'est pas assés d'expliquer parfaitement les règles qui sont communes à toutes les figures ; il faut encore les disposer par ordre, pour donner vne claire connoissance des diferantes dispositions que nous pouvons faire pour bien raisonner.

Comme les principes de la science générale doivent être disposés selon l'ordre des choses qui sont communes aux corps & aux substances spiritüelles, les règles qui sont communes à toutes les figures doivent être disposées selon l'ordre des choses qui doivent être réglées.

Les choses qui doivent être réglées dans le raisonnement sont celles qui peuvent être les sources de l'erreur.

La fausseté de quelque syllogisme vient, ou des termes qui le composent, ou de ses deus premieres propositions, ou de sa conclusion.

Les verités precedantes prouvent clairement, que les règles qui sont commu-

nes à toutes les figures regardent, ou les termes du syllogisme, ou ses deux premières propositions, ou sa conclusion.



*Des règles qui regardent les termes
du Syllogisme.*

CHAPITRE VII.

Il faut établir huit règles, pour découvrir la fausseté qui vient des termes qui composent le syllogisme.

Premièrement, l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, comme en cette proposition, tout homme est un animal, le mot d'animal est pris particulièrement.

En second lieu, l'attribut d'une proposition négative est pris universellement, comme en cette proposition, la pierre n'est pas un animal, le mot d'a-

animal est pris dans toute son étendue.

En troisième lieu, le syllogisme ne doit être composé que de trois termes, qui sont le grand, le petit & celui à qui les Philosophes ont donné le nom de moyen ou de mesure.

En quatrième lieu, quand le grand terme, qui est l'attribut de la conclusion, & qui se rencontre dans la majeure avec le moyen, est exprimé par plusieurs mots, il ne faut mettre dans la mineure aucun des mots qui le composent.

En cinquième lieu, le grand terme doit être pris d'une même façon dans la conclusion & dans la majeure.

En sixième lieu, le petit terme doit être pris d'une même façon dans la conclusion & dans la mineure.

En septième lieu, le moyen doit être pris dans toute son étendue, dans la majeure ou dans la mineure.

Enfin, le moyen ne doit entrer, ni entièrement, ni en partie dans la conclusion.

Il faut expliquer toutes les règles précédentes & découvrir leur ordre, pour connoître l'utilité & la beauté de la Logique.

Premierement, il semble que l'attribut d'une proposition affirmative ne soit pas toujours pris particulièrement, car en cette proposition, l'homme est un animal raisonnable, l'attribut, qui est l'animal raisonnable, est pris dans toute son étendue.

Il est vrai que l'animal raisonnable, qui est l'attribut de la proposition précédente, y est pris dans toute son étendue. Mais quand nous disons que l'attribut des propositions affirmatives est pris particulièrement, nous parlons seulement de celles dont l'attribut a plus d'étendue que le sujet.

Il est certain que l'attribut des propositions de cette nature est toujours pris particulièrement, quoi qu'elles soient universelles, comme en cette proposition, toute vertu est une habitude, le mot d'habitude est pris particulièrement, car quand nous disons que la vertu est une habitude, nous voulons faire connaître seulement que la vertu est du nombre des habitudes, & quand nous assurons que l'homme est un animal, nous voulons montrer seulement que

l'homme est du nombre des animaux, c'est pourquoi le mot d'animal est pris particulièrement dans la proposition précédente.

On pourroit dire que l'animal étant un genre ne peut être pris particulièrement, puis que le genre est une des espèces de l'universel.

Pour répondre à cette difficulté, il faut sçavoir que le genre convient à ses espèces selon son essence, & qu'il ne leur convient point selon son étendue, c'est à dire, qu'une espèce qui est sous quelque genre en contient toute l'essence, & qu'elle n'en peut avoir toute l'étendue, comme toute l'essence de l'animal est dans l'homme, mais toute son étendue ne s'y rencontre pas, d'où vient que l'attribut de cette proposition, tout homme est un animal, est pris particulièrement, parce que l'homme a moins d'étendue que l'animal.

En second lieu, il ne faut pas discourir de l'attribut des propositions négatives comme de celui des propositions affirmatives, car l'attribut des propositions affirmatives est pris particulièrement,

mais celui des propositions négatives est pris vniuersellement, bien qu'elles soient particulieres, comme en cette proposition, quelque pierre n'est pas vn animal, le mot d'animal est pris dans toute son étendue, car celui qui dit que la pierre n'est pas vn animal nous apprend que la pierre n'est aucun des animaux, & celui qui dit que le vice n'est pas loüable nous fait connoître que le vice n'est aucune des choses qui sont loüables.

En troisieme lieu, on peut douter de la verité de la troisieme règle qui a été établie auparauant. Car puis que nous assurons ou nions quelque chose par la proposition, il est certain que la proposition est composée de deux termes, & comme le syllogisme est composé de trois propositions, on peut dire que six termes sont nécessaires pour faire un syllogisme.

Il est facile de répondre à cette difficulté, car le grand terme, qui est l'attribut de la conclusion, est aussi dans la majeure. Le petit terme, qui est le sujet de la conclusion, se rencontre aussi dans

la mineure. Enfin le moien est réglé dans la majeure & dans la mineure, d'où vient que le syllogisme n'est composé que de trois termes, qui sont le grand, le petit & celui à qui les Philosophes ont donné le nom de moien ou de mesure.

Pour avoir vne parfaite connoissance de cette verité, il faut sçavoir que la conclusion qu'on veut prouver contient deux choses, car celui qui veut prouver vne conclusion veut montrer qu'une chose convient à vne autre, ou qu'elle ne lui convient pas.

Comme vne chose ne peut être prouvée par elle-même, celui qui veut bien établir la verité d'une conclusion doit employer quelque raison, pour faire connoître qu'une chose convient à vne autre, ou qu'elle lui repugne.

Les propositions precedantes prouvent clairement, qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes, qui sont le grand, le petit & le moien.

Pour avoir vne plus claire connoissance de cette verité, il faut considérer qu'il

ne faut prendre qu'une même mesure, pour découvrir si deux choses sont égales ou inégales.

Comme il ne faut employer qu'une même mesure pour mesurer deux choses, il ne faut prendre aussi qu'un moyen pour conjoindre, ou pour séparer les deux extrémités d'une conclusion.

Il faut ici remarquer qu'il y a quatre termes dans un syllogisme, quand l'un des trois termes qui le composent est équivoque, d'où vient que le syllogisme suivant est faux.

Celui qui dit que l'homme est un animal, dit vrai.

Celui qui dit que l'homme est un lion, dit que l'homme est un animal,

Donc celui qui dit que l'homme est un lion, dit vrai.

La fausseté du syllogisme précédent vient de l'équivoque du mot d'animal, qui est pris dans la majeure pour un animal raisonnable, & dans la mineure pour un animal irraisonnable.

Il faut faire le même jugement du syllogisme suivant.

La fin de l'homme est bonne,

La

La mort est la fin de l'homme;

Donc la mort est bonne.

La fausseté de ce syllogisme vient de l'équivoque du mot de fin, que l'on prend dans la majeure pour le but que l'homme doit avoir, & dans la mineure pour le terme de sa vie.

En quatrième lieu, pour avoir une claire connoissance de la quatrième règle qui a été établie auparavant, il faut sçavoir que le grand terme doit être l'attribut de la conclusion, que le petit terme en doit être le sujet, & que lors qu'on s'éloigne de cet ordre on ne suit pas celui de la nature, comme dans ce syllogisme.

Toute habitude est une qualité,

Toute science est une habitude;

Donc quelque qualité est une science.

On voit clairement que la conclusion de ce syllogisme ne suit pas l'ordre de la nature, parce que le grand terme en est le sujet, c'est pourquoi pour la rendre parfaite il faut conclure que toute science est une qualité.

Le grand terme, qui est l'attribut de la

conclusion, se rencontre aussi dans la majeure.

Il peut être exprimé, ou par un mot seulement, ou par plusieurs.

Quand le grand terme est exprimé par plusieurs mots, il ne faut mettre dans la mineure aucun des mots qui le composent, d'où vient que le syllogisme suivant est faux.

Nul animal ne veille quand il dort,

Tout homme est un animal quand il dort,

Donc nul homme ne veille.

Ce syllogisme est faux, à cause qu'une partie du grand terme est dans la mineure. Mais il sera bon si le grand terme se rencontre entièrement dans la majeure seulement & dans la conclusion, en la manière suivante.

Nul animal ne veille quand il dort,

Tout homme est un animal,

Donc nul homme ne veille quand il dort.

En cinquième lieu, le grand terme doit être pris d'une même façon dans la conclusion & dans la majeure; car le rapport qu'il a avec le petit terme dans la

conclusion répond à celui qu'il a avec le moyen dans la majeure.

Puis que le grand terme doit être pris d'une même façon dans la conclusion & dans la majeure, on tombe dans l'erreur quand on le prend universellement dans la conclusion, après l'avoir pris particulièrement dans la majeure, d'où vient que la conséquence du syllogisme suivant est fautive.

Quelque vertu est au milieu de deux vices,

La justice n'est pas au milieu de deux vices,

Donc la justice n'est pas une vertu.

Il est très évident que le mot de vertu, qui est le grand terme du syllogisme précédant, est pris particulièrement dans la majeure, puis que cette particule, quelque, le précède. Mais il est pris universellement dans la conclusion, puis qu'il en est l'attribut, & que l'attribut d'une proposition négative est pris universellement, selon la seconde règle qui a été établie auparavant.

Comme le mot de vertu est pris particulièrement dans la majeure & uni-

verselement dans la conclusion du syllogisme precedant, il est certain qu'il est faus, car bien que quelque vertu soit au milieu de deus vices, & que la justice ne s'y rencontre pas, il ne faut pas pourtant l'ôter du nombre des vertus.

Il faut faire le même jugement du syllogisme suivant.

L'homme est vn animal,

Le lion n'est pas vn homme,

Donc le lion n'est pas vn animal.

On void clairement que le mot d'animal, qui est le grand terme du syllogisme precedant, est pris particulierement dans la majeure, puis qu'il en est l'attribut, & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulierement.

On connoît aussi tres facilement que l'animal est pris vniverselement dans la conclusion, puis qu'il en est l'attribut, & que l'attribut d'une proposition négative est pris vniverselement.

Comme le mot d'animal est pris particulierement dans la majeure & vniverselement dans la conclusion du syllogisme precedant, il est certain qu'il

est faus, car quoi que le lion ne soit pas vn homme, il ne faut pas pourtant l'ôter du nombre des animaux, parce que l'animal a plus d'étendue que l'homme.

En sixième lieu, le petit terme doit être pris de la même façon dans la conclusion & dans la mineure, car le rapport qu'il a avec le grand terme dans la conclusion répond à celui qu'il a avec le moien dans la mineure.

Puis que le petit terme doit être pris d'une même façon dans la conclusion & dans la mineure, on se trompe quand on le prend vniuersellement dans la conclusion, après l'avoir pris particulièrement dans la mineure, d'où vient que la consequence du syllogisme suivant est fausse.

Toute vertu est louable,

Toute vertu est vne qualité,

Donc toute qualité est louable.

Il est certain que le mot de qualité, qui est le petit terme du syllogisme précédent, est pris particulièrement dans la mineure, puisqu'il en est l'attribut, & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement selon la

premiere règle qui a été établie auparavant.

On connoît aussi tres facilement que le mot de qualité est pris universellement dans la conclusion.

Puis que le mot de qualité est pris particulièrement dans la mineure & universellement dans la conclusion du syllogisme precedent, il faut assurer qu'il est faux. Car bien que toute vertu soit louable & qu'elle soit du nombre des qualités, il ne faut point conclure que toute qualité soit louable.

Pour avoir vne parfaite connoissance des deux règles precedantes, il faut savoir que la conclusion d'un parfait syllogisme est contenue dans ses deux premieres propositions, comme nous montrerons quand nous prouverons qu'on ne peut tirer vne conclusion fautive de deux propositions veritables.

Comme les deux premieres propositions d'un parfait syllogisme en contiennent la conclusion, on tombe dans l'erreur quand on prend le grand ou le petit terme universellement dans la conclusion, après les avoir pris particuliere-

ment dans les deux premières propositions, car le moins général ne contient pas le plus général, comme quelqu'habitude ne contient pas toute habitude.

En septième lieu, le moyen doit être pris dans toute son étendue dans la majeure ou dans la mineure. Car puis que nous ne devons prendre qu'un même moyen pour conjindre ou pour séparer les deux extrêmes d'une conclusion, il est certain que nous devons le prendre universellement dans l'une ou dans l'autre des deux premières propositions du syllogisme, parce qu'il ne seroit pas pris pour une même chose, s'il étoit pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure, d'où vient que la conséquence du syllogisme suivant est fautive.

Quelque vertu modere la crainte que les perils peuvent exciter dans notre ame,

La justice est une vertu,

Donc la justice modere la crainte que les perils peuvent exciter dans notre ame.

Le mot de vertu, qui est le moyen de

syllogisme precedant, est pris particulièrement dans la majeure, puis que cette particule, quelque, le precede.

Le même mot de vertu est aussi pris particulièrement dans la mineure, puis qu'il en est l'attribut, & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement.

Comme le mot de vertu est pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure, il n'est pas pris pour une même chose dans les deux premières propositions du syllogisme precedant, c'est pourquoi il en faut nier la consequence. Car bien que quelque vertu modere la crainte des perils, & que la justice soit du nombre des vertus, il ne faut pas conclure que la justice modere la crainte que les perils peuvent exciter dans notre ame.

Il faut faire le même jugement du syllogisme suivant.

Toute vertu est une habitude,

Le vice est une habitude,

Donc le vice est une vertu.

Le mot d'habitude, qui est le moien du syllogisme precedant, est pris particulièrement.

culièrement dans la majeure & dans la mineure, puis qu'il est l'attribut de l'une & de l'autre de ces deux propositions, & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement.

Comme le mot d'habitude est pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure, il n'est pas pris pour une même chose dans les deux premières propositions du syllogisme précédant, c'est pourquoi il en faut nier la conséquence, car bien que la vertu soit une habitude, & que le vice soit aussi du nombre des habitudes, il ne faut pas conclure que le vice soit une vertu.

Il est vrai que le moien est l'attribut de la majeure & de la mineure dans la seconde figure, toutefois il est pris universellement dans l'une ou dans l'autre de ces propositions, car l'attribut d'une proposition négative est pris universellement, & l'une des deux premières propositions des syllogismes de la seconde figure doit être négative, comme nous montrerons quand nous établirons le principe qu'il faut suivre pour y bien raisonner.

Enfin le moien ne doit entrer, ni entierement, ni en partie dans la conclusion, car il s'y rencontreroit, ou avec le grand terme, & en cette façon la conclusion ne seroit point diferante de la majeure, ou avec le petit terme, & en cette maniere la conclusion ne seroit point diferante de la mineure.

Comme la conclusion du syllogisme est diferante de ses deus premieres propositions, il est certain que le moien n'y doit pas être reçu entierement.

Si nous en considerons l'usage, nous connoissons qu'aucune de ses parties ne doit être reçue dans la conclusion, car l'usage du moien, c'est à dire, de la raison que nous inventons pour prouver qu'une chose convient à une autre, ou qu'elle ne lui convient pas, est d'être appliqué au grand terme dans la majeure & au petit terme dans la mineure, pour nous faire connoître que le grand terme convient au petit, ou qu'il lui repugne.

Les verités precedantes prouvent clairement, que la conclusion contient le grand & le petit terme, & que le moien

n'y doit être reçu, ni entièrement, ni en partie, d'où vient que la conséquence du syllogisme suivant est fausse.

La vertu est diférente de la passion,

Le desir n'est pas diférant de la passion,

Donc le desir n'est point diférant de la vertu.

Ce syllogisme est faus, à cause qu'une partie du moien est reçue dans la conclusion; mais pour le rendre parfait il faut conclure que le desir n'est pas une vertu.

Ce n'est pas assés d'avoir expliqué les règles qui regardent les termes du syllogisme; il en faut encore découvrir l'ordre, pour montrer qu'il suffit de suivre les huit règles précédentes pour éviter les erreurs qui viennent des termes qui composent le syllogisme.

Comme la methode dispositive nous oblige à commencer par les choses générales, les trois premières règles, qui regardent les termes en général, doivent précéder les cinq dernières, qui les regardent en particulier.

Les termes peuvent être considérés,

ou à l'égard des propositions, ou à l'égard du syllogisme.

Celui qui sçait que les propositions sont la matiere du syllogisme juge facilement que les deus premieres régles, qui conviennent aus termes par raport aus propositions, doivent preceder la troisiéme, qui leur convient par raport au syllogisme.

Puis que l'affirmation, qui represente l'être, precede la négation, qui represente le non-être, la premiere règle qui nous apprend que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, doit preceder la seconde, qui nous enseigne que l'attribut d'une proposition négative est pris universellement.

Les trois régles qui conviennent au grand & au petit terme doivent preceder celles qui apartiennent au moien.

Il est vrai que le moien est le principal des trois termes qui composent le syllogisme, mais le grand & le petit terme le precedent, car nous l'inventons pour les rejoindre, ou pour les séparer.

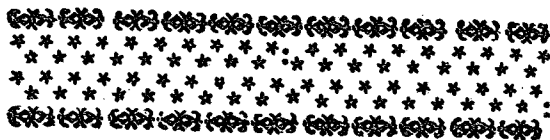
Enfin pour découvrir l'ordre des deus

dernieres régles, il faut sçavoir que les propositions, qui sont les principes de la conclusion, la precedent.

Comme les propositions precedent la conclusion, le raport que le moïen peut avoir avec les propositions precede celui qu'il peut avoir avec la conclusion, c'est pourquoi la septième règle, qui nous apprend que le moïen doit être pris dans toute son étendue dans la majeure ou dans la mineure, doit precéder la dernière, qui nous fait connoître que le moïen ne doit point être reçu dans la conclusion.

Après avoir expliqué & disposé par ordre les régles qui conviennent aux termes, il faut établir celles qui apartiennent aux deus premieres propositions du syllogisme.





Des règles qui regardent les deux premières propositions du syllogisme.

CHAPITRE VIII.



ON se trompe souvent quand on fait vne proposition vniuersele qui doit être particuliere, ou quand on fait vne proposition particuliere qui doit être vniuersele. On tombe aussi dans l'erreur quand on fait vne proposition affirmative qui doit être négative, ou quand on fait vne proposition négative qui doit être affirmative.

Pour éviter toutes ces erreurs, il faut bien disposer les deux premières propositions du syllogisme, selon leur quantité, leur affirmation & leur négation.

Puis que les deux premières propositions du syllogisme doivent être bien disposées, selon leur quantité, leur afir-

mation & leur négation , deus règles sont nécessaires pour éviter les fautes que nous y pouvons faire.

Premierement, deus propositions particulieres ne peuvent être les principes d'un parfait syllogisme.

En second lieu, deus propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable.

Pour montrer qu'il fust de suivre les deus règles precedantes pour éviter les fautes que nous pouvons faire dans la disposition des deus premieres propositions du syllogisme, il faut considerer qu'elles peuvent être, ou univérseles, ou particulieres, ou que l'une peut être univérsele & l'autre particuliere.

Les deus premieres propositions d'un parfait syllogisme peuvent être univérseles, en la maniere suivante.

Toute vertu est loüable,

Toute vertu est une habitude,

Donc quelque habitude est loüable.

On fait aussi un parfait syllogisme, quand l'une de ses deus premieres propositions est univérsele & que l'autre est particuliere, en la maniere suivante.

Toute vertu est louable,

Quelque habitude est vne vertu,

Donc quelque habitude est louable.

Quand nous établirons les fondemens de chaque figure, nous montrerons que les deux dispositions precedentes sont toujours bonnes. Mais il ne faut pas faire le même jugement de deux propositions particulieres, parce qu'elles ne peuvent être les principes d'un parfait syllogisme, d'où vient qu'il faut suivre la consequence du syllogisme suivant.

Quelque habitude est louable,

Quelque habitude nous incite à ravir le bien d'autrui,

Donc quelque chose qui nous incite à ravir le bien d'autrui est louable.

La règle qui nous apprend que le syllogisme ne doit être composé que de trois termes nous fait connoître que les deux premieres propositions ne doivent pas être particulieres, car si elles étoient particulieres, le syllogisme seroit composé de quatre termes, à cause que le moyen dans la premiere & dans la troisième figure seroit pris particulierement

dans la majeure & dans la mineure, & que dans la seconde figure le grand terme seroit pris particulièrement dans la majeure, & vniuerselement dans la conclusion.

Si les deux premières propositions des syllogismes de la première figure étoient particulieres, le moïen seroit pris particulièrement dans la majeure, parce qu'il en est le sujet.

On le prendroit aussi particulièrement dans la mineure, car l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement & dans la première figure le moïen est l'attribut de la mineure, qui doit être affirmative, comme nous montrerons quand nous établirons les principes qu'il faut suivre pour y bien raisonner.

Quand le moïen est pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure, il n'est pas pris pour une même chose dans l'une & dans l'autre de ces deux propositions, c'est pourquoi le syllogisme qui en provient étant composé de quatre termes n'est pas véritable, d'où vient que la conséquence du syllogis-

me suivant est fausse.

Quelque qualité est sensible,

Quelque vertu est vne qualité,

Donc quelque vertu est sensible.

Si les deus premieres propositions des syllogismes de la troisieme figure étoient particulieres, le moien seroit pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure, parce qu'il est le sujet de l'une & de l'autre de ces deus propositions, d'où vient que la consequence du syllogisme suivant est fausse.

Quelque habitude est loüable,

Quelqu'habitude détruit la perfection de la volonté,

Donc quelque chose qui détruit la perfection de la volonté est loüable.

Enfin si les deus premieres propositions des syllogismes de la seconde figure étoient particulieres, le grand terme étant le sujet de la majeure y seroit pris particulièrement & vniuersellement dans la conclusion, car l'attribut d'une proposition négative est pris vniuersellement, & le grand terme est l'attribut de la conclusion, qui doit être négative

dans la seconde figure , comme nous montrerons quand nous établirons le principe qu'il faut suivre pour y bien raisonner.

Quand le grand terme est pris particulièrement dans la majeure & universellement dans la conclusion , il n'est pas pris pour vne même chose dans l'une & dans l'autre de ces deux propositions, c'est pourquoi il faut nier la conséquence du syllogisme suivant.

¶ Quelque qualité est louable,

Quelqu'habitude n'est pas louable,

Donc quelque'habitude n'est pas vne qualité.

Les deux premières propositions du syllogisme peuvent être disposées en trois façons , selon leur affirmation & leur négation , car ou ces deux propositions sont affirmatives , ou l'une & l'autre sont négatives , ou l'une est affirmative & l'autre est négative.

Les deux premières propositions des syllogismes de la première figure peuvent être affirmatives , en la manière suivante.

Toute vertu est louable,

La justice est vne vertu,
Donc la justice est loüable.

Les deus premieres propositions des syllogismes de la troisieme figure peuvent aussi être affirmatives, en la maniere suivante.

Toute vertu est loüable,
Toute vertu est vne habitude,
Donc quelque habitude est loüable.

L'une des deus premieres propositions doit être affirmative & l'autre doit être négative dans les syllogismes de la seconde figure, en la maniere suivante.

Toute vertu est loüable,
Le vice n'est pas loüable,
Donc le vice n'est pas vne vertu.

Quand nous établirons les fondemens de chaque figure, nous montrerons que les dispositions precedantes sont toujours bonnes. Mais il ne faut pas faire le même jugement de deus propositions négatives, parce qu'elles ne peuvent être les principes d'un parfait syllogisme, d'où vient qu'il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

La vertu n'est pas vne faculté,

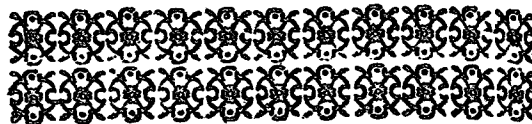
La volonté n'est pas vne vertu,
Donc la volonté n'est pas vne faculté.

Pour montrer clairement que deus propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion véritable, il faut considérer que si la majeure & la mineure sont négatives, le moien repugne au grand & au petit terme.

Comme nous ne pouvons sçavoir si deus choses sont égales ou inégales, par vne mesure qui n'est égale, ni à l'une ni à l'autre, il est aussi tres évident que nous ne pouvons découvrir si le grand & le petit terme conviennent ensemble, ou s'ils sont incompatibles, quand nous prenons vn moien qui repugne à l'un & à l'autre.

Après avoir établi les règles qui regardent les deus premieres propositions du syllogisme, il faut expliquer celles qui regardent sa conclusion.





*Des regles qui regardent la conclusion
du Syllogisme.*

CHAPITRE IX.



L faut établir quatre règles
pour la conclusion du syllo-
gisme.

Premierement , on ne doit
point metre dans la conclusion ce qui
n'a pas été reçu dans les deus premieres
propositions.

En second lieu , on ne peut bien tirer
vne conclusion faulſe de deus propoſi-
tions veritables , lors qu'elles ſont bien
diſpoſées.

En troiſième lieu , on peut tirer vne
conclusion veritable de deus propoſi-
tions faulſes.

Enfin , la conclusion du ſyllogiſme
doit ſuivre la plus foible de ſes deus
premieres propositions.

Pour bien connoître la verité des règles precedantes, il faut examiner ce qui doit être contenu dans vne conclusion, & de quelles propositions elle doit être tirée.

Premierement, ce qui n'a point été mesure dans les deus premieres propositions du syllogisme ne doit être reçu dans sa conclusion, car nous ne pouvons montrer que deus choses conviennent ensemble, ou qu'elles sont incompatibles, que lors qu'elles ont été jointes, ou séparées dans les propositions, c'est pourquoi il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Toute habitude est vne qualité,

Toute science est vne habitude,

Donc toute science est vne qualité naturelle.

Il est vrai que la science est vne qualité, mais il ne faut pas assurer qu'elle soit vne qualité naturelle, d'où vient que le syllogisme precedant est faus, à cause qu'une chose qui n'a point été reçuë dans les deus premieres propositions se rencontre dans sa conclusion.

En second lieu, on ne peut bien tirer

une conclusion fautive de deux propositions véritables, lors qu'elles sont bien disposées, car on ne doit pas assurer & nier une même chose d'une même chose, à l'égard de toutes choses semblables.

Si de ces deux propositions, tout homme est un animal, Pierre est un homme, on tiroit cette conclusion, Pierre n'est pas un animal, on tomberoit dans une évidente contradiction, car on diroit dans la conclusion que Pierre n'est pas un animal, après avoir fait connoître dans les propositions qu'il est du nombre des animaux.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut considérer que celui qui soutient que l'animal convient à tout homme, & que Pierre est un homme, demeure aussi d'accord que Pierre est un animal, car ce qui convient universellement au plus général convient aussi au moins général, comme ce qui convient universellement à l'homme convient aussi à Pierre, à Paul, & aux autres individus de la nature humaine.

Les

Les verités precedantes nous enseignent, que le syllogisme en général est fondé sur le premier principe de connoissance, c'est à dire, que lors que deus propositions veritables sont bien disposées, elles produisent nécessairement vne conclusion veritable, à cause qu'il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas, à l'égard de toutes choses semblables.

Puis qu'on ne peut bien tirer vne conclusion fausse de deus propositions veritables, si la conclusion de quelque syllogisme est fausse, il faut nécessairement, ou que l'une de ses deus premieres propositions soit fausse, ou qu'il s'éloigne de quelque règle qu'il faut suivre pour bien raisonner.

En troisième lieu, on peut tirer vne conclusion veritable de deus propositions fausses, en la maniere suivante,

Toute faculté est vne habitude,

Toute science est vne faculté,

Donc toute science est vne habitude.

Il faut remarquer que le syllogisme precedant montre que la science est vne habitude, mais qu'il ne montre pas pour

quoi elle est du nombre des habitudes, c'est à dire, que la verité de sa conclusion vient de sa forme & non pas de sa matiere.

Enfin, la conclusion du syllogisme doit suivre la plus foible de ses deux premieres propositions, c'est à dire, que si l'une est univérsele & l'autre particuliere, la conclusion doit être particuliere; & si l'une est affirmative & l'autre négative, la conclusion doit être négative.

Les régles générales qui regardent les termes du syllogisme & celles qui sont propres à chaque figure, que nous établirons dans les Chapitres suivans, nous enseignent que si l'une des deux premieres propositions du syllogisme est univérsele & l'autre particuliere, sa conclusion doit être particuliere. Car comme la majeure des syllogismes de la premiere figure doit être univérsele, si leur mineure est particuliere, le petit terme qui en est le sujet, y est pris particulièrement; il est donc nécessaire que leur conclusion soit aussi particuliere, afin que le petit terme, qui en est le sujet, y soit pris de la même façon que dans la

mineure, d'où vient que le syllogisme suivant est faux.

Tout vice est blâmable,

Quelque qualité est vn vice,

Donc toute qualité est blâmable.

Ce syllogisme est faux, à cause que le mot de qualité, qui en est le petit terme, est pris particulièrement dans la mineure, & vniuerselement dans la conclusion.

Il faut dire la même chose des syllogismes de la seconde figure. Car comme leur majeure doit être vniuersele, si leur mineure est particuliere, le petit terme, qui en est le sujet, y est pris particulièrement; il faut donc que leur conclusion soit aussi particuliere, afin que le petit terme, qui en est le sujet, y soit pris de la même façon que dans la mineure, c'est pourquoi le syllogisme suivant est faux.

Toute vertu est louable,

Quelque qualité n'est pas louable,

Donc nulle qualité n'est vne vertu.

Ce syllogisme est faux, parce que le mot de qualité, qui en est le petit terme, est pris particulièrement dans la mineure & vniuerselement dans la conclusion, contre la règle générale qui nous apprend

que le petit terme doit être pris d'une même façon dans la mineure & dans la conclusion.

Les fondemens de la troisième figure nous feront connoître, que la mineure des syllogismes que nous y devons faire doit être affirmative, & que par ce moyen le petit terme, qui en est l'attribut, y est pris particulièrement; il faut donc que leur conclusion soit particulière, afin que le petit terme, qui en est le sujet, y soit pris de la même façon que dans la mineure, c'est pourquoi le syllogisme suivant est faux.

Quelqu'habitude est louable,

Toute habitude est une qualité,

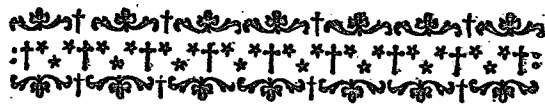
Donc toute qualité est louable.

Ce syllogisme est faux, parce que le mot de qualité, qui en est le petit terme, est pris particulièrement dans la mineure & universellement dans la conclusion.

Si l'une des deux premières propositions du syllogisme est affirmative & l'autre négative, la conclusion doit être négative; car si le moyen ne convient pas à l'une des extrêmes, elles doivent être

séparées dans la conclusion.

Après avoir expliqué & disposé par ordre les règles qui sont communes à toutes les figures, il faut établir celles qui sont propres à chaque figure.



Des règles qu'il faut suivre pour bien raisonner dans la première figure.

CHAPITRE X.

POUR sçavoir quelles règles nous devons suivre pour bien raisonner dans la première figure, il faut supposer que les syllogismes que nous y pouvons faire sont, ou affirmatifs, ou négatifs.

Il faut découvrir le fondement des uns & celui des autres.

On exprime le fondement des syllogismes affirmatifs de la première figure, quand on assure que ce qui est attribué universellement au conséquent doit

A a iij

être attribué à l'antecedant.

Pour expliquer clairement le principe precedant , il faut dire que ce qui est attribué vniverselement au plus général doit être attribué au moins général, comme ce qui est attribué vniverselement à l'animal doit être attribué à l'homme.

On peut encore expliquer plus clairement le fondement des syllogismes affirmatifs de la premiere figure, en la maniere suivante.

Lors qu'une premiere chose est attribuée vniverselement à une seconde, & que la seconde est attribuée à une troisieme, la premiere doit être attribuée à la troisieme, comme si nous considerons ces trois termes, Animal, Homme, Pierre, nous trouverons que le premier peut être attribué vniverselement au second, que le second convient au troisieme, & que le premier doit être attribué au troisieme, pour faire le syllogisme suivant.

Tout homme est vn animal,

Pierre est vn homme,

Donc Pierre est vn animal.

Le premier des trois termes qu'il faut

prendre pour faire vn syllogisme affirmatif dans la premiere figure est plus général que le second, & le second est plus général que le troisième, d'où vient que nous donnons le nom de grand terme au premier, que le second reçoit le nom de moïen & que nous donnons le nom de petit terme au troisième.

Le grand terme est attribué vniuerselement au moïen dans la majeure, le moïen convient au petit terme dans la mineure & le grand terme est attribué au petit dans la conclusion.

Les verités precedantes prouvent clairement, que pour connoître la disposition des trois termes dans la premiere figure, il faut expliquer le fondement des syllogismes affirmatifs qu'on y peut faire, en la maniere suivante.

Quand le grand terme convient vniuerselement au moïen dans la majeure; & que le moïen convient au petit terme dans la mineure, le grand terme convient au petit terme dans la conclusion; comme puis que l'habitude convient vniuerselement à la vertu, & que la vertu convient à la temperance, l'habitu-

de convient à la temperance, c'est pour-
quoi le syllogisme suivant est verita-
ble.

Toute vertu est vne habitude,

La temperance est vne vertu,

Donc la temperance est vne habitude,

On exprime le fondement des syllo-
gismes négatifs de la premiere figure,
quand on assure que ce qui repugne uni-
verselement au consequant repugne à
l'antecedant.

Pour expliquer clairement le principe
precedant, il faut dire que ce qui repu-
gne universelement au plus général re-
pugne à son inferieur, comme ce qui re-
pugne universelement à l'animal repu-
gne à l'homme.

On peut encore expliquer plus claire-
ment le fondement des syllogismes né-
gatifs de la premiere figure, en la ma-
niere suivante.

Lors qu'une premiere chose repugne
universelement à une seconde, & que
la seconde convient à une troisieme, la
premiere repugne à la troisieme, com-
me si nous considerons ces trois termes,
Immortel, Animal, Homme, nous
trouverons

trouverons que le premier repugne universellement au second, que le second convient au troisième & que le premier repugne au troisième dans le syllogisme suivant.

Nul animal n'est immortel,

Tout homme est un animal,

Donc nul homme n'est immortel.

Le premier des trois termes qu'il faut prendre pour faire un syllogisme négatif dans la première figure repugne universellement au second, & le second est plus général que le troisième.

Nous donnons le nom de grand terme au premier, le second reçoit le nom de moyen & nous donnons le nom de petit terme au troisième.

Le grand terme repugne universellement au moyen dans la majeure, le moyen convient au petit terme dans la mineure & le grand terme repugne au petit terme dans la conclusion.

Les vérités précédentes nous enseignent, que pour connaître la disposition des trois termes dans la première figure, il faut expliquer le fondement des syllogismes négatifs qu'on y peut.

Bb

faire, en la maniere suivante.

Quand le grand terme repugne universellement au moien de la majeure, & que le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme repugne au petit terme dans la conclusion, comme puis que le vice repugne universellement à la vertu, & que la vertu convient à la justice, le vice repugne à la justice, c'est pourquoy le syllogisme suivant est veritable.

Nullle vertu n'est vn vice,

La justice est vne vertu,

Done la justice n'est pas vn vice,

Les deus fondemens de la premiere figure nous decouvrent quatre choses, qui nous font connoître de quelle maniere nous y devons raisonner.

Premierement, la majeure des syllogismes de la premiere figure doit être universelle, d'où vient qu'il faut nier la consequence du syllogisme suivant,

Quelqu'habitude est loüable,

L'intemperance est vne habitude,

Done l'intemperance est loüable.

Pour decouvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il

est dans la première figure, parce que le mot d'habitude, qui en est le moien, est le sujet de la majeure & l'attribut de mineure.

Puis que le syllogisme précédant est dans la première figure, & que sa majeure est particulière, il en faut nier la conséquence, parce que la majeure des syllogismes de la première figure doit être universelle.

La preuve de cette vérité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou des fondemens de la première figure.

Si la majeure des syllogismes de la première figure étoit particulière, ils seroient composés de quatre termes, contre la règle générale qui nous enseigne qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut sçavoir que dans la première figure le moien est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure, que la mineure de cette figure doit être affirmative, comme nous montrerons en ce Chapitre: & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement.

Les verités precedantes prouvent clairement, que si la majeure des syllogismes de la premiere figure étoit particuliere ils seroient composés de quatre termes, car le moien seroit pris particulièrement dans la majeure, puis qu'il en doit être le sujet.

Il seroit aussi pris particulièrement dans la mineure, puis qu'il est l'attribut de cette proposition, qui doit être affirmative dans la premiere figure, & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, c'est pourquoi il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Quelque qualité est sensible,

La science est vne qualité,

Donc la science est sensible.

On void clairement que le syllogisme precedant est composé de quatre termes, car le mot de qualité, qui en est le moien, étant pris particulièrement dans la majeure & dans la mineure n'est pas pris pour vne même chose dans l'une & dans l'autre de ces deux propositions.

Bien que l'odeur & quelques autres qualités soient sensibles, il ne faut pas

conclure, que la science, qui est une qualité, soit sensible.

Les fondemens de la première figure prouvent aussi, que la majeure doit être universelle, car les syllogismes que nous y pouvons faire sont, ou affirmatifs, ou négatifs.

Les syllogismes affirmatifs de la première figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le grand terme convient universellement au moien dans la majeure, & que le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme convient au petit terme dans la conclusion.

Les syllogismes négatifs de la première figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le grand terme repugne universellement au moien dans la majeure, & que le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme repugne au petit terme dans la conclusion.

Les fondemens précédans nous enseignent, que le grand terme est attribué universellement au moien dans la majeure des syllogismes affirmatifs de la pre-

mière figure, & qu'il repugne vniverselement au moien dans la majeure des syllogismes négatifs de la même figure, c'est pourquoi leur majeure doit être vniverselle.

Pour connoître clairement qu'il est nécessaire que le grand terme soit attribué vniverselement, ou qu'il repugne vniverselement au moien dans la majeure des syllogismes de la première figure, il faut sçavoir que ce qui convient vniverselement au plus général convient à tous ses inférieurs, comme ce qui convient vniverselement à l'homme convient à Pierre, d'où vient que le syllogisme suivant est véritable.

Tout homme est vn animal,

Pierre est vn homme,

Donc Pierre est vn animal.

Ce qui repugne vniverselement au plus général repugne aussi à tous ses inférieurs, comme ce qui repugne vniverselement à l'homme repugne à Pierre, d'où vient que le syllogisme suivant est véritable.

Nul homme n'est immortel,

Pierre est vn homme.

Donc Pierre n'est pas immortel.

Ce qui convient particulièrement au plus général ne convient pas à tous les inférieurs, comme ce qui convient à quelque habitude ne convient pas à toutes les qualités qui sont du nombre des habitudes, c'est pourquoi il faut nier la conséquence du syllogisme suivant.

Quelqu'habitude nous porte aux plaisirs qui nous sont communs avec les bestes.

La temperance est vne habitude,

Donc la temperance nous porte aux plaisirs qui nous sont communs avec les bestes.

Enfin ce qui repugne particulièrement au plus général ne repugne pas à tous les inférieurs, comme ce qui repugne à quelque habitude ne repugne pas à toutes les qualités qui sont du nombre des habitudes, d'où vient que la conséquence du syllogisme suivant est fausse.

Quelqu'habitude n'est pas louable,

La vaillance est vne habitude,

Donc la vaillance n'est pas louable.

Toutes les verités precedantes prouvent clairement, que la majeure des

syllogismes de la premiere figure doit être vniverselle.

En second lieu, la mineure des syllogismes de la même figure doit être affirmative, c'est pourquoi la conséquence du syllogisme suivant est fausse.

L'homme est vn animal,

Le lion n'est pas vn homme,

Donc le lion n'est pas vn animal.

Pour découvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il est dans la premiere figure, parce que le mot d'homme, qui en est le moien, est le sujet de la majeure & l'attribut de la mineure.

Puis que le syllogisme precedant est dans la premiere figure, & que sa mineure est négative, il en faut nier la conséquence, parce que la mineure des syllogismes de la premiere figure doit être affirmative.

La preuve de cette verité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou des fondemens de la premiere figure.

Si la mineure des syllogismes de la premiere figure étoit négative, ils se-

roient composés de quatre termes, contre la règle générale qui nous apprend qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut sçavoir que le grand terme, qui est l'attribut de la conclusion dans les trois figures, est aussi l'attribut de la majeure dans la première figure, que deux propositions négatives ne peuvent être les principes d'un parfait syllogisme, que la conclusion fait la plus faible des deux premières propositions du syllogisme, que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, que l'attribut d'une proposition négative est pris universellement & que le grand terme doit être pris d'une même façon dans la majeure & dans la conclusion.

Les règles précédentes, qui ont été expliquées auparavant, prouvent clairement que si la mineure des syllogismes de la première figure étoit négative, ils seroient composés de quatre termes, parce que le grand terme seroit pris particulièrement dans la majeure

& vniverſellement dans la conelution,
Car comme deus propoſitions négatives
ne peuvent être les principes d'un par-
fait ſyllogiſme, ſi la mineure des ſyllo-
giſmes de la premiere figure étoit nég-
ative, leur majeure ſeroit affirmative, &
par ce moien le grand terme, qui en eſt
l'attribut, y ſeroit pris particulièrement.

On le prendroit vniverſellement dans
la conelution. Car puis que la conclu-
ſion ſuit la plus foible des deus premie-
res propoſitions du ſyllogiſme, ſi la mi-
neure des ſyllogiſmes de la premiere fi-
gure étoit négative, leur conelution ſe-
roit auſſi négative, & par ce moien le
grand terme, qui en eſt l'attribut, y ſeroit
pris vniverſellement, c'eſt pourquoy il
faut nier la conſequence du ſyllogiſme
ſuivant.

Toute quantité eſt vn accidant,

La ſcience n'eſt pas vne quantité,

Donc la ſcience n'eſt pas vn accidant.

Le ſyllogiſme precedant eſt compo-
ſé de quatre termes, car le mot d'acci-
dant, qui en eſt le grand terme, n'eſt pas
pris d'une même façon dans la majeure
& dans la mineure, puis qu'il eſt pris

particulièrement dans la majeure & universellement dans la conclusion.

Bien que la science ne soit pas une quantité, il ne faut pas l'ôter du nombre des accidans, parce que la quantité a moins d'étendue que l'accidant.

Les fondemens de la première figure prouvent aussi, que la mineure des syllogismes que nous y pouvons faire doit être affirmative. Car comme nous avons dit auparavant les syllogismes que nous y pouvons faire sont, ou affirmatifs, ou négatifs.

Les syllogismes affirmatifs de la première figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le grand terme convient universellement au moien dans la majeure & que le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme convient au petit terme dans la conclusion.

Les syllogismes négatifs de la première figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le terme repugne universellement au moien dans la majeure, & que

le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme repugne au petit terme dans la conclusion.

Les fondemens precedans nous enseignent, que le moien convient toujours au petit terme dans la mineure des syllogismes de la premiere figure, c'est pourquoi elle doit être affirmative.

On peut dire qu'on peut exprimer le fondement des syllogismes de la premiere figure d'une façon qui montre que leur mineure peut être négative, car si une premiere chose est égale à une seconde, & que la seconde ne soit pas égale à une troisieme, il est certain que la premiere n'est pas égale à la troisieme. Il semble aussi que nous puissions exprimer le fondement des syllogismes négatifs de la premiere figure, en la maniere suivante.

Quand le grand terme convient universellement au moien dans la majeure, & que le moien repugne au petit terme dans la mineure, le grand terme repugne au petit terme dans la conclusion, d'où vient que le syllogisme suivant, dont la mineure est négative, parét veritable.

Toute vertu est louable,
Nul vice n'est vne vertu,
Donc nul vice n'est louable.

Le consequant du syllogisme precedent est veritable, mais sa consequence est mal tirée.

Il est vrai que le vice n'est pas louable; mais celui qui soutient qu'il n'est pas louable, parce qu'il n'est pas du nombre des vertus ne prend pas vne bonne raison pour établir son sentiment, car toute vertu est louable, mais tout ce qui est louable n'est pas vne vertu.

Comme ce qui est louable a plus d'étendue que la vertu, il ne faut pas conclure qu'une chose ne soit pas louable, à cause qu'elle n'est pas vne vertu, comme bien qu'une chose ne soit pas un homme, il ne faut pas l'ôter du nombre des animaux, & quoi qu'une chose ne soit pas vne science, il ne faut pas l'ôter du nombre des habitudes, c'est pourquoi il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Toute science est vne habitude,
La temperance n'est pas vne science,

Donc la tempérance n'est pas vne habitude.

Celui qui sçait que la négation d'une chose moins générale ne peut servir de principe pour nier vne chose plus générale juge facilement que la mineure dans la premiere figure ne doit pas être négative, car si elle étoit négative, en niant le moins général on nieroit le plus général.

On peut connoître cette verité par la disposition des termes de la premiere figure. Car puis que le moien est le sujet de la majeure, le grand terme en est l'attribut, & comme le grand terme est plus général que le moien, si la mineure de la premiere figure étoit négative, on ôteroit le moien, qui en est l'attribut, à vne chose, pour lui ôter le grand terme dans la conclusion, & par ce moien en niant le moins général on nieroit le plus général, d'où vient que la fausseté du syllogisme suivant est tres évidente.

Tout homme est vn animal,

Le lion n'est pas vn homme,

Donc le lion n'est pas vn animal.

En troisieme lieu, la premiere figure

peut servir pour établir toutes sortes de conclusions, c'est pourquoi elle surpasse les autres figures par son étendue, car toutes les conclusions de la seconde figure sont négatives, & celles de la troisième figure sont particulières, comme nous montrerons quand nous établirons les principes qu'il faut suivre pour y bien raisonner.

Enfin nous ne pouvons faire que quatre sortes de bons raisonnemens dans la première figure, qui sont exprimés par ces quatre mos artificiels, Barbara, Darii, Celarent, Ferio.

La preuve de cette vérité peut être facilement tirée des choses que nous avons dites auparavant. Car comme la majeure des syllogismes de la première figure doit être universelle, & que leur mineure doit être affirmative, il est certain que nous n'y pouvons faire que quatre sortes de bons raisonnemens. Car puis que la majeure des syllogismes de la première figure doit être universelle, elle ne peut être différente qu'en deux manières, parce qu'elle doit être, ou universelle affirmative, ou universelle négative.

Lors que la majeure des syllogismes de la premiere figure est vniuerselle affirmative, nous n'y pouvons bien raisonner qu'en deux façons. Car comme la mineure des syllogismes de la premiere figure doit être affirmative, elle peut être, ou vniuerselle affirmative, d'où vient la premiere disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est représentée par ce mot artificiel, Barbara, ou particuliere affirmative, d'où vient la seconde disposition des propositions des syllogismes de la même figure, qui est représentée par ce mot, Darij.

Quand la majeure des syllogismes de la premiere figure est vniuerselle négative, nous n'y pouvons bien raisonner qu'en deux manieres. Car comme la mineure des syllogismes de la premiere figure doit être affirmative, elle peut être, ou vniuerselle affirmative, d'où vient la troisieme disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est exprimée par ce mot, Celarent, ou particuliere affirmative, d'où vient la quatrième disposition, qui est représentée

téc

rée par ce mot, Ferio.

Il faut faire des syllogismes selon les quatre dispositions précédentes, pour montrer de quelle manière on doit raisonner dans la première figure.

Bar- Toute vertu est louable,
ba- Toute justice est une vertu,
ra. Donc toute justice est louable.

Da- Tout homme est un animal,
ri- Pierre est un homme,
j. Donc Pierre est un animal.

Ce- Nul animal n'est immortel,
la- Tout homme est un animal,
rent. Donc nul homme n'est immor-
tel.

Fe- Nul vice n'est louable,
ri- Quelque qualité est un vice.
o. Donc quelque qualité n'est pas
louable.

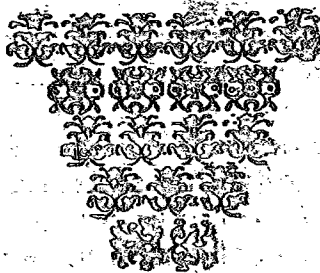
Pour répondre à quelques difficultés qu'on pourroit faire contre les dispositions précédentes, il faut remarquer qu'il est aussi infallible de faire la mineure des syllogismes de la première figure sin-

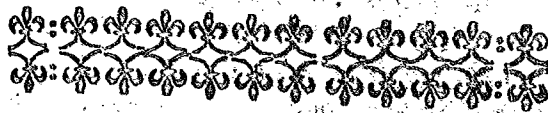
guliere, que de la faire particuliere, comme si nous prenons vn genre, vne de ses especes & vn individu de la même espece pour les trois termes d'un syllogisme; nous raisonnerons parfaitement dans la premiere figure, car vn genre convient vniuersellement à ses especes, & les especes d'un genre conviennent nécessairement à leurs individus, comme puis que l'animal convient vniuersellement à l'homme, & que l'homme convient à Pierre, nous pouvons montrer infailliblement que l'animal convient à Pierre, par le syllogisme suivant.

Tout homme est vn animal.

Pierre est vn homme,

Donc Pierre est vn animal.





*Des règles qu'il faut suivre pour bien
raisonner dans la seconde Figure.*

CHAPITRE XI.



IL ne faut pas discourir de la seconde figure comme de la première. Car puis que tous les syllogismes de la seconde figure sont négatifs, comme nous montrerons en ce Chapitre, on n'y doit établir qu'un fondement, qui doit être exprimé en la manière suivante.

Si l'on ôte à quelque chose le conséquent, on doit lui ôter l'antecedant, c'est à dire, qu'on peut tirer la négation d'une chose moins générale de la négation de celle qui est plus générale, comme si une chose n'est pas louable, elle ne peut être du nombre des vrais, d'où vient qu'on peut raisonner parfaitement dans la seconde figure, en la manière suivante.

Cc ij

Toute vertu est loüable,
Nul vice n'est loüable,
Donc nul vice n'est vne vertu.

Le fondement de la seconde figure nous decouvre quatre choses, qui nous font connoître de quelle façon nous y devons raisonner.

Premierement, la majeure des syllogismes de la seconde figure doit être vniuerselle, d'où vient qu'il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Quelqu'habitude est loüable,
L'intemperance n'est pas loüable,
Donc l'intemperance n'est pas vne habitude.

Pour decouvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il est dans la seconde figure, à cause que le mot de loüable, qui en est le moien, est l'attribut de la majeure & de la mineure.

Puis que le syllogisme precedant est dans la seconde figure, & que sa majeure est particuliere, il en faut nier la consequence, parce que la majeure des syllogismes de la seconde figure doit être vniuerselle, aussi bien que celle des syl-

logifines de la premiere figure.

La preuve de cette verité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou du fondement de la seconde figure.

Si la majeure des syllogifines de la seconde figure étoit particuliere, ils seroient composés de quatre termes, contre la règle qui nous enseigne qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir vne claire connoissance de cette verité, il faut sçavoir que le grand terme, qui est l'attribut de la conclusion dans les trois figures, est le sujet de la majeure dans la seconde figure, que l'attribut d'une proposition négative est pris universellement & que la conclusion de la seconde figure doit être négative, comme nous montrerons en ce Chapitre.

Les verités precedantes prouvent clairement, que si la majeure des syllogifines de la seconde figure étoit particuliere, ils seroient composés de quatre termes, à cause que le grand terme seroit pris particulièrement dans la ma-

jeune & vniuerſellement dans la concluſion.

Si la majeure des ſyllogiſmes de la ſeconde figure étoit particulière, le grand terme, qui en eſt le ſujet, y ſeroit pris particulièrement.

On le prendroit vniuerſellement dans la concluſion, à cauſe qu'il en eſt l'attribut, & que l'attribut d'une propoſition négative eſt pris vniuerſellement, c'eſt pourquoi il faut nier la conſequence du ſyllogiſme ſuivant.

Quelque vertu modere la colere,

La temperance ne modere pas la colere,

Donc la temperance n'eſt pas vne vertu.

Le ſyllogiſme précédant eſt compoſé de quatre termes, car le mot de vertu, qui en eſt le grand terme, n'eſt pas pris d'une même façon dans la majeure & dans la concluſion, puis qu'il eſt pris particulièrement dans la majeure & vniuerſellement dans la concluſion.

Bien que la temperance ne modere pas la colere, il ne faut pas l'ôter du nombre des vertus, puis qu'il convient

à quelque vertu seulement de s'opposer à la violence de cette passion.

Le fondement de la seconde figure prouve aussi, que la majeure des syllogismes que nous y pouvons faire doit être universelle, car il nous enseigne que nous pouvons tirer la négation d'une chose moins générale de la négation de celle qui est plus générale.

Si la majeure des syllogismes de la seconde figure étoit particulière, on tireroit la négation d'une chose plus générale de la négation de celle qui est moins générale, d'où vient que la conséquence du syllogisme suivant est fautive.

Quelque qualité s'acquiert par exercice,

La puissance naturelle ne s'acquiert pas par exercice;

Donc la puissance naturelle n'est pas une qualité.

Comme ce qui s'acquiert par exercice a moins d'étendue que la qualité, il ne faut pas ôter la puissance naturelle du nombre des qualités.

En second lieu, la mineure des syllogismes de la seconde figure peut être

vniversele ou particuliere, affirmative, ou négative. Mais quand leur majeure est négative, leur mineure doit être affirmative, selon la règle générale qui nous apprend que deux propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable.

Quand la majeure des syllogismes de la seconde figure est affirmative, leur mineure doit être négative, à cause que deux propositions affirmatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable dans la seconde figure, d'où vient qu'il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

La science est vne habitude,

La vaillance est vne habitude,

Donc la vaillance est vne science.

Pour decouvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il est dans la seconde figure, parce que le mot d'habitude, qui en est le moien, est l'attribut de la majeure & de la mineure.

Puis que le syllogisme precedant est dans la seconde figure, & que toutes ses propositions sont affirmatives, il en faut

faut nier la conséquence, car l'une des deux premières propositions de la seconde figure doit être négative.

La preuve de cette vérité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou du fondement de la seconde figure.

Si les deux premières propositions des syllogismes de la seconde figure étoient affirmatives, ils seroient composés de quatre termes, contre la règle générale qui nous apprend qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut sçavoir que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, que le moyen doit être pris dans toute son étendue dans l'une des deux premières propositions du syllogisme & qu'il est l'attribut de la majeure & de la mineure dans la seconde figure.

Les vérités précédentes prouvent clairement, que si les deux premières propositions des syllogismes de la seconde figure étoient affirmatives ils seroient

composés de quatre termes , à cause que le moien, qui en est l'attribut , seroit pris particulièrement dans l'une & dans l'autre , puis que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement , d'où vient que le syllogisme suivant est faus.

Tout homme est vn animal,

Le lion est vn animal,

Donc le lion est vn homme.

Le syllogisme precedant est composé de quatre termes , car le mot d'animal, qui en est le moien , n'est pas pris pour une même chose dans la majeure & dans la mineure , parce qu'il est pris particulièrement dans l'une & dans l'autre de ces deux propositions.

Bien que l'homme soit vn animal , & que le lion soit aussi du nombre des animaux , il ne faut pas conclure que le lion soit vn homme , parce que l'animal a plus d'étendue que l'homme.

Le fondement de la seconde figure prouve aussi , que l'une des deux premières propositions des syllogismes que nous y pouvons faire doit être négative , car il nous enseigne qu'en étant à

quelque chose le plus général dans l'une des propositions des syllogismes de la seconde figure, on doit lui ôter le moins général dans leur conclusion.

On pourroit dire qu'on peut établir un fondement pour faire des syllogismes affirmatifs dans la seconde figure, aussi bien que dans la première & dans la troisième. Car comme nous exprimons le fondement des syllogismes affirmatifs de la troisième figure, quand nous assurons que lors que deux choses conviennent à une troisième, elles conviennent ensemble, à l'égard de certains sujets, il semble aussi que nous puissions établir un fondement pour faire des syllogismes affirmatifs dans la seconde figure, en la manière suivante.

Quand une chose est attribuée à deux choses, l'une de ces deux choses peut être attribuée à l'autre.

Il est vrai que lors que deux choses conviennent à une troisième, elles conviennent ensemble, à l'égard de certains sujets, comme nous montrerons dans le Chapitre suivant. Mais quoi qu'une chose soit attribuée à deux choses, l'une

de ces deux choses ne doit pas être attribuée à l'autre, car un genre est attribué à ses espèces, dont l'une ne doit pas être attribuée à l'autre, puis que l'une repugne à l'autre.

En troisième lieu, la conclusion des syllogismes de la seconde figure doit être négative. Car comme l'une des deux premières propositions des syllogismes de cette figure doit être négative, il faut faire le même jugement de leur conclusion, parce que la conclusion du syllogisme doit suivre la plus faible de ses deux premières propositions, comme nous avons montré auparavant.

Enfin nous ne pouvons faire que quatre sortes de bons raisonnemens dans la seconde figure, qui sont exprimés par ces quatre mots artificiels, *Camestres*, *Baroco*, *Cesare*, *Festino*.

La preuve de cette vérité peut être facilement tirée des choses que nous venons de dire. Car puis que la majeure des syllogismes de la seconde figure doit être universelle, & que l'une des deux premières propositions qui les composent doit être négative, il est certain

que nous n'y pouvons faire que quatre sortes de bons raisonnemens. Car comme la majeure des syllogismes de la seconde figure doit être vniuerselle, elle ne peut être diférente qu'en deus manieres, parce qu'elle doit être, ou vniuerselle affirmative, ou vniuerselle négative.

Lors que la majeure des syllogismes de la seconde figure est vniuerselle affirmative, nous n'y pouvons bien raisonner qu'en deus façons. Car comme l'une des deus premières propositions des syllogismes de la seconde figure doit être négative, si leur majeure est affirmative, leur mineure doit être, ou vniuerselle négative, d'où vient la première disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est exprimée par ce mot artificiel, *Camestres*, ou particulière négative, d'où vient la seconde disposition des propositions des syllogismes de la même figure, qui est représentée par ce mot, *Baroco*.

Quand la majeure des syllogismes de la seconde figure est vniuerselle négative, nous n'y pouvons bien raisonner

qu'en deux manieres. Car comme deux propositions negatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable, si la majeure des syllogismes de la seconde figure est negative, leur mineure doit être, ou universelle affirmative, d'où vient la troisième disposition des syllogismes de cette figure, qui est exprimée par ce mot, *Cesare*, ou particuliere affirmative, d'où vient la quatrième disposition, qui est représentée par ce mot, *Festino*.

Il faut faire des syllogismes selon les quatre dispositions precedantes, pour montrer de quelle maniere on doit raisonner dans la seconde figure.

Ca- Toute vertu est louable,
 mef- Nul vice n'est louable,
 tres. Donc nul vice n'est une ver-

tes.

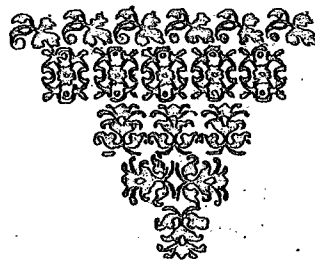
Ba- Tout corps est composé,
 ro- Quelque substance n'est pas
 composée.

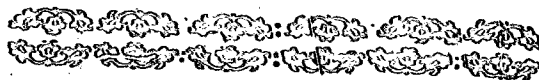
co. Donc quelque substance n'est
 pas un corps.

Ce- Nulle pierre n'a de sentiment,
fa- Tout lion a du sentiment,
re. Donc nul lion n'est vne pierre.

Fes- Nulle science n'est sensible,
ti- Quelque qualité est sensible,
no. Donc quelque qualité n'est pas
vne science.

Après avoir expliqué & disposé par
ordre les règles qu'il faut suivre pour
bien raisonner dans la première & dans
la seconde figure, il faut expliquer celles
qu'il faut suivre pour bien raisonner
dans la troisième.





Des règles qu'il faut suivre pour bien raisonner dans la troisième Figure.

CHAPITRE XII.



POUR sçavoir quelles règles nous devons suivre pour bien raisonner dans la troisième figure, il faut supposer que les syllogismes que nous y pouvons faire sont, ou affirmatifs, ou négatifs.

Il faut découvrir le fondement des uns & celui des autres.

Pour exprimer le fondement des syllogismes affirmatifs de la troisième figure, il faut dire que lors que deux choses conviennent à une troisième, elles conviennent ensemble, à l'égard de certains sujets, c'est à dire, qu'elles conviennent quelquefois ensemble, comme puis qu'il convient au soleil d'être lumineux & rond, il faut conclure que quelque chose ronde est lumineuse dans le syllogisme suivant.

Le soleil est lumineux,

Le soleil est rond,

Donc quelque chose ronde est lumineuse.

La première des deux choses qui conviennent au moien reçoit le nom de grand terme, & la seconde reçoit celui de petit terme.

Le grand terme convient au moien dans la majeure, le petit terme convient aussi au moien dans la mineure & le grand terme convient particulièrement au petit terme dans la conclusion.

Les vérités précédentes prouvent clairement, que pour connoître la disposition des trois termes dans la troisième figure, il faut établir le fondement des syllogismes affirmatifs qu'on y peut faire, en la manière suivante.

Quand le grand terme convient au moien dans la majeure, & que le petit terme convient aussi au moien dans la mineure, le grand terme convient particulièrement au petit terme dans la conclusion, comme puis qu'il convient à la vertu d'être louable & d'être du nombre des habitudes, il faut affirmer que quel-

que habitude est loüable, pour faire le syllogisme suivant.

Toute vertu est loüable,

Toute vertu est vne habitude,

Donc quelque habitude est loüable.

Comme lors que deus choses conviennent à vne troisieme, elles conviennent quelquefois ensemble, il semble aussi que deus choses ne conviennent pas ensemble, quand elles ne conviennent pas à vne troisieme. Mais puis que deus propositions negatives ne peuvent être les principes d'une conclusion veritable, pour bien exprimer le fondement des syllogismes negatifs de la troisieme figure, il faut dire que lors que l'une de deus choses ne convient pas à vne troisieme, &c. que l'autre lui convient ces deus choses ne conviennent pas ensemble, à l'égard de certains sujes, c'est à dire, qu'elles ne conviennent pas quelquefois ensemble, comme puis que le sentiment ne convient pas à la pierre, &c. que le corps lui convient, il est certain qu'il y a des corps qui n'ont point de sentiment, c'est pourquoi le syllogisme suivant est veritable.

Nulle pierre n'a de sentiment,
Toute pierre est vn corps,
Donc quelque corps n'a point de sentiment.

La chose qui ne convient pas au moien dans les syllogismes négatifs de la troisième figure reçoit le nom de grand terme, & celle qui lui convient reçoit celui de petit terme.

Le grand terme repugne au moien dans la majeure des syllogismes négatifs de la troisième figure, le petit terme convient au moien dans la mineure & le grand terme repugne particulièrement au petit terme dans la conclusion.

Les verités precedantes nous enseignent, que pour connoître la disposition des trois termes dans la troisième figure, il faut établir le fondement des syllogismes négatifs qu'on y peut faire en la maniere suivante.

Quand le grand terme repugne au moien dans la majeure, & que le petit terme convient au moien dans la mineure, le grand terme repugne particulièrement au petit terme dans la conclusion, comme puis que le vice repugne

à la vertu , & que l'habitude lui convient , il faut dire que quelqu'habitude n'est pas un vice , d'où vient que le syllogisme suivant est véritable.

Nulla virtus est un vice,

Tota virtus est una habitudo,

Donc quelqu'habitude n'est pas un vice.

Les fondemens de la troisième figure nous découvrent quatre choses , qui nous enseignent de quelle manière nous y devons raisonner.

Premièrement , il ne faut pas discourir de la majeure des syllogismes de la troisième figure comme de celle des syllogismes de la première & de la seconde , car la majeure des syllogismes de la première & de la seconde figure doit être toujours universelle , mais celle des syllogismes de la troisième figure peut être particulière , comme nous avons montré dans la grande Logique.

En second lieu , la mineure des syllogismes de la troisième figure doit être affirmative , c'est pourquoi il faut nier la conséquence du syllogisme suivant.

Tota virtus moralis est una qualitas,

La vertu morale n'est pas vne science,

Donc quelque science n'est pas vne qualité.

Pour découvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il est dans la troisième figure, à cause que la vertu morale, qui en est le moien, est le sujet de la majeure & de la mineure.

Puis que le syllogisme precedant est dans la troisième figure, & que la mineure est négative, il en faut nier la conséquence, parce que la mineure des syllogismes de la troisième figure doit être affirmative.

La preuve de cette verité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou des fondemens de la troisième figure.

Si la mineure des syllogismes de la troisième figure étoit négative, ils seroient composés de quatre termes, contre la règle générale qui nous apprend qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir vne claire connoissance de cette verité, il faut sçavoir que le grand

terme, qui est l'attribut de la conclusion dans les trois figures, est l'attribut de la majeure dans la troisième figure, que deux propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion véritable, que la conclusion soit la plus faible des deux premières propositions du syllogisme, que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement, que l'attribut d'une proposition négative est pris universellement & que le grand terme doit être pris d'une même façon dans la majeure & dans la conclusion.

Les règles précédentes, qui ont été expliquées auparavant, prouvent clairement que si la mineure des syllogismes de la troisième figure étoit négative, ils seroient composés de quatre termes, à cause que le grand terme seroit pris particulièrement dans la majeure & universellement dans la conclusion. Car puis que deux propositions négatives ne peuvent être les principes d'une conclusion véritable, si la mineure des syllogismes de la troisième figure étoit négative, leur majeure seroit affirmative,

& par ce moien le grand terme, qui en est l'attribut, y seroit pris particulièrement.

On le prendroit vniuerselement dans la conclusion. Car comme la conclusion suit la plus foible des deus premieres propositions du syllogisme, si la mineure des syllogismes de la troisième figure étoit négative, leur conclusion seroit aussi négative, & par ce moien le grand terme, qui en est l'attribut, y seroit pris vniuerselement, c'est pourquoi il faut nier la conséquence du syllogisme suivant.

Toute science est vne habitude,

La science n'est pas vn vice,

Donc le vice n'est pas vne habitude.

Le syllogisme precedant est composé de quatre termes, car le mot d'habitude, qui en est le grand terme, n'est pas pris d'une même façon dans la majeure & dans la conclusion, parce qu'il est pris particulièrement dans la majeure & vniuerselement dans la conclusion.

Il est vrai que le vice repugne à la science, & que la science est vne habitude. Mais comme l'habitude a plus d'étendue que la science, il ne faut pas ôter

du nombre des habitudes tout ce qui repugne à la science.

Les fondemens de la troisième figure prouvent aussi, que la mineure y doit être affirmative, car les syllogismes que nous y pouvons faire sont, ou affirmatifs ou négatifs.

Les syllogismes affirmatifs de la troisième figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le grand terme convient au moien dans la majeure, & que le petit terme convient aussi au moien dans la mineure, le grand terme convient particulièrement au petit terme dans la conclusion.

Les syllogismes négatifs de la troisième figure sont fondés sur le principe suivant.

Quand le grand terme repugne au moien dans la majeure, & que le petit terme convient au moien dans la mineure, le grand terme repugne particulièrement au petit terme dans la conclusion.

Les fondemens precedans nous enseignent que le petit terme convient toujours

jours au moien dans la mineure des syllogismes de la troisième figure, c'est pourquoi elle doit être affirmative.

En troisième lieu, la conclusion de la troisième figure doit être particuliere, c'est pourquoi la consequence du syllogisme suivant est fausse.

Toute vertu est louable,

Toute vertu est vne habitude,

Donc toute habitude est louable.

Pour decouvrir la fausseté du syllogisme precedant, il faut considerer qu'il est dans la troisième figure, à cause que le mot de vertu, qui en est le moien, est le sujet de la majeure & de la mineure.

Puis que le syllogisme precedant est dans la troisième figure, & que la conclusion est vniverselle, il n'est pas veritable, car la conclusion des syllogismes de la troisième figure doit être particuliere.

La preuve de cette verité peut être tirée, ou des règles qui regardent les termes, ou des fondemens de la troisième figure.

Si la conclusion des syllogismes de la troisième figure étoit vniverselle, ils se-

roient composés de quatre termes, contre la règle générale qui nous apprend qu'un parfait syllogisme ne doit être composé que de trois termes.

Pour avoir une claire connoissance de cette vérité, il faut sçavoir que la mineure des syllogismes de la troisième figure doit être affirmative, que le petit terme, qui est le sujet de la conclusion dans les trois figures, est l'attribut de la mineure dans la troisième figure, qu'il doit être pris d'une même façon dans la mineure & dans la conclusion & que l'attribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement.

Les règles précédentes, qui ont été expliqués auparavant, prouvent clairement que si la conclusion des syllogismes de la troisième figure étoit universelle, ils seroient composés de quatre termes, à cause que le petit terme seroit pris particulièrement dans la mineure & universellement dans la conclusion. Car puis que la mineure de la troisième figure est toujours affirmative, le petit terme, qui en est l'attribut, y est toujours pris particulièrement, parce que l'a-

tribut d'une proposition affirmative est pris particulièrement.

Si la conclusion des syllogismes de cette figure étoit universelle, le petit terme, qui en est le sujet, y seroit pris universellement, d'où vient qu'il faut nier la conséquence du syllogisme suivant.

Toute vertu est louable,

Toute vertu est une qualité,

Donc toute qualité est louable.

Le syllogisme précédant est composé de quatre termes, car le mot de qualité, qui en est le petit terme, n'est pas pris d'une même façon dans la mineure & dans la conclusion, parce qu'il est pris particulièrement dans la mineure & universellement dans la conclusion.

Bien que la vertu soit louable, & qu'elle soit du nombre des qualités, il ne faut pas conclure que toute qualité soit louable.

Les fondemens de la troisième figure prouvent aussi que la conclusion y doit être particulière, car ils nous enseignent que le grand terme convient, ou qu'il repugne particulièrement au petit terme dans la conclusion des syllogismes de cette figure.

Ee ij

Enfin, nous pouvons faire six sortes de bons raisonnemens dans la troisième figure, qui sont exprimés par ces six mots artificiels, Darapti, Darisi, Felapton, Ferison, Disamis, Bocardo.

La preuve de cette vérité peut être facilement tirée des règles que nous avons établies en ce Chapitre. Car comme la majeure des syllogismes de la troisième figure peut être, ou universelle, ou particulière, ou affirmative, ou négative, & que leur mineure doit être affirmative, nous y pouvons faire six sortes de bons raisonnemens, car leur majeure peut être, ou universelle, ou particulière.

Si la majeure des syllogismes de la troisième figure est universelle, elle peut être, ou affirmative, ou négative.

Lors que la majeure des syllogismes de la troisième figure est universelle affirmative, nous n'y pouvons bien raisonner qu'en deux façons. Car comme la mineure des syllogismes de la troisième figure doit être affirmative, si leur majeure est universelle affirmative, leur mineure doit être, ou universelle affirma-

tive, d'où vient la première disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est exprimée par ce mot artificiel, Darapti, ou particulière affirmative, d'où vient la seconde disposition des propositions des syllogismes de la même figure, qui est représentée par ce mot, Darisi.

Quand la majeure des syllogismes de la troisième figure est universelle négative, nous n'y pouvons bien raisonner qu'en deux manières. Car comme la mineure des syllogismes de la troisième figure doit être affirmative, si leur majeure est universelle négative, leur mineure doit être, ou universelle affirmative, d'où vient la troisième disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est exprimée par ce mot, Felapton, ou particulière affirmative, d'où vient la quatrième disposition, qui est représentée par ce mot, Ferizon.

Si la majeure des syllogismes de la troisième figure est particulière, nous n'y pouvons raisonner qu'en deux façons, car elle peut être, ou affirmative, ou négative.

Quand la majeure des syllogismes de la troisième figure est particulière affirmative, comme deux propositions particulières ne peuvent être les principes d'une conclusion véritable, leur mineure doit être universelle affirmative, d'où vient la cinquième disposition, qui est exprimée par ce mot, *Disamis*.

Enfin lors que la majeure des syllogismes de la troisième figure est particulière négative, leur mineure doit être universelle affirmative, d'où vient la sixième disposition des propositions des syllogismes de cette figure, qui est représentée par ce mot, *Bocardo*.

Il faut faire des syllogismes selon les six dispositions précédentes, pour montrer de quelle manière on doit raisonner dans la troisième figure.

Da- Toute vertu est louable,
 rap- Toute vertu est une habitude,
 si. Donc quelque habitude est louable.

Da- Toute vertu est louable,
 si. Quelque vertu a pour objet les pas-

sions qui nous sont communes avec les bestes,

si. Donc quelque chose qui a pour objet les passions qui nous sont communes avec les bestes est louable.

Fe- Nulle pierre n'a de sentiment,
lap- Toute pierre est vn corps,
con. Donc quelque corps n'a point de sentiment,

Fe- Nul vice n'est louable,
ri- Quelque vice est dans la volonté,
zon. Donc quelque chose qui est dans la volonté n'est pas louable.

Dis- Quelqu'habitude nous rend agreables à Dieu.

a- Toute habitude est vne qualité,
mis. Donc quelque qualité nous rend agreables à Dieu.

Bo- Quelque corps n'est point animé,

car- Tout corps est vne substance,
do. Donc quelque substance n'est point animée.

Après avoir expliqué les règles générales & celles qui sont propres à chaque figure, il faut donner des preceptes pour faire promptement un syllogisme dans les trois figures en commençant par une même proposition.



Des preceptes qu'il faut suivre pour faire promptement un Syllogisme dans les trois Figures, en commençant par une même proposition.

CHAPITRE XIII.



N peut commencer par une même proposition pour faire un syllogisme dans les trois figures, comme on peut commencer par cette proposition, toute vertu est loüable.

Il suffit d'établir des preceptes pour trouver la mineure, car lors que les deux premières propositions sont bien disposées, il est très facile d'en tirer la conclusion.

Il faut prendre l'inférieur du moien pour faire la mineure dans la première figure.

Comme la majeure des syllogismes de cette figure doit être universelle, le moien, qui en est le sujet, est, ou un genre, ou une espèce.

Si le moien est un genre, il en faut prendre quelque espèce, pour faire la mineure, en la manière suivante.

Toute vertu est louable,

Toute justice est une vertu,

Donc toute justice est louable.

Si le moien des syllogismes de la première figure, qui est le sujet de leur majeure, est une espèce, il en faut prendre quelque individu pour faire la mineure, en la manière suivante.

Tout homme est un animal,

Pierre est un homme,

Donc Pierre est un animal.

Il faut suivre les mêmes preceptes pour faire un syllogisme dans la première figure, lors que la majeure y est négative, comme si le moien, qui en est le sujet, est un genre, il en faut prendre une espèce, pour faire la mineure, en la manière suivante.

F f

Nul vice n'est louable,
Toute intemperance est vn vice,
Donc nulle intemperance n'est louable.

Quand la majeure des syllogismes de la premiere figure est négative, & que le moien, qui en est le sujet, est vne espece, il faut prendre quelque individu de cette espece pour faire la mineure, en la maniere suivante.

Nul homme n'est immortel,
Pierre est vn homme,
Donc Pierre n'est pas immortel.

Les fondemens de la premiere figure nous font connoître, que nous devons prendre l'inférieur du moien pour en faire la mineure, car ils nous enseignent que le moien convient toujours au petit terme dans cette proposition.

La majeure des syllogismes de la seconde figure peut être, ou affirmative, ou négative.

Quand la majeure des syllogismes de la seconde figure est affirmative, il faut prendre quelque chose qui soit opposée au moien, pour en faire la mineure, en la maniere suivante.

Toute vertu est louable,
Nul vice n'est louable,
Donc nul vice n'est vne vertu.

Lors que la majeure des syllogismes de la seconde figure est négative, il faut prendre quelque chose qui soit opposée au grand terme, & qui puisse être le sujet de moien, pour en faire la mineure, en la maniere suivante.

Nul vice n'est louable,
Toute vertu est louable,
Donc nulle vertu n'est vn vice.

Enfin pour faire la mineure dans la troisieme figure, il faut attribuer quelque chose au moien, en la maniere suivante.

Toute vertu est louable,
Toute vertu est vne habitude,
Donc quelqu'habitude est louable.

Ce n'est pas assés d'avoir établi des preceptes pour faire promptement vn syllogisme dans les trois figures, en commençant par vne même proposition; il faut encore donner le moien de prouver toutes sortes de conclusions.

La doctrine générale qui nous apprend à prouver toutes sortes de conclusions

nous découvrir le rapport que le moien peut avoir avec les extremités d'une conclusion.

Le moien peut être considéré en trois façons, à l'égard de l'une, ou de l'autre des extremités d'une conclusion, comme si nous le considerons à l'égard du grand terme, nous trouverons, ou qu'il le precede, ou qu'il le suit, ou qu'il lui repugne.

Il est vrai que les choses générales precedent par nature les particulieres; mais dans le traité du Syllogisme ce qui est le plus général reçoit le nom de consequant, & ce qui lui est inferieur reçoit celui d'antecedant, comme l'animal est le consequant de l'homme, qui est son antecedant.

Quand deux choses sont d'égale étendue, l'une peut recevoir le nom, ou de consequant, ou d'antecedant, à l'égard de l'autre.

Il y a de la repugnance entre deux choses, lors qu'elles ne peuvent être véritablement attribuées l'une à l'autre, comme il y a de la repugnance entre l'homme & la beste,

Après avoir expliqué le rapport que le moien peut avoir avec les extremités d'une conclusion, il faut donner des preceptes pour prouver toutes sortes de conclusions, qui peuvent être, ou affirmatives, ou négatives.



Des preceptes qu'il faut suivre pour prouver des conclusions affirmatives.

CHAPITRE XIV.



Le moien que nous devons prendre pour prouver une conclusion affirmative doit, ou preceder, ou suivre les extremités de cette conclusion, & il est certain qu'il ne doit avoir aucune repugnance, ni avec l'une, ni avec l'autre, c'est pourquoi il peut être considéré en quatre façons, car, ou il precede l'attribut & le sujet, ou il suit l'attribut & le sujet, ou il precede l'attribut & suit le sujet, ou il precede le sujet & suit l'attribut.

Ce qui precede l'attribut & le sujet sera

FF iij

de moïen pour établir les conclusions affirmatives de la troisième figure, comme si nous voulons prouver en cette figure que quelque passion est blâmable, le moïen que nous devons choisir pour établir cette conclusion doit preceder ce qui est blâmable & la passion, c'est à dire, qu'il doit être moins général que ces deux choses.

Il est certain que l'envie est moins générale que ce qui est blâmable, car toute envie est blâmable, mais tout ce qui est blâmable ne reçoit pas le nom d'envie.

Il est aussi tres évident que l'envie est moins générale que la passion, puis qu'elle en est vne espece.

Les verités precedantes prouvent, que l'envie peut servir de moïen pour faire le syllogisme suivant.

L'envie est blâmable,

L'envie est vne passion,

Donc quelque passion est blâmable.

Pour prouver dans la même figure que quelque habitude est loüable, on peut prendre la vertu, qui est moins générale que ce qui est loüable & que l'ha-

bitude , pour faire le syllogisme suivant.

Toute vertu est louable,
Toute vertu est vne habitude,
Donc quelque habitude est louable.

Les syllogismes precedans nous font connoître , que le moien qui prouve les conclusions affirmatives de la troisième figure est moins général que le grand & le petit terme.

La preuve de cette verité doit être tirée du fondement des syllogismes affirmatifs de la troisième figure , qui nous enseigne que deux choses conviennent quelquefois ensemble, lors qu'elles sont attribuées à vne troisième chose.

Ce qui est moins général que deux choses peut servir de moien pour montrer que l'une convient à l'autre ; mais ce qui surpasse deux choses en étendue ne peut servir de moien pour en tirer vne véritable conclusion , car le syllogisme qui en proviendrait seroit dans la seconde figure dont toutes les propositions seroient affirmatives , d'où vient que la fausseté du syllogisme suivant est très évidente.

L'homme est vn animal,

Le lion est vn animal,

Donc le lion est vn homme.

Ce qui precede l'attribut & suit le sujet sert de moïen pour prouver les conclusions affirmatives de la premiere figure, comme si nous voulons prouver en cette figure que la science est vne qualité, nous devons prendre l'habitude pour le moïen du syllogisme que nous voulons faire. Car puis qu'elle a moins d'étendue que la qualité, & qu'elle est plus générale que la science, elle peut servir de moïen pour faire le syllogisme suivant.

Toute habitude est vne qualité,

Toute science est vne habitude,

Donc toute science est vne qualité.

Ce syllogisme nous enseigne, que le moïen qui prouve les conclusions affirmatives de la premiere figure est entre le grand & le petit terme.

La preuve de cette verité doit être tirée du fondement des syllogismes affirmatifs de la premiere figure, qui nous enseigne que lors que le grand terme convient vniuersellement au moïen dans

la majeure , & que le moien convient au petit terme dans la mineure, le grand terme convient au petit terme dans la conclusion.

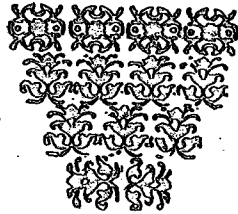
Ce qui precede le sujet & suit l'attribut peut servir de moien pour les dispositions de la premiere figure qui ne suivent pas l'ordre de la nature , comme dans le syllogisme suivant.

Tout animal est vne substance,

Tout homme est vn animal,

Donc quelque substance est vn homme.

Après avoir établi les preceptes qu'il faut mettre en usage pour prouver des conclusions afirmatives , il faut établir ceus qu'il faut suivre pour prouver des conclusions négatives.





Des preceptes qu'il faut suivre pour prouver des conclusions négatives.

CHAPITRE XV.



Le moïen que nous pouvons prendre pour faire connoître la verité d'une conclusion négative doit avoir de la repugnance avec les extremités de la conclusion que nous voulons prouver, c'est pourquoi il peut être considéré en trois façons, car il repugne, ou au sujet, ou à l'attribut, ou à l'un & à l'autre.

Ce qui repugne à deus choses ne peut servir de moïen pour en tirer vne veritable conclusion, parce que deus propositions négatives ne peuvent être les principes d'un parfait syllogisme; c'est pourquoi le moïen qu'il faut prendre pour prouver vne conclusion négative doit avoir de la repugnance, ou avec son sujet, ou avec son attribut.

Ce qui repugne au sujet precede , ou suit l'attribut.

Ce qui repugne au sujet & qui precede l'attribut ne doit être mis en vſage, car on feroit vn ſyllogiſme , ou dans la premiere, ou dans la troiſième figure, dont la mineure ſeroit négative , d'où vient que la conſequence du ſyllogiſme ſuivant eſt fauſſe.

La vertu morale perfectionne l'homme entant qu'il eſt homme,

La ſcience n'eſt pas vne vertu morale,

Donc la ſcience ne perfectionne pas l'homme entant qu'il eſt homme.

Ce qui repugne au sujet & qui ſuit l'attribut peut ſervir de moien pour raifonner dans les deus diſpoſitions de la ſeconde figure qui ſont exprimées par ces deus mos , Cameſtres , & Baroco , comme pour montrer que nul vice n'eſt vne vertu dans cette diſpoſition , Cameſtres, il faut prendre vne choſe qui ait de la repugnance avec le vice , & qui ſoit plus générale que la vertu.

Il eſt certain que ce qui eſt louable a dela repugnance avec le vice , & qu'il

surpasse la vertu en étendue, c'est pour-
quoi il peut servir de moïen pour faire
le syllogisme suivant.

Toute vertu est loüable,

Nul vice n'est loüable,

Donc nul vice n'est vne vertu.

Ce qui repugne à l'attribut precede
ou suit le sujet.

Ce qui repugne à l'attribut & qui pre-
cede le sujet sert de moïen pour prouver
les conclusions négatives de la troisié-
me figure, comme pour montrer que
quelque corps n'a point de sentiment,
il faut prendre vne chose qui ait de la
repugnance avec le sentiment, & qui
soit moins générale que le corps.

La pierre, qui a de la repugnance avec
le sentiment, est moins générale que le
corps, c'est pourquoi elle peut servir de
moïen pour faire le syllogisme suivant.

Nulle pierre n'a de sentiment,

Toute pierre est vn corps,

Donc quelque corps n'a point de sen-
timent.

Ce qui repugne à l'attribut & qui suit
le sujet peut servir de moïen pour prou-
ver les conclusions négatives de la pre-

miere figure, comme pour montrer que nul homme n'est immortel, il faut prendre vne chose qui ait de la repugnance avec ce qui est immortel, & qui soit plus générale que l'homme, c'est pourquoi l'animal doit servir de moien pour faire le syllogisme suivant.

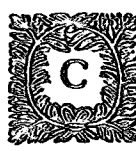
Nul animal n'est immortel,
Tout homme est vn animal,
Donc nul homme n'est immortel.

Nous avons établi dans la grande Logique des règles pour examiner la verité des syllogismes, où nous avons donné le moien de reduire les syllogismes imparfaits de la premiere figure, & ceus des autres figures aus quatre premiers de la premiere figure. Mais nous devons ici remarquer que pour examiner promptement & parfaitement la verité des syllogismes, il faut consulter les règles générales & celles qui sont propres à chaque figure, qui ont été expliquées auparavant.

Après avoir parlé du syllogisme en général, il en faut discorrir en particulier.

*Du Syllogisme en particulier.*

CHAPITRE XVI.

 O M M E la proposition est, ou simple, ou composée, il faut faire le même jugement du syllogisme.

Le syllogisme simple peut servir de moien, ou pour chercher la verité, ou pour tromper.

Nous devons discourir du second aussi bien que du premier, car nous devons découvrir les artifices que les Sophistes peuvent mettre en vſage pour faire naître l'erreur dans nôtre esprit.

Comme nous pouvons chercher la verité, ou par des raisons probables, qui sont acordées de tous les hommes, ou de plusieurs sages, ou par des raisons nécessaires, le syllogisme qui nous conduit à cette fin est, ou probable, qui engendre l'opinion par des propositions

probables, ou démonstratif, qui engendre la science par des propositions nécessaires.

Il semble que tout syllogisme soit démonstratif, parce que le syllogisme est un argument dont les deux premières propositions sont si bien disposées, qu'elles produisent nécessairement une conclusion différante de ces deux propositions.

Pour répondre à cette difficulté, il faut assurer que tout parfait syllogisme est nécessaire, à l'égard de sa conséquence, & que tout parfait syllogisme n'est pas nécessaire à l'égard de son conséquent, comme si nous considérons le syllogisme suivant.

Celui qui court change de place,

Pierre court,

Donc Pierre change de place.

Nous trouverons que la conséquence est nécessaire, & que son conséquent est une chose contingente, c'est à dire, que la nécessité qui lui convient est un effet de la bonne disposition de ses propositions, & que la chose qui en est tirée est contingente.

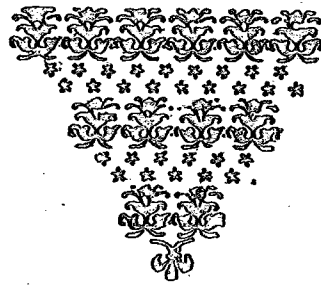
Le syllogisme démonstratif est nécessaire en toutes façons, c'est à dire, que la chose qui est bien tirée de la disposition de ses propositions est nécessaire, en la manière suivante.

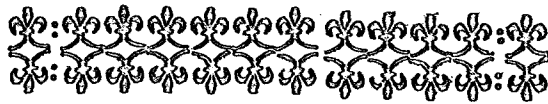
Tout animal raisonnable a la puissance de rire,

Tout homme est un animal raisonnable,

Donc tout homme a la puissance de rire,

Comme la vérité precede la fausseté, le discours du syllogisme démonstratif doit preceder celui du syllogisme qui peut faire naître l'erreur dans nôtre esprit.





De Syllogisme démonstratif.

CHAPITRE XVII.



LE syllogisme démonstratif est, ou imparfait, ou parfait, ou tres parfait.

Le premier prouve, ou vne cause par son effet, comme lors que nous prouvons que la fièvre ataq̃ue le cœur de celui dont le poux est dérég̃le, ou vn effet par la cause éloignée.

La démonstration qui prouve vne cause par son effet est imparfaite, car elle prouve seulement qu'une chose est, mais elle ne montre pas pourquoi elle est, comme la fumée qui sort de quelque cheminée fait connoître qu'il y a du feu dans vne maison; mais elle n'est pas la cause du feu dont elle donne la connoissance.

Ceux qui soutiennent que toute démonstration qui prouve vn effet par la cause

Gg

est parfaite se trompent grandement, car vn effet peut être prouvé, ou par sa cause éloignée, ou par sa cause prochaine.

La démonstration qui prouve vn effet par sa cause éloignée est imparfaite, comme celui qui prouve que les pierres ne respirent point, ou qu'elles n'ont point de parole, à cause qu'elles ne sont pas du nombre des animaux, montre que les pierres n'ont point de respiration, ni de parole. Mais comme il n'en donne pas la cause prochaine, les démonstrations qu'il fait sont imparfaites.

Nous faisons vne parfaite démonstration, quand nous prouvons vn effet par sa cause prochaine, comme lors que nous prouvons que les pierres ne respirent point, à cause qu'elles n'ont point de poulmon.

La démonstration tres parfaite est celle qui prouve vn effet par sa cause prochaine, qui ne peut être démontrée par aucune autre cause, comme lors que nous prenons la définition de quelque chose pour en tirer sa propriété, ou quelque premier principe pour en tirer vne conclusion.

Il faut ici remarquer que les premiers principes sont connus par l'intelligence, qui est plus noble que la science, qu'ils peuvent être connus dans vne démonstration & qu'ils ne peuvent être connus par aucune démonstration.

Pour connoître la nature d'une parfaite démonstration, il faut sçavoir que ses propositions peuvent être considérées, ou à l'égard de leur matiere, ou à l'égard de leur forme, ou à l'égard de la conclusion qu'elles produisent.

Si nous considérons les propositions d'une parfaite démonstration, à l'égard de leur matiere, nous devons assurer qu'elles doivent être nécessaires, parce qu'il y a cette diferance entre l'opinion & la science, qui est vn effet de la démonstration, que l'opinion vient de propositions probables, & que la science vient de propositions nécessaires.

Si nous considérons les propositions d'une parfaite démonstration à l'égard de leur forme essentielle, nous devons dire qu'elles peuvent être, ou affirmatives, ou négatives; mais si nous les considérons à l'égard de leur forme accidan-

celé, c'est à dire, de leur propriété, nous devons soutenir qu'elles doivent être véritables, car la fausseté ne peut être cause de la vérité, & l'entendement juge que la conséquence d'un syllogisme démonstratif est véritable, à cause de la vérité des propositions dont elle est tirée.

Enfin si nous considérons les propositions d'une parfaite démonstration, à l'égard de la conclusion qu'elles produisent, nous trouverons qu'elles en sont les véritables causes, qu'elles la précédent & qu'elles la surpassent en clarté.

Les propositions d'une parfaite démonstration sont les véritables causes de la conclusion qui en provient, entant qu'elles montrent pourquoi l'attribut de cette conclusion convient à son sujet.

Pour connoître de quelle maniere les propositions d'une parfaite démonstration doivent être premières, il faut sçavoir qu'une proposition peut être première, ou absolument, ou à l'égard de quelque conclusion.

Une proposition est absolument première, lors qu'elle n'a point de cause,

c'est à dire, qu'elle ne peut être prouvée par vne autre plus claire proposition.

Vne proposition est premiere à l'égard de quelque conclusion, lors qu'elle contient la cause prochaine qui montre pourquoi l'attribut de cette conclusion convient à son sujet, comme cette proposition, l'homme est composé des quatre elemens, est premiere à l'égard de cette conclusion, l'homme est corruptible,

Les propositions d'une parfaite démonstration doivent être premieres à l'égard de la conclusion qui en peut être tirée, parce qu'elles en doivent contenir la cause prochaine ; mais elles ne doivent pas être absolument premieres, & il suffit qu'elles soient tirées des premiers principes, car les propositions de cette nature peuvent être la cause prochaine d'une conclusion nécessaire.

Pour connoître de quelle façon les propositions d'une parfaite démonstration doivent être plus claires que la conclusion qu'elles produisent, il faut savoir qu'une chose est plus claire qu'une autre, ou selon la connoissance du vul-

gaire, & en cette façon vn effet est plus clair que sa cause, ou selon sa nature, & en cette maniere les causes sont plus claires que leur effès. Car comme les causes precedent leurs effès, à l'égard de leur être, elles doivent aussi les precéder, à l'égard de la parfaite connoissance, parce que le parfait moien de connoître les choses doit répondre à leur être.

Les propositions d'une parfaite démonstration doivent être plus claires selon leur nature que la conclusion qui en peut être tirée, parce qu'elles en sont les veritables causes; mais elles ne doivent pas la surpasser en clarté selon la connoissance du vulgaire, car il arrive souvent qu'un effet est plus clair selon la premiere connoissance que nous en pouvons avoir, que la cause que nous prenons pour le prouver, comme lors que nous prouvons que l'homme est corruptible, à cause qu'il est composé des quatre elemens.

Comme le syllogisme qui sert de moien pour chercher la verité est, ou probable, ou démonstratif, celui qui engendre l'erreur dans l'esprit est com-

posé de propositions qui paraissent, ou probables, ou nécessaires.

Comme la medecine nous donne la connoissance des venins, le Logicien doit aussi discourir de l'art qui enseigne à faire de faus syllogifines.



De l'art qui nous enseigne à faire de faus Syllogifmes.

CHAPITRE XVIII.



Ous devons examiner trois choses, pour avoir vne claire connoissance de l'art qui enseigne à faire de faus syllogifmes.

Premierement, la fin du Sophiste & celle de l'art qu'il met en vsage pour faire naître l'erreur dans l'esprit.

En second lieu, les artifices dont les Sophistes se servent pour arriver à la fin de leur art.

En troisième lieu, le moien de les évi-

ter, où nous devons considérer que les artifices des Sophistes doivent être disposés selon l'ordre des fins de leur art, & qu'il faut disposer selon le même ordre les moïens qu'il faut prendre pour les éviter.

La fin du Sophiste est de vaincre quelqu'un & de le faire parétre ridicule, pour tirer de cette action, ou du lucre, ou du plaisir, ou de la vanité.

La contradiction, la fausseté & ce qui est incroyable sont les fins de l'art que le Sophiste met en v'sage pour faire naître l'erreur dans l'esprit, car il tâche de convaincre quelqu'un de contradiction, ou de lui faire acorder ce qui est, ou faus, ou incroyable.

Le Sophiste voulant convaincre quelqu'un de contradiction n'en prend pas toutes les conditions, afin de le surprendre.

Pour s'oposer à cet artifice, il faut sçavoir que deus propositions ne sont contradictoires que lors que l'une assure, & que l'autre nie vne même chose d'une même chose, à l'égard de la même partie, du même raport, du même tems,
de

de la même façon & de toutes choses semblables, car la diversité de la moindre circonstance empêche la contradiction.

Pnis que deux propositions ne sont contradictoires que lors que l'une assure & que l'autre nie une même chose d'une même chose, il est très évident que celles dont le sujet, ou l'attribut sont équivoques ne peuvent être contradictoires, d'où vient que ces deux propositions, le lion a du sentiment, le lion n'a point de sentiment, ne sont point contradictoires, à cause que leur sujet est équivoque.

Les artifices que le Sophiste met en usage pour obliger quelqu'un d'accorder ce qui est faux sont tirés, ou des mots, ou des choses, entant qu'elles sont exprimées par des mots.

Les premiers viennent, ou de l'ambiguïté, ou de la composition, ou de la division.

L'ambiguïté se rencontre, ou dans quelque mot, ou dans quelque proposition, comme le mot de nécessairement est pris autrement dans la majeure que

dans la conclusion de ce syllogisme Sophistique. Ce que Dieu a prévu doit nécessairement arriver, Dieu a prévu que Pierre frapperait quelqu'un, Donc Pierre frappera quelqu'un nécessairement.

Le mot de nécessairement signifie, infailliblement dans la majeure, & dans la conclusion il ne signifie pas la même chose.

Si ceux qui se servent du syllogisme précédent pour détruire la liberté de l'homme disent que le mot de nécessairement signifie une même chose dans la majeure & dans la conclusion, ils tombent dans une autre erreur, parce qu'ils supposent ce qui est en question, savoir que la providence divine détruit la liberté de l'homme.

L'ambiguïté se rencontre dans les propositions dont le sens est incertain, à cause de la construction des mots, comme il est vrai en un sens que l'œil seul peut voir, mais il est faux en un autre sens, savoir qu'il puisse voir, lors qu'il est séparé du corps.

Le Sophiste trompe par le moyen de

la composition , lors qu'il conjoint ce qui est veritable seulement étant divisé, comme il est vrai qu'une chose blanche peut devenir noire ; mais il est impossible qu'une chose soit blanche & noire, à l'égard de la même partie, d'où vient que ce syllogisme est Sophistique. Ce qui peut devenir quelque chose, peut être quelque chose, ce qui est blanc peut devenir noir, donc ce qui est blanc peut être noir.

Pour éviter l'erreur que l'artifice precedant peut engendrer dans l'esprit, il faut sçavoir que l'erreur peut naître de la conjunction de ce qui doit être divisé.

Le Sophiste trompe par le moien de la division, lors qu'il divise ce qui est veritable seulement étant conjoint, comme il est vrai que deux & trois font le nombre de cinq, mais il est faus que deux ou trois composent le même nombre.

Pour s'oposer à l'artifice precedant, il faut sçavoir qu'on peut tomber dans l'erreur, en divisant ce qui doit être conjoint.

Pour découvrir les artifices que le Sophiste tire des choses , entant qu'elles sont exprimées par des mos , il faut considérer , ou qu'il interroge quelqu'un, ou qu'il entreprend de prouver ce qui est faus , ou qu'il demeure d'acord de la fausseté de quelque conclusion.

Le Sophiste voulant tromper ceus qu'il interroge fait plusieurs interrogations dans vne même proposition , comme lors qu'il demande si la science, la sagesse & la justice sont du nombre des vertus morales.

Pour s'oposer à l'artifice precedant , il faut séparer la verité de la fausseté , en assurant que la science & la sagesse sont des vertus de l'entendement , & que la justice est vne vertu morale.

Pour connoître les artifices que le Sophiste pratique , lors qu'il entreprend de prouver vne fausse conclusion , il faut considérer qu'il la prouve , ou par elle même , ou par quelque autre chose , comme lors qu'il montre que le bon-heur consiste dans la volupté , à cause que le plaisir est le souverain bien , il prouve vne fausse conclusion par elle même.

Pour se défendre de l'artifice précédent, il faut avoir la connoissance des diferentes façons qui peuvent exprimer quelque chose, car quand le Sophiste prouve vne chose par elle même, il se contente de l'exprimer en diferans termes.

S'il prouve vne fausse conclusion par quelqu'autre chose, il trompe en tirant vne consequence, ou absoluë, ou avec quelque circonstance particuliere.

Il tire souvent vne conclusion absoluë d'une proposition qui est veritable seulement, ou en partie, ou par accident, comme s'il prouve qu'il n'est pas permis de porter les armes, à cause qu'il n'est pas permis de les porter contre son Roi, il tire vne consequence absoluë d'une proposition qui n'est veritable qu'en partie; & s'il montre que l'inégalité des conditions est pernicieuse, parce qu'elle est cause de plusieurs divisions qui se forment dans les Republiques, il tire vne consequence absoluë d'une proposition qui n'est veritable que par accident, car si les passions des hommes étoient bien réglées, ceus qui sont

considerables par quelques avantages de la nature ou de la fortune connoïtroient tres clairement qu'ils ne sont élevés au dessus des autres que pour les éclairer , ou pour les secourir.

Le Sophiste tire quelquefois d'une proposition absoluë une consequence avec quelque circonstance particuliere, comme s'il prouve qu'il faut rendre à celui qui est furieux l'épée qui lui appartient, parce qu'il faut rendre à autrui ce qui lui appartient.

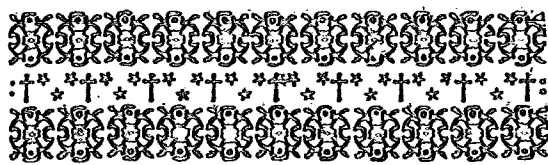
Il accorde quelquefois qu'une conclusion est fausse ; mais il en demeure d'accord pour tromper avec plus d'artifice, car il attribue la cause de cette fausseté à une proposition qui est veritable, comme lors qu'il attribue la cause de la fausseté du syllogisme suivant à la majeure.

Ce qui peut choisir raisonne,
Les bestes peuvent choisir,
Donc les bestes raisonnent.

Enfin quand le Sophiste ne peut convaincre de contradiction celui qu'il veut rendre ridicule, ni lui faire accorder aucune fausseté, il tâche de lui faire accor-

der quelque verité qui est incroyable.

Après avoir parlé du syllogisme simple, il faut discourir de celui qui est composé.



Des Syllogisme composé.

CHAPITRE DERNIER.

LE syllogisme composé est celui qui contient, ou quelque proposition composée de deux propositions simples, ou deux ou plusieurs syllogismes, comme la majeure du syllogisme suivant est composée.

Si le soleil est levé, il est jour,

Le soleil est levé,

Donc il est jour.

Le syllogisme qui est composé de deux ou de plusieurs syllogismes reçoit

H h iij.

le nom de gradation, qui unit si parfaitement plusieurs propositions, que l'attribut de la dernière convient au sujet de la première en la manière suivante.

L'homme est un animal,
L'animal est vivant,
Le vivant est un corps,
Le corps est une substance,
Donc l'homme est une substance.

Quand un syllogisme contient quelque proposition composée de deux propositions simples, ces propositions sont, ou unies, ou divisées.

Elles peuvent être unies par une conjonction, ou absoluë, ou conditionnelle, comme la mineure du syllogisme suivant est composée de deux propositions simples qui sont unies par une conjonction absoluë.

La vertu est louable,
La tempérance & la justice sont des vertus,
Donc la tempérance & la justice sont louables.

Le syllogisme est appelé conditionnel,

lors qu'il contient quelque proposition composée de deux propositions simples qui sont unies par une condition conditionnelle, en la manière suivante.

Si la justice est une habitude, elle est du nombre des qualités,

La justice est une habitude,

Donc elle est du nombre des qualités.

Pour discourir clairement du syllogisme conditionnel, il en faut examiner la nature & l'usage.

Il faut sçavoir deux choses pour connaître la nature du syllogisme conditionnel.

Premièrement, la première proposition de ce syllogisme est composée de deux propositions simples, dont la première reçoit le nom d'antecedant, & la seconde reçoit celui de consequant.

En second lieu, les deux propositions simples qui sont unies par la conjonction, si, dans la première proposition du syllogisme conditionnel doivent avoir une liaison nécessaire, comme la

majeure du syllogisme suivant est composée de deux propositions simples qui sont parfaitement unies.

Si l'homme est un animal, il a du sentiment,

L'homme est un animal,

Donc il a du sentiment.

Le syllogisme conditionnel peut servir, ou pour assurer, ou pour nier quelque chose.

En établissant l'antecedant, on établit le consequant, en la maniere suivante.

Si la justice est une vertu, elle doit être estimée,

La justice est une vertu,

Donc elle doit être estimée.

Les syllogismes qui sont faits selon le principe precedent sont veritables, & il est facile de les reduire aux dispositions affirmatives de la premiere figure, en la maniere suivante.

Toute vertu doit être estimée,

La justice est une vertu,

Donc la justice doit être estimée.

En établissant le consequant, on ne peut établir l'antecedant, d'où vient qu'il

faut nier la consequence du syllogisme
suivant.

Si la science est vne puissance nature-
le , elle doit être mise du nombre des
qualités,

La science est du nombre des quali-
tés,

Donc la science est vne puissance na-
turele.

Ce syllogisme est faus , car si nous le
voulons reduire à quelque syllogisme
simple , nous trouverons qu'il est dans
la seconde figure , & que la majeure &
la mineure sont affirmatives , en la ma-
niere suivante.

Toute puissance naturele est vne qua-
lité,

La science est vne qualité,

Donc la science est vne puissance na-
turele.

En niant le consequant , on doit nier
l'antecedant , en la maniere suivante.

Si l'envie est vne vertu , elle est loua-
ble,

L'envie n'est pas louable,

Donc l'envie n'est pas vne vertu.

Ce syllogisme est veritable, & il est facile de le reduire à vn syllogisme de la seconde figure, en la maniere suivante.

Toute vertu est louable,

L'envie n'est pas louable,

Donc l'envie n'est pas vne vertu.

On ne peut tirer la négation du consequant de celle de l'antecedant, c'est pourquoi il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Si la science est vne vertu morale, elle perfectionne l'homme entant qu'il est homme.

La science n'est pas vne vertu morale.

Donc la science ne perfectionne pas l'homme entant qu'il est homme.

Ce syllogisme est faus, car si nous le voulons reduire à quelque syllogisme simple, nous trouverons qu'il est dans la premiere figure, & que sa mineure est négative, en la maniere suivante.

Toute vertu morale perfectionne l'homme entant qu'il est homme.

La science n'est pas une vertu morale,

Donc la science ne perfectionne pas l'homme en tant qu'il est homme.

Le syllogisme qui contient quelque proposition composée de deux propositions simples qui sont divisées par la particule, ou, peut servir, ou pour établir l'une des parties par la destruction de l'autre, ou pour détruire l'une des parties par l'établissement de l'autre, ou pour détruire les deux parties.

Il faut sçavoir deux choses pour connaître la nature du syllogisme qui sert pour établir l'une des parties par la destruction de l'autre.

Premièrement, les deux parties de la première proposition de ce syllogisme doivent être tellement opposées qu'il n'y ait aucun milieu, d'où vient que le syllogisme suivant est faux.

Cette chose est blanche, ou noire,

Elle n'est pas blanche,

Donc elle est noire.

En second lieu, les deux parties de la première proposition du syllogisme

dont nous parlons ici ne doivent pas être contradictoires, c'est pourquoi il faut nier la consequence du syllogisme suivant.

Ou pierre est sçavant, ou il n'est point sçavant,

Il est sçavant,

Donc il n'est point sçavant.

On peut détruire l'une des parties par l'établissement de l'autre, en la maniere suivante.

Pierre est sain, ou malade,

Il est sain,

Donc il n'est point malade.

Enfin le syllogisme qui sert pour détruire les deux parties est appelé Dilemme, qui réduit quelqu'un à cette extrémité, qu'il ne peut prendre, ni l'une, ni l'autre de deux propositions qu'on lui donne à choisir qu'il ne soit vaincu, comme si quelqu'un, qui nie la liberté de l'homme, lui donne conseil de poursuivre la vertu, on peut combattre son erreur par ce Dilemme; ou l'homme peut acquérir la vertu, ou il n'est pas en sa puissance de l'acquérir. S'il peut

aquerir la vertu il est libre, & s'il n'est pas en sa puissance de l'aquerir, le conseil qu'on lui donne de la poursuivre lui est inutile.

Fin de la troisième Partie de la
Logique.



EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roi.



AR grace & Privilege du Roi, il est permis à **Louis DE LESCLACHE**, de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, *le Cours de Philosophie, divisé en cinq parties*; & défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, à peine de quatre mille livres d'amende, applicable, moitié au Roi, & l'autre moitié à l'Hôpital Général, d'imprimer ni debiter ledit *Cours de Philosophie*, pendant l'espace de dix ans, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer, ainsi qu'il est contenu plus au long auxdites Lettres données à Paris le vingt-quatrième jour de Juin de l'année mille six cents soixante-trois.

Par le Roi en son Conseil.

BRVNOT.

Ledit fleur DE LESCLACHELLE pe-
mis à LAVRENT RONDET, Mar-
chand Imprimeur Libraire à Paris de
vendre & debiter ledit Cours de Philo-
sophie mentionné au present Privilege
suivant l'accord fait entr'eux.

*Registré sur le Livre de la Communau-
té des Imprimeurs & Libraires de cette
Ville, suivant l'Arrest de la Cour de
Parlement du 8. Avril 1653. Fait le 27.
Juin 1663. Signé, L. DV BRAY, Syndic.*

Achevé d'imprimer, le 8. May 1666.

